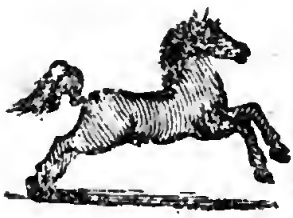
NAZIONALE
B. Prov.
IV
1113
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

36
PROVINCIALE



Armadio XXII
Palchetto 1
Num.° d' ordine 37

B. Prov.
IV
1113—

G14593

MEMOIRES

DE M. LE MARQUIS DE FEUQUIERE,

LIEUTENANT GENERAL

DES ARMÉES DU ROI;

Contenans ſes Maximes ſur la Guerre, & l'application des Exemples aux Maximes.

NOUVELLE EDITION,

Revûe & corrigée ſur l'Original; augmentée de pluſieurs additions conſidérables; enſemble d'une Vie de l'Auteur, donnée par M. le Comte de Feuquiere ſon frere; & enrichie de Plans & de Cartes.

TOME SECOND.

A LONDRES,

Chez PIERRE DUNOYER, Libraire à l'Enſeigne d'Eraſme, dans le Strand.

Et ſe trouvent

A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Quay des Auguſtins, à Saint Athanaſe.

M. DCC. L.

R. ISTITUTO ORIENTALE
NAPOLI
BIBLIOTECA M. RIPA

MEMOIRES
DE
M. LE MARQUIS
DE FEUQUIERE.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XLV.

Des differentes eſpeces de guerre.

IL y a cinq eſpeces de guerre, qui ſe doivent faire differemment les unes des autres; la défenſive; l'offenſive; celle qui ſe fait entre Puiſſances égales; celle du ſecours, qui ſe fait hors de l'Etat, pour ſecourir un Prince Allié, ou pour ſe joindre à un Prince foible, qu'un plus puiſ-

ſant voudroit attaquer, & la guerre civile.

CHAPITRE XLVI.

De la guerre défenſive.

IL ſeroit bien difficile de preſcrire, par des maximes générales, la maniere de ſoutenir cette guerre. Elle eſt toute dans la prudence, & l'eſprit de prévoyance de celui qui la conduit.

On peut dire ſeulement qu'elle a été tout-à-fait imprévûe, ou qu'elle n'a pas été prévûe aſſez-tôt, ou que la perte d'une bataille, ou de quelque Place conſidérable, l'a rendue telle, quoiqu'elle eût eu un autre commencement.

Au premier cas, le peu de troupes qu'on a ſur pied, doit être ménagé; l'Infanterie jettée ſelon la quantité des Places qu'on a à garder, dans celle que l'on peut croire qui doit être le plus indiſpenſablement attaquée, abandonnant ainſi à l'ennemi,

celle qui dans la ſuite de la guerre pourroit être ou plus facilement conquiſe, ou qu'il pourra le plus difficilement conſerver ; & la Cavalerie miſe en campagne, pourtant toujours en état d'avoir ſa retraite sûre ; & cela, afin d'incommoder les fourages & les convois de l'ennemi, & d'empêcher que les petits Partis ne s'écartent trop de ſon armée, & ne jettent trop facilement la terreur dans le dedans du pays.

Le plat pays ne doit point être ménagé. Il en faut retirer dans les meilleures Places tout ce que l'on peut en ôter & conſumer, même par le feu, tous les grains & fourages qu'on ne peut mettre en lieu sûr, afin de diminuer par-là la ſubſiſtance aiſée de l'armée ennemie. Les beſtiaux doivent être auſſi renvoyés dans les lieux les plus éloignés de l'ennemi, & autant qu'il ſe peut, couverts de grandes rivieres, où ils trouveront plus de sûreté, & une ſubſiſtance plus aiſée.

Que ſi cette guerre n'a pas été abſolument imprévûe ; & que l'on ait eû au moins quelques mois pour s'y

préparer, il faut avoir employé ce tems à lever des troupes, à assembler des munitions de guerre, à réparer les fortifications des Places, dont la conservation est la plus nécessaire, soit pour donner une occupation sérieuse & de durée aux forces de l'ennemi, soit pour la conservation des meilleures contrées du pays, soit pour se garder une entrée libre au secours des dehors, ou même une entrée dans le pays ennemi, qui force l'assaillant à former un Corps en arriere, pour empêcher qu'on ne fasse de grandes courses dans son propre pays, & qu'on ne batte ses convois.

Tout ce qui vient d'être dit, regarde les précautions du dedans. Celles du dehors consistent en négociations pour des secours des Puissances voisines, pour des levées étrangeres, & même pour des diversions éloignées. La jalousie que l'on prend ordinairement d'un Conquérant, donne assez de facilité pour se lier contre lui : & pourvû qu'on ne soit pas accablé d'abord, on peut trouver des moyens de rétablir ses affaires.

J'ai dit que cette nature de guerre dans ſa conduite, conſiſtoit entierement dans la capacité du Général qui la ſoutient. Son application particuliere doit être à ne ſe point commettre, à multiplier de petits avantages, à reſſerrer ſon ennemi dans ſes fourages, & l'obliger à ne le faire ordinairement qu'avec de groſſes eſcortes, à battre ou écorner ſes convois, à lui rendre le paſſage des rivieres & des défilés difficiles, à le tenir enſemble; s'il veut attaquer quelque Place, y jetter quelques petits ſecours avant qu'il l'ait inveſtie, pour ranimer le peuple & la garniſon: enfin à ne chercher dans ce commencement qu'à ſe faire reſpecter de ſon ennemi, par ſon activité & ſa vigilance, à le rendre circonſpect dans ſes marches, & même dans ſon camp, & qu'à gagner du tems, & lui en faire perdre.

Avec tous ces ſoins, un Général habile ranimera le cœur de ſes troupes & du pays, & donnera à ſon Prince le tems de rétablir ſes affaires, pour balancer dans la ſuite le ſuccès, & changer la nature de cette

guerre toujours triſte à celui qui eſt forcé de la ſoutenir.

La troiſiéme eſpece de guerre défenſive, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, qui eſt celle qui eſt venue par des malheurs, eſt la plus difficile à ſoutenir ; parce qu'elle peut l'être devenue par pluſieurs raiſons, dont les plus dangereuſes, par les conſéquences & les ſuites, ſont celles d'avoir des fautes à reprocher au Général dans les tems qui ont précedé l'action, & qui regardent la prudence & la prévoyance, ou celles qui regardent ſon courage. Ces deux cas faiſant également un mauvais effet ſur l'eſprit des peuples & des troupes, le Prince en doit une ſatisfaction entiere aux troupes & à ſon Etat, en éloignant de la tête de ſon armée, un homme qui a perdu la confiance des troupes, ſoit par les marques d'incapacité qu'il aura données, ſoit par manque de courage.

La préſence d'un Général, à qui il eſt arrivé un malheur, par le caprice ſeul de la fortune, ne fait point de peine aux troupes ; au contraire,

elles ſe joignent d'intérêt à leur Général, & concourent avec émulation & plaiſir au recouvrement de ſa gloire, parce qu'elle leur eſt commune.

Mais pour celui, à qui on peut imputer la perte d'une bataille, ſoit pour s'être mal poſté, ſoit pour avoir fait une mauvaiſe diſpoſition, ſoit pour s'être mal conduit pendant l'action, ſoit pour avoir donné des marques de peu de courage, il ne doit en aucune maniere être ménagé perſonnellement de ſon Prince, *qui ne doit point exiger de ſes troupes*, de recevoir à leur tête un homme qui a perdu leur confiance. Les conſéquences en ſont trop dangereuſes.

En ce cas, le Prince doit faire choix d'un nouveau Général, de qui la réputation ſe ſoit trouvée entiere dans l'occaſion malheureuſe, s'il s'y eſt trouvé; ou même d'un Général qu'on aura négligé de faire ſervir, & auquel on aura préféré ce Général ſans courage & mal habile; ou d'un Prince de ſon Sang, s'il en eſt beſoin; ou même ſe porter en

perſonne à la tête de ſon armée, ſi ſon âge ou ſes autres affaires le permettent; ſinon il doit s'approcher au moins de ſon armée battue, pour la ranimer, & la faire plus promptement pourvoir des choſes qui lui ſont néceſſaires pour la remettre en état, ou de ſe préſenter à l'ennemi, ou de s'oppoſer à ſes progrès.

La diſcuſſion des moyens pour réuſſir à ce dernier parti, mérite une attention bien ſérieuſe, ſur laquelle il eſt difficile de rien dire qui ſoit une régle certaine, la conduite à tenir dépendant abſolument de la conſtitution du pays.

Ou il eſt ouvert, ou dégarni de Places fortes, ou il y en a quelques-unes, ou c'eſt un pays ſerré ou coupé de rivieres. S'il eſt ouvert & dégarni de Places fortes, il faut l'abandonner à l'ennemi, & ſe retirer loin de lui à couvert des bonnes Places ou des rivieres; parce que ce pays abandonné ne fournira que des ſubſiſtances abondantes, ſans établiſſement ſolide pour la continuation de la guerre.

Si l'ennemi les conſomme pendant la Campagne, il n'y pourra ſubſiſter pendant l'hyver ; s'il travaille à fortifier quelques-unes des Villes qu'il aura occupées, il donnera le tems de rétablir l'armée ; & comme dans la ſuite, cette Ville qu'il aura fortifiée à la hâte, lui deviendra importante, à cauſe qu'il aura penſé à en faire le dépôt de ſes vivres & munitions de guerre, il ſera obligé d'y tenir une forte garniſon, ce qu'il ne pourra faire qu'en s'affoibliſſant, ou de la couvrir continuellement de ſon armée, ce qui lui ôtera le moyen de s'en éloigner.

Si dans ce pays il ſe trouve quelque Place qu'on puiſſe ſoutenir, & qui ne puiſſe être enlevée que par un ſiége dans les formes, il ne faut pas manquer d'y jetter un Corps d'Infanterie, & de faire conſumer à ce ſiége tout le plus de tems qu'il ſe pourra, afin de trouver par-là celui du rétabliſſement de l'armée battue.

Que ſi ce pays eſt ſerré & coupé de rivieres, il faut diſputer à l'ennemi tous les défilés & paſſages deſ-

dites rivieres ; mais cela doit être fait avec circonſpection, & de maniere qu'on n'engage point une affaire générale, juſqu'à ce que par pluſieurs petits avantages, on ait remis le cœur aux troupes battues, & regagné un peu d'égalité de forces, ſoit par les hommes qu'on aura fait perdre à l'ennemi dans ces petites affaires, ſoit par des ſecours qu'on aura fait joindre à l'armée.

Comme il arrive ſouvent qu'un Prince a la guerre à ſoutenir de plus d'un côté de ſon Etat, & qu'il ne ſe trouve pourtant pas triſtement réduit à la néceſſité de la défenſive par tout : il me paroît utile de dire ici un mot de cette nature de guerre défenſive, qui l'eſt par choix d'un côté, pendant que dans les autres pays, le Prince ſoutient une autre eſpece de guerre.

Celle-ci ſe doit faire avec bien des circonſpections. Le deſſein de la defenſive doit être caché à l'ennemi, autant qu'il eſt poſſible. Il ne faut pas lui laiſſer pénétrer ce projet aſſez-tôt, pour qu'il ait le tems de ſe préparer à une guerre offenſive, qu'il ſe-

roit le maître de ne commencer que lorſqu'il le jugeroit convenable, pour troubler le projet de la Campagne du côté que l'on auroit projetté l'offenſive. Et cela, parce qu'il rendroit aiſément la Campagne déſagréable par tout, par la néceſſité où l'on ſe trouveroit de ſe dégarnir de troupes dans le pays où l'on auroit réſolu d'être le plus en force ; & que le tems qu'il faudroit que les troupes employaſſent en marches, pour ſoutenir le pays fortement attaqué, étant pris ſur celui de l'action de la Campagne, il ſe trouveroit qu'on auroit perdu celui d'agir offenſivement du côté où l'on avoit réſolu de faire, & que les troupes arriveroient trop tard, & fatiguées dans le pays où l'on auroit réſolu de reſter ſur la défenſive.

Ainſi donc je tiens que le projet de cette eſpece de guerre mérite autant de réflexions & de capacité qu'aucune autre, par l'attention qu'il faut avoir à bien examiner tout ce que l'ennemi peut entreprendre, & de quelle conſéquence pour la ſuite de la guerre peuvent être ſes entrepriſes, avant que de ſe porter par choix

à cette nature de défenſive, qui tout au moins peut troubler tout le projet formé pour la Campagne.

Cette eſpece de guerre défenſive par choix, ne ſe doit jamais faire que du côté où l'on eſt sûr de réduire l'ennemi à paſſer une riviere difficile, ou un pays ſerré & coupé de défilés, pour pouvoir pénétrer dans le pays; & lorſque l'on a ſur cette riviere une Place forte & bien munie, que l'on ſçaura être un objet indiſpenſable, par l'attaque de laquelle il faudra que l'ennemi commence, & devant laquelle on pourra préſumer qu'il perdra un tems aſſez conſidérable, pour avoir celui de la ſecourir ou de le combattre.

Car quand le pays ne ſera pas ainſi conſtitué, qu'il ſera dégarni de Places fortes & ouvert, & que l'ennemi y pourra entrer par où il lui plaira, il eſt certain que cette guerre défenſive par choix, ſera toujours fort périlleuſe pour le Prince, & fort difficile à ſoutenir au Général, qui en ſera chargé avec un Corps inférieur à celui de l'ennemi.

CHAPITRE XLVII.

De la guerre offenſive.

LA guerre offenſive doit être méditée long-tems. Le ſecret avant qu'elle éclatte, le projet & l'ordre dans les entrepriſes, dès qu'elle aura éclatté, ſont les deux parties qui en rendent le ſuccès heureux. Elle doit avoir été méditée long-tems ; parce que, quelque habile que ſoit le Prince & ſon Conſeil, il eſt toujours fort à craindre, qu'il ne lui ſoit échappé quelques-unes des précautions qu'il faut prendre. Elles ſont infinies tant à l'égard du dehors que du dedans.

Les précautions au dehors ſont les alliances & les sûretés pour n'être point troublé dans l'expédition méditée ; les levées étrangeres, ſoit d'hommes ou de chevaux, & les achats de munitions de guerre, ſi on ne les a pas dans ſon pays, ſoit pour augmenter celles qu'on a, ſoit pour les ôter à l'ennemi.

Les précautions au dedans ſont la ſûreté des frontieres éloignées, la levée ſecrette des troupes nouvelles, ou l'augmentation des vieilles, la fourniture des magaſins de guerre & de bouche, la conſtruction des chariots de l'artillerie & de vivres, la levée de leurs chevaux, qu'il faut faire faire, autant qu'il eſt poſſible, chez les voiſins, tant pour leur ôter leſdits chevaux, que pour garder ceux de votre propre pays, pour l'uſage de votre Cavalerie, & pour les équipages particuliers des Officiers.

Le ſecret avant que l'entrepriſe éclatte, eſt abſolument néceſſaire, non-ſeulement pour n'être point troublé du côté des frontieres éloignées; mais auſſi avant que l'ennemi qu'on veut attaquer, ne puiſſe pas démêler par où on veut commencer la guerre. Il eſt néceſſaire pour cela, que les dépôts de vivres & d'artillerie ſoient à une portée qui donne également jalouſie à pluſieurs Places de vos ennemis, afin de les obliger, en partageant leurs forces, de n'avoir leſdites Places qu'à demi garnies.

L'ordre dans les entrepriſes eſt en-

core néceſſaire à ſuivre, pour pluſieurs raiſons principales, qui dépendent de l'arrangement qu'on ſe ſera fait pour l'adminiſtration des vivres & munitions de guerres ſuivant la nature du pays que l'on veut attaquer. Ce pays ſera ou bordé de Places fortes, ou ouvert à vos armées, ou coupé de rivieres, ou chargé de montagnes ou de bois, & coupé de défilés : ou pays de plaines, ou mêlé de toutes ces differentes choſes. Toutes ces differences emportent après elles de differens projets, & un ordre different dans l'exécution.

Si le pays eſt bordé de Places fortes, il faut attaquer le quartier qui y donne une entrée libre, & qui porte avec plus de facilité vers la Capitale, à qui il faut, autant qu'il eſt poſſible, être en état au commencement de la guerre, de faire voir l'armée, afin d'y jetter la terreur, & tâcher par-là d'obliger l'ennemi de dégarnir quelques-unes des Places de la frontiere, pour raſſurer le cœur du pays.

Il faut enſuite retomber ſur les Places qui auront été dégarnies, pour

ouvrir davantage le pays attaqué ; faire apporter dans ces Places, après leur prise, tous les dépôts qui étoient dans les vôtres, & faire ainsi la guerre avec plus de commodité.

En ce cas, l'armée doit être beaucoup plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie. On doit avoir pris des mesures pour avoir fait lever de l'Infanterie nouvelle, dès que le dessein aura éclatté, qui jettée d'abord dans les Places conquises, & mêlée avec une partie de la vieille, qu'on aura tirée de l'armée, se formera & se mettra en état de servir en Campagne l'année suivante ; l'expérience nous apprenant que les nouvelles levées doivent être fort ménagées dans les commencemens, & exposées tout le moins qu'il se peut, aux grandes fatigues de la guerre de Campagne, où la consommation des hommes nouvellement sortis du repos & de leurs maisons, est trop grande.

Que si le pays est ouvert, il faut être fort en Cavalerie, afin de pénétrer avec plus de diligence jusques dans son centre, & de pouvoir faire des détachemens pour conduire les convois

convois en sûreté ; suffisant en ce cas, de mettre seulement de l'Infanterie dans les Châteaux ou petites Villes, qui assure les chemins des convois.

Lorsqu'on aura pénétré le plus avant qu'on l'aura pû faire commodément, il faut camper l'armée en lieu sain & commode pour les fourages, & même en lieu avantageux par son assiette, afin de pouvoir de-là faire des détachemens considérables, pour réduire par la terreur des armes les extrémités du pays, où l'on ne pourroit pas, avec sûreté & commodité pour les vivres, se porter avec l'armée entiere.

C'est au Général à se conduire avec douceur ou rigueur, pour l'entiere conquête du pays attaqué, suivant la connoissance qu'il aura de l'esprit des peuples auxquels il aura à faire, y en ayant que la douceur du Conquérant gagne, & fait demeurer en repos, y en ayant aussi en qui la rigueur fait le même effet. Il est de sa prudence de bien examiner ces deux moyens ; mais pourtant de n'avoir recours à celui de la rigueur, que

lorſque celui de la douceur & de la clémence paroît abſolument inutile.

Si ce pays eſt coupé de rivieres, on doit obſerver ſi elles entrent dans votre pays, ou ſi elles en ſortent; ſi elles traverſent le pays qu'on veut conquérir; ſi elles ſont profondes, navigables & larges.

Si elles entrent dans votre pays, & que près de votre frontiere, l'ennemi ait une Place forte & grande, & qu'à l'entrée de votre pays, ſur cette même riviere, on n'y en ait point; c'eſt par cette Place qu'il faut commencer, afin que ſi dans la ſuite, la conſtitution de la guerre venoit à changer, vous ne laiſſiez pas à votre ennemi une Place où il pût aſſembler de grands magaſins, & les faire entrer chez vous avec commodité pour la ſubſiſtance de ſes armées, & pour le tranſport de ſes munitions de guerre.

Si au contraire, les rivieres ſortent de votre pays, & que l'ennemi y ait auſſi une Place, ou grande par ſon habitation, ou forte; il eſt d'une conſéquence infinie de s'en rendre le maître pour en faire une Place

d'armes, ou un dépôt commode pour porter la guerre bien avant dans le pays ennemi.

Si les rivieres traverſent le pays ennemi, & qu'elles ſoient grandes, il faut compter que la conquête n'en peut pas être ſi rapide; & en ce cas, ma penſée eſt que l'on doit s'appliquer, avant la déclaration de la guerre, à faire écrire des gens ſçavans pour avoir des Manifeſtes prêts, contenans des raiſons véritables, s'il ſe peut, ou au moins apparentes de prétendus droits ſur quelques parties, ou ſur la totalité du pays que l'on veut conquérir.

Ces Manifeſtes doivent être publiés à propos. Ils ne font pas un effet ſolide ſur les eſprits des Princes, qui doivent prendre jalouſie de votre aggrandiſſement; mais il arrive ſouvent qu'ils font effet ſur les peuples qu'on attaque, & que cela peut diſpoſer leurs eſprits à conſerver une fidélité moins entiere à leurs Princes, & leur ſervir de raiſons & de prétexte pour ne pas ſouffrir avec fermeté la ruine du plat pays, & même celles des Villes.

Dans cette conſtitution de pays, il ne faut rien laiſſer derriere ſoi, & étendre d'abord ſa conquête juſqu'à cette riviere qui traverſe le pays, des bords de laquelle il faut ſe rendre maître, en cas qu'il y ait quelque Ville qui ſoit de votre côté. Que ſi elle n'eſt pas forte, elle doit être fortifiée avec diligence, afin de pouvoir s'y établir ſi ſolidement, qu'on ne puiſſe pas vous en chaſſer; & en ce cas auſſi, il eſt très-important de traiter avec une extrême douceur ces nouveaux Sujets, & ne leur donner aucune raiſon de ſe plaindre, ſoit du manquement de diſcipline, ſoit par aucun changement dans leurs Priviléges, ſoit par des levées d'argent. Il faut qu'ils trouvent du calme, & même de l'avantage à s'être ſoumis avec facilité.

De cette nouvelle barriere qu'on ſe ſera faite, ſi les conjonctures le permettent, on ſe portera dans la ſuite en avant; ſinon il doit être de la ſage politique d'affecter de la modération, & de cacher ſon eſprit de Conquérant, de couvrir ſon ambition de toutes les raiſons dont on

ſe ſera ſervi dans ſon Manifeſte, & en traînant la guerre en longueur & en négociations, faire en ſorte par un Traité, de garder la conquête, ou au moins une partie, auquel cas, il faut faire tous ſes efforts pour que les bornes en ſoient portées juſqu'à cette riviere, où il faut avoir de toute néceſſité une Ville, d'où par les ſuites, on ſe redonne une nouvelle entrée dans le pays.

Je ne ſuis point d'avis qu'à l'imitation de ces derniers tems, après la paix conclue, on s'applique à conſtruire de nouvelles Places. Cela réveille trop la jalouſie des voiſins, & les met dans une continuelle attention à ſe parer des nouveaux projets qu'on pourroit former. * Cette politique engage même le Prince à une trop grande dépenſe, tant pour la conſtruction de ces Places, que pour l'artillerie dont il les faut garnir, l'entretien de leurs garniſons & Etats Majors. *

Il me paroît qu'il doit ſuffire d'en avoir une, dont l'habitation ſoit grande, afin qu'elle puiſſe contenir

une nombreuſe garniſon, & de grands magaſins de toute eſpece.

Il faut ſe contenter, ſi le hazard vous donne la poſſeſſion d'une Ville ſituée ſur la riviere, de la fortifier, & même de l'aggrandir avec application, & y garder toujours une forte garniſon, qui paroiſſe plutôt une ſage précaution pour conſerver ce que l'on a acquis de nouveau, qu'un deſſein d'entreprendre plus avant.

Si le pays eſt chargé de montagnes & de bois, il eſt par conſéquent rempli de défilés. En ce cas, l'armée avec laquelle on veut conquérir, doit être ſans comparaiſon plus forte en Infanterie qu'en Cavalerie, & ſuivie d'un plus grand nombre de Pioniers, qu'on prendra d'abord parmi ſes propres Sujets, par le moyen deſquels on ouvrira les défilés autant qu'il ſera poſſible : on rendra les chemins de communication bons & larges ; on fortifiera d'eſpace en eſpace des poſtes pour aſſurer les convois ; on fera de grands abattis dans les bois pour élargir les chemins, & on s'appliquera à conduire

tous les travaux vers quelques Villes ou Places qui ſoient dans une ſituation plus ouverte, où on puiſſe faire les dépôts qu'il convient avancer.

Que ſi c'eſt un pays de plaines, on n'y ſçauroit avoir trop de Cavalerie. C'eſt elle qui ſoumettra le pays, & qui empêchera l'ennemi de ſe communiquer. Il ne faut, en ce cas-là, d'Infanterie, que pour conſerver les grandes Villes qu'on ſoumettra. Mais comme il arrive rarement que les pays ne ſoient pas mêlés, ce ſera la connoiſſance précédente qu'en aura le Prince qui veut conquérir, qui lui fera prendre des meſures juſtes pour conduire ſon entrepriſe à une fin heureuſe, en compoſant ſon armée, comme il lui conviendra.

Toutes les conſidérations ci-deſſus, ſont du nombre de celles qui doivent avoir été faites d'avance. Il reſte préſentement à examiner l'entrepriſe, par rapport aux forces de l'ennemi qu'on attaque, au prompt ſecours qu'il peut avoir de ſes voiſins, & à ſes finances.

S'il a été ſurpris par l'entrée de vos troupes dans ſon pays, il faut

uſer d'une grande diligence pour ſe placer le plus avant qu'il ſera poſſible ; de maniere qu'on empêche qu'il ne raſſemble les troupes qu'il aura en divers endroits de ſon Etat ; & en cas que l'ennemi puiſſe ſe raſſembler, à la faveur de quelque riviere, il faut, autant que la prudence le permettra, paſſer cette riviere, & combattre l'ennemi avant qu'il ait raſſemblé ſes troupes, dans la préſomption où je ſuis que l'armée qui veut conquérir, eſt de beaucoup ſupérieure à celle qu'on attaque.

Une bataille dans un commencement de guerre donnée à propos, en décide preſque toujours le ſuccès. Ainſi il ne faut point héſiter à la donner, ſi l'ennemi, par quelque mouvement, pour mettre ſes forces enſemble, ſe met à portée de riſquer un évenement.

Si au contraire il ſépare ſes forces, & ne ſonge qu'à gagner du tems, ſoit pour lever des troupes chez lui, ſoit pour tirer des ſecours étrangers, il faut s'attacher à une entrepriſe aiſée à garder, après ſa conquête, s'y renfermer dans de bonnes lignes de circon-

circonvallation ; & dès qu'elle ſeront faites, n'y laiſſer que ce qu'il faut d'Infanterie pour prendre commodément la Place, & s'avancer avec le reſte de l'armée dans le pays, à portée pourtant de protéger le ſiége, autant que la prudence le peut permettre, par rapport au lieu où ſeront les forces de l'ennemi, qu'il faut toujours avoir devant ſoi, afin de n'avoir aucune inquiétude pour le ſiége.

Il ſeroit infini d'étendre cette matiere, juſqu'à dire tout ce qui ſe peut faire. Les avantages de cette diſpoſition réſident tous dans les fautes, que dans un commencenent d'une guerre imprévûe, un ennemi peut faire ; dans la capacité d'un Général qui ſçait en profiter ; & dans celle des Officiers Généraux, à qui il commet l'exécution de ſes deſſeins particuliers.

Si l'ennemi peut être promptement ſecouru, il faut avoir examiné d'avance par quel nombre, & par quelle nature de troupes il peut l'être, afin qu'après le ſecours arrivé, on ne ceſſe pas d'être tou-

jours ſupérieur, ſans quoi l'entrepriſe de cette guerre paſſeroit toujours avec raiſon pour téméraire & imprudente.

L'état des affaires du Prince qu'on veut attaquer, par rapport aux finances, mérite encore de la conſidération. S'il eſt pauvre, tout eſt aiſé à entreprendre contre lui. En ce cas, il faut ménager ſes Sujets, les corrompre, les lui débaucher, autant qu'il eſt poſſible de le faire, par douceur, ou les mettre hors d'état de pouvoir aſſiſter leur Prince.

S'il eſt riche, il le peut être de deux manieres, ou par les tréſors qu'il aura amaſſés, ou par les facultés de ſes Sujets, qui pourront le mettre en état d'aſſembler promptement des forces conſidérables.

S'il eſt riche par les tréſors qu'il aura amaſſés, il ne le peut être que de deux manieres, ou pour avoir vêcu d'épargne dans la ſuite d'une longue paix, ou par des levées extraordinaires & nouvelles, qu'il aura faites ſur ſes peuples dans des tems où elles n'étoient pas abſolument néceſſaires à faire.

Si ſes tréſors viennent du premier de ces deux moyens, il ne les aura acquis qu'en négligeant de ſoudoyer un Corps conſidérable de troupes, de réparer les fortifications de ſes Places, & d'entretenir ſes magaſins de guerre & de bouche. En ce cas, il faut l'attaquer vivement, & former pluſieurs entrepriſes à la fois, parce qu'on le trouvera également dépourvû par tout.

S'il s'eſt ſervi du ſecond moyen pour amaſſer de l'argent, il aura joint aux négligences qu'on vient de dire, la haine & l'éloignement du cœur de ſes Sujets; auquel cas, les principaux en doivent être corrompus, ſoit par l'argent qu'on leur donnera, ſoit par les établiſſemens qu'on leur procurera; & le peuple doit être traité avec douceur, déchargé des impoſitions qui lui avoient été les plus odieuſes, & ménagé par des eſprits doux, qui s'appliqueront à lui faire goûter la tranquillité & l'aiſance du nouveau Gouvernement.

Si la richeſſe du Prince réſide en celle de ſes Sujets, elle ne ſera ve-

nue, ou que par la douceur de ſon Gouvernement, ou que par la facilité que la ſituation du pays leur aura procurée, à faire avec leurs voiſins un commerce lucratif.

Si leurs facultés viennent de la douceur du Gouvernement, elle les aura plongés dans la molleſſe, & l'oiſiveté; auquel cas, ils peuvent bien aider leur Prince de leur argent; mais non pas de leurs corps, peu accoutumés aux travaux de la guerre. En ce cas-là, il faudra laiſſer en repos ceux qui ne fourniront point d'argent à leur Prince; mais traiter avec rigueur ceux qui lui ouvriront leurs bourſes, & qui prendront les armes.

Si c'eſt des fruits de leur commerce qu'ils ſoient devenus pécunieux, ils auront sûrement l'eſprit porté à conſerver ce qu'ils auront amaſſé, & difficilement le Prince en pourra tirer des ſecours d'argent auſſi prompts, qu'il ſera néceſſaire dans une occaſion preſſante. En ce cas, il ne faut point dans les capitulations, refuſer aux nouveaux Sujets qu'on aura conquis, aucune aſſurance

qui regarde la sûreté & la facilité dans leur commerce ; mais s'appliquer au contraire à empêcher qu'ils y puissent remarquer aucune diminution.

Il est presque sûr parmi les hommes, que leur intérêt particulier est celui qui les fait agir ; & il est bien rare que dans le fond ce soit l'amour pour la personne du Prince, qui les attache à son service, principalement, lorsque les mœurs & les coutumes de vos peuples ne sont pas entierement dissemblables de celles de ces nouveaux Sujets, ou qu'au moins, si elles le sont, vous ne les contraignez pas de prendre vos usages, & de quitter les leurs.

Voilà en général ce qui se peut dire sur les maximes de la guerre offensive. Le particulier se trouvera dans la suite de ce discours, où l'on entrera dans le détail de toutes les differentes opérations de la guerre.

CHAPITRE XLVIII.

De la guerre entre Puiſſances égales.

CEtte eſpece de guerre, qui eſt celle à laquelle les voiſins ne prennent point d'intérêt, tant que les Parties n'ont point de trop grands avantages les unes ſur les autres, ne doit jamais être de durée pour en retirer quelque avantage.

Il faut toujours être prêt à écouter les propoſitions d'accommodement, pour peu qu'on y profite, de crainte que quelque puiſſant voiſin ne s'en veuille mêler. Du reſte, l'on ne peut rien preſcrire de juſte ſur la conduite d'une pareille guerre. Elle eſt, pour les régles, conforme à toutes les autres.

On peut ſeulement poſer pour maxime conſtante dans la préſente eſpece, que le Général le plus vif & le plus pénétrant, l'emporte toujours à la longue, ſur celui qui ne poſſede pas ces qualités au même dé-

gré ; parce qu'il multiplie tellement les petits avantages par ſon activité & ſa pénétration, qu'à la fin ces ſuccès légers lui en procurent un grand & déciſif.

On n'entrera donc dans aucun détail ſur cette eſpece de guerre, qu'en diſant, que pourvû que le Général ſoit continuellement attentif à ſe procurer la ſupériorité par de petits avantages, il arrivera toujours à ſon but, qui eſt celui de la ruine de l'armée ennemie ; auquel cas, il changera la nature de cette guerre, & en fera une offenſive ; ce qui doit être le grand objet de ſon Prince.

CHAPITRE XLIX.

De la guerre de ſecours.

UN Prince ſecourt ſes voiſins à cauſe des alliances & des engagemens qu'il a avec eux, ou pour les empêcher de ſuccomber ſous la puiſſance d'un Conquérant.

Si c'eſt en vertu des Traités pré-

cédens, il les doit religieuſement obſerver, en fourniſſant le nombre des troupes preſcrites, & même en offrant de l'augmenter, s'il en eſt requis, ou en attaquant lui-même l'ennemi commun, s'il eſt en état de le pouvoir faire. Si c'eſt pour les empêcher de ſuccomber ſous une Puiſſance, qui après ſa conquête, pourroit lui donner de l'ombrage; il a en ce cas, pluſieurs meſures à garder pour ſes intérêts particuliers.

Les principales, ſont à l'égard des voiſins qu'il ſecourt. Il doit exiger d'eux quelques Places de sûreté, de peur qu'ils ne faſſent leur paix à ſon inſçû, ou à ſon préjudice, ſuppoſé que ſon Etat ſoit contigu à celui qui eſt attaqué.

Que ſi, comme il arrive fort ſouvent, la jalouſie que l'on aura ſujet de prendre d'un Prince inquiet & ambitieux, a formé les alliances dans leſquelles on eſt entré, & qu'on ſe trouve hors de portée de joindre ſes troupes à celles de l'Etat attaqué; il faut, en ce cas-là, le ſecourir, ou par argent qu'on lui fournira, ſoit pour faire des troupes, ſoit pour

acheter des munitions de guerre & de bouche ; ou en fourniſſant même ces munitions en nature ; ou par des diverſions dans le pays de l'Attaquant, qui le forcent à diviſer ſes armées, & l'empêchent de pouſſer ſes conquêtes avec trop de rapidité.

Voici la maxime générale dans cette eſpece de guerre. Ou votre Allié attaqué eſt plus puiſſant que vous, ou il l'eſt moins.

S'il eſt plus puiſſant, il faut obſerver dans les Traités, que l'on fait avec lui, une proportion dans le nombre de troupes que l'on s'engage de lui fournir, avec la ſupériorité de ſa puiſſance ſur la vôtre, & un engagement réciproque pour les ſecours mutuels ; de maniere, par exemple, que ſi l'on s'engage à lui fournir un nombre de troupes, en cas qu'il ſoit attaqué, en cas que vous le ſoyez vous-même, le nombre de celles qu'il s'engagera de vous fournir, ſoit plus conſidérable, que celui auquel votre Traité avec lui vous engage.

Que ſi au contraire votre Allié étoit moins puiſſant que vous, il faut tâcher dans le Traité d'obtenir quel-

que Place de sûreté, afin d'éviter qu'il ne fasse avec l'ennemi commun un Traité à votre insçû, & ne sacrifie à son intérêt particulier le Corps de troupes qu'on lui auroit envoyé. On peut aussi, en ce cas, stipuler dans le Traité des secours d'autre nature que ceux d'hommes, comme d'argent, de vivres & de munitions de guerre.

Le Général que le Prince choisit pour le commandement d'un Corps auxiliaire, doit être sage & prévoyant. Sage, pour maintenir la discipline dans son Corps, & que le Prince Allié ne fasse point de plaintes contre lui : & prévoyant, pour que ses troupes ne tombent point dans aucun besoin pour leur subsistance, qu'elles ne soient exposées au péril de la guerre, qu'avec proportion de ses forces avec celles du Prince Allié ; & enfin, pour qu'il ne se passe rien à son insçû dans le cabinet du Prince Allié, qui puisse être préjudiciable à son Maître.

CHAPITRE L.

De la guerre civile.

LA guerre civile eſt toujours malheureuſe pour le Prince qui la ſoutient. Elle peut avoir differentes origines ; la dureté du Gouvernement, tant politique qu'Eccléſiaſtique, les factions & l'ambition des Grands dans une minorité, ou ſous un regne foible, & les intelligences d'un ennemi attentif à ſuſciter des affaires au dedans, à un voiſin qui le veut attaquer, ou contre lequel il eſt en guerre.

Celle qui a pour origine la dureté du Gouvernement, eſt la plus dangereuſe ; parce que tout le Corps de l'Etat eſt également aliéné, & que l'émotion eſt ſouvent générale.

Le Prince qui ne devroit en accuſer que lui-même, n'a de reſſource pour calmer les eſprits irrités, que d'abandonner ceux à qui il commettoit le ſoin du détail des affaires.

Il doit ſouffrir qu'ils ſoient accuſés des fautes qu'il leur aura peut-être ordonné de faire, les éloigner de ſes Conſeils, & les punir même ſéverement, de peur que les ſéditieux ne ſe chargent de ce ſoin, ce qu'il doit prévenir avec application & diligence. Par-là, il détourne la haine perſonnelle que l'on pourroit avoir conçûe contre lui, & donne à ceux qui lui ſont reſtés fidéles, un moyen sûr d'agir par des diſcours ſur les eſprits des révoltés, & de faire tomber toute la haine ſur ceux qui ne la méritent peut-être, que pour avoir obéi trop régulierement aux ordres de leur Maître.

Celle qui a la Religion pour origine, eſt plus impétueuſe que la premiere; parce que les cerveaux ſont gâtés, & la révolte ſoutenue par une eſpece de gens à qui il n'en coûte que des diſcours; mais auſſi elle eſt moins générale; parce que le Prince y peut toujours oppoſer le parti contraire pour les ſentimens de Religion.* En cas même que ce remede ne pût être aſſez efficace, celui d'accorder une liberté de conſcience lui eſt sûr.*

Il faut appaiſer cette eſpece de guerre avec toute la douceur & la dextérité poſſible, ſans y employer les Miniſtres Eccléſiaſtiques du parti contraire à celui des révoltés, au moins tant que la révolte dure.

Il ne faut ſe ſervir de la force & des ſupplices qu'à l'extrémité ; parce que le Prince s'affoiblit lui-même, en ſe privant du nombre de ſes Sujets, & qu'en un mot il lui eſt plus politiquement eſſentiel d'avoir des Sujets fidéles, que des Sujets oppoſés ſur des ſentimens de Religion, tant qu'ils vivent paiſiblement entr'eux, & fidélement envers lui.

Dans une minorité, ou ſous un regne foible, il eſt fort ordinaire que l'ambition & l'intérêt particulier cauſe des factions parmi les Grands. Celles qui naiſſent dans une minorité, peuvent être prévûes par les ſages diſpoſitions du Prince prédéceſſeur, qui ſe ſentant près de mourir, peut donner une forme de Gouvernement, qui ſatisfaſſe au moins la plus grande partie de ſon Etat, lequel, en ce cas-là, ſe trouvera exempt de troubles, pourvû que le choix qu'il aura

fait des perſonnes qui devront compoſer le Conſeil de ſon ſucceſſeur mineur, ſoit de gens équitables & expérimentés au Gouvernement, & exempts d'avarice & d'ambition, qui ſeules peuvent cauſer la déſunion entre les membres de ce Conſeil. En ce cas, la foibleſſe du Gouvernement ne dure qu'autant que la minorité du Prince, pourvû qu'à ſa majorité il ſçache marquer qu'il veut gouverner par lui-même.

Les guerres civiles qui ſe forment ſous un regne foible, ſont ſans nombre, & renaiſſent à meſure qu'elles finiſſent, parce que c'eſt le Prince même qui en eſt l'origine. Il éleve mal-à-propos les Sujets indignes; cela éloigne de lui les gens de mérite: il accable mal-à-propos les Grands; cela les irrite, les unit entr'eux, & les force à prendre des meſures contre l'oppreſſion. Il ſurcharge les peuples avec excès & ſans raiſon plauſible; ils en murmurent d'abord, & deviennent ſuſceptibles de ſédition, dès qu'il ſe montre un Chef. Tous ces malheurs durent autant que la vie d'un Prince foible.

La troiſiéme eſpece de guerre civile eſt la plus aiſée à calmer ; parce que cette émotion n'eſt jamais générale.

Si elle eſt ſuſcitée par les intelligences des ennemis avec quelqu'un des Grands de l'Etat, il faut à la premiere fumée de ce feu, porter toutes ſes forces contre le ſéditieux, & l'accabler par toutes ſortes de moyens, avant qu'il ait eû le tems de ſe mettre en état de réſiſter.

Si les intelligences de l'ennemi ne ſont point ſoutenues par un Chef puiſſant, cette émotion populaire, ſans ordre & ſans conduite, ſe doit appaiſer par le châtiment ſévere des plus mutins, qu'on obſervera de faire en differens lieux, afin de partager les exemples du châtiment, auſquels il faut faire ſucceder ceux de la clémence, & ſe contenter à l'égard du reſte des ſéditieux, d'une levée extraordinaire d'argent qui ſera employée, ou à fortifier quelques poſtes, qui tiennent à l'avenir en reſpect ceux qui voudront remuer, * ou à d'autres beſoins de l'Etat ; mais toujours à quelque uſage utile, & qui paroiſſe.*

En un mot, cette derniere espece de guerre se prévient aisément, quand le Prince & les gens dont il se sert, tant dans son Conseil, que dans les Provinces de son Etat sont attentifs sur la conduite des Particuliers, principalement de ceux qui peuvent avoir de justes sujets de mécontentement, ou qui ont des intérêts ou des alliances avec les voisins de l'Etat.

REMARQUES

Sur les Chapitres précédens.

Je renfermerai toutes mes réflexions sur les sixiémes Chapitres précédens, dans une même Remarque; parce qu'en faisant observer les fautes qui ont été faites dans le cours des guerres que j'ai vûes, ou de notre part, ou de celle de nos ennemis, je ferai sentir que ces fautes ont été les véritables raisons qui ont changé les especes de guerres, & les ont dans la suite rendues differentes de ce qu'elles étoient dans l'origine.

Ma premiere réflexion tombera sur la guerre offensive commencée en

en 1667. Lorſque le Roi déclara la guerre à l'Eſpagne pour les droits de la Reine ſur le Brabant, Sa Majeſté fit publier des Manifeſtes, pour établir la juſtice des prétentions de cette Princeſſe.

Cela étoit bien penſé, & pouvoit faire un bon effet ſur les eſprits des peuples que l'on vouloit conquérir par la force des armes ; mais il auroit été des maximes de la politique d'un Prince qui veut entreprendre une guerre, d'avoir fait précéder la publication de ſes Manifeſtes & la déclaration de la guerre, par une levée conſidérable d'Infanterie, puiſqu'il étoit raiſonnable de penſer qu'il en faudroit beaucoup pour garder les grandes Villes que l'on vouloit conquérir.

Cette levée étoit d'autant plus facile à faire ſans éclat, que les hommes étoient fort communs en France dans ce tems-là, & que le Roi n'avoit qu'à faire payer les ſoldats effectifs qu'un Capitaine avoit levés, d'une revûe de Commiſſaire à l'autre, pour avoir les Compagnies auſſi fortes qu'il

l'auroit voulu ; après quoi , à l'ouverture de la guerre , on auroit facilement dédoublé les Compagnies pour la bonté du Service , & pour avoir un plus grand nombre d'Officiers.

Il falloit auſſi faire agir les armées plus efficacement. Les Eſpagnols avoient fort peu de troupes , leurs Places étoient en fort mauvais état , & dégarnies de munitions de guerre. Le Roi étoit maître de la Campagne. Il falloit donc porter l'armée devant Bruxelles. Cette Capitale hors d'état de ſoutenir un ſiége , auroit ouvert ſes portes. Les autres groſſes Villes ſans défenſe en auroient fait de même. La réduction de Bruxelles & des Villes qui l'environnent , emportoit celle des Tribunaux & des Bourſes. Qu'eſt-ce qu'auroient pû faire les troupes qui ſe ſeroient enfermées dans les Places de guerre , que de les rendre toutes les unes après les autres ? Ainſi la conquête de tous les Pays-Bas n'auroit pas plus coûté de tems au Roi , que ce dont il ſe rendit le maître.

Je ſçais qu'on peut m'objecter la difficulté des vivres pendant cette marche de la frontiere du Royaume à ce centre des Pays-Bas. Mais pourvû qu'on en eût eu pour l'armée pendant ſa marche, & pour un ſéjour de cinq ou ſix jours, pouvoit-on croire qu'on en pût manquer dans les groſſes Villes ſans défenſe, qui ſont autour de Bruxelles.

Je ſçais encore que l'on me dira, qu'il étoit impoſſible de conduire ſi loin la groſſe artillerie & les munitions de guerre, qui auroient été néceſſaires pour prendre Bruxelles, ſi la Place avoit voulu ſe défendre; mais je répondrai à cela, que dans la ſaiſon où l'on ouvrit cette Campagne, les chevaux ne ſont point occupés au labourage ni à aucune recolte, & qu'ainſi l'on pouvoit aiſément prendre toutes les voitures de la Picardie & de la Champagne, pour les employer à ce tranſport. Ainſi ce n'a point été l'impoſſibilité de faire ce grand mouvement en avant, qui a été la véritable raiſon qui a empêché qu'il n'ait été fait, comme je

l'ai fait remarquer ailleurs.

Au lieu de prendre ce parti décisif pour la conquête entiere des Pays-Bas Espagnols, l'armée du Roi perdit trois semaines de tems à réparer les bréches que les Espagnols avoient faites à Charleroi en l'abandonnant, & dans le reste de la Campagne on prit des Villes, qui, comme on l'a vû, ne décidoient de rien pour la conquête des Pays-Bas.

Toutes ces entrepriſes furent même interrompues par deux abſences, que le Roi fit pour aller voir Madame de Monteſpan, qu'il avoit fait approcher de la frontiere avec la Reine, ſous le prétexte de montrer cette Princeſſe à ces peuples, qu'on prétendoit être devenus ſes Sujets.

Dans la ſuite, les Eſpagnols furent ſecourus par les Hollandois, & la Triple alliance ſe forma contre nous; de ſorte que nous fumes forcés par le Traité d'Aix-la-Chapelle, de nous contenter de ce que nous avions occupé en Flandres, & de rendre à l'Eſpagne la Franche-Comté, que le Roi avoit conquiſe pendant l'hyver

en 1667. à 1668. parce qu'il s'étoit obligé de rendre ce qu'il conquerroit, depuis les paroles données aux Médiateurs de la paix ; en cas que par le Traité qui interviendroit, on lui cédât la poſſeſſion de ce qu'il avoit conquis en Flandres, & où il avoit tenu des garniſons.

Par ce que je viens de dire, il eſt aiſé de connoître que la France s'eſt fort mal conduite dans cette guerre purement offenſive de ſa part ; & que les Eſpagnols, dont la négligence dans le Gouvernement avoit totalement expoſé les Pays-Bas & la Franche-Comté, s'en ſont tirés à bon marché, après la faute qu'ils avoient faite, d'être auſſi dépourvus qu'ils l'étoient, dans des Etats éloignés, & ſur leſquels ils avoient dû voir depuis plus de ſix mois que l'orage alloit tomber.

Ainſi par rapport aux préceptes que j'ai donnés ſur la maniere de faire ou de ſoutenir les differentes eſpeces de guerre, je puis dire que la France dans cette occaſion a failli contre nos maximes, pour ſe bien.

conduire dans une guerre offenſive, & que l'Eſpagne n'a pas auſſi eû la conduite ſage & prévoyante qu'un Etat doit avoir, ſoit pour éviter une guerre offenſive qu'on ſe prépare à lui faire, ſoit pour en ſoutenir une défenſive, & trouver dans la maniere de la ſoutenir, les moyens de faire changer la conſtitution de cette guerre, en la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, qui eſt la moins dangereuſe de toutes les eſpeces de guerre.

La guerre offenſive, que la France a faite aux Hollandois en 1672. n'a pas été mieux conduite que celle dont je viens de parler, par rapport à mes maximes ſur cette eſpece de guerre, qui ne doit jamais être entrepriſe, que pour en tirer un profit, & la faire finir, avant que d'être forcé à voir dégénérer cette guerre offenſive, en celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Les Rois de France & d'Angleterre étoient choqués de l'orgueil, & des mauvais diſcours des Hollandois. Voilà ce que portoit notre dé-

claration de guerre. Un Etat orgueilleux eſt puni par ſon abaiſſement, qui ne peut ſe trouver, ou qu'en lui diminuant l'étendue de ce qu'il poſſede, ou en lui ôtant tout le plus qu'il eſt poſſible de ſes richeſſes en argent, ou enfin en le contraignant de faire des ſoumiſſions.

Si c'étoient-là les objets des deux Rois Alliés, & en particulier les vûes du Roi dans cette expédition, il pouvoit ſe contenter d'avoir ôté d'abord aux Hollandois les Places du Rhin, qu'ils occupoient ſur les Princes à qui elles appartenoient : c'étoit avoir diminué les poſſeſſions des Hollandois.

Il ne devoit pas auſſi refuſer les ſoumiſſions que leurs Députés vinrent offrir de lui faire, & les dédommagemens des frais de la guerre qu'ils s'offroient de rembourſer. Par la premiere de ces offres, il rabaiſſoit leur orgueil ; par la ſeconde, il les auroit châtiés à leurs dépens.

Ainſi trois mois après la déclaration de cette guerre offenſive, la

raiſon vouloit qu'elle finît par une ſatisfaction entiere ſur tous les points qui en avoient paru être les motifs. Cependant contre les maximes de la guerre offenſive, qu'il eſt avantageux de terminer avant qu'elle ait eû le tems de dégénérer en guerre entre Puiſſances égales, les offres des Hollandois ne furent pas trouvées ſuffiſantes ; & ſans agir enſuite avec capacité & application, pour conſerver ce que l'on avoit conquis ſur eux, on leur donna le tems de faire avancer de puiſſans ſecours, que l'Empereur & l'Electeur de Brandebourg leur envoyerent juſques ſur le Rhin, de ſe faire joindre par toutes les troupes Eſpagnoles des Pays-Bas, & de faire leur paix particuliere avec l'Angleterre. De ſorte que dès la fin de 1673. la France fut obligée d'abandonner ſes conquêtes de Hollande, & de ramener ſon armée en France ; parce que celle de l'Empereur s'étoit rendue maîtreſſe de Bonn, qu'elle occupoit l'Electorat de Cologne, & avoit en ſa diſpoſition les Places Eſpagnoles.

les de la basse Meuse, & qu'ainsi l'armée de France dans les conquêtes de Hollande, ne pouvoit plus avoir de communication avec ce Royaume, que par Grave ou Mastrick, ce qui auroit été impraticable à la longue.

Si donc le Roi avoit accepté les propositions avantageuses, que les Hollandois lui étoient venus faire à Utrecht; il auroit terminé glorieusement cette guerre; après quoi, ramenant ses armées, & se couvrant du prétexte que les Espagnols avoient rompu avec lui, par l'envoi de leurs troupes aux Hollandois, il pouvoit tomber sur les Pays-Bas Catholiques, les conquérir en fort peu de tems, & conserver cette conquête, malgré les efforts de la Maison d'Autriche & de ses Alliés; parce que le parti puissant que la France avoit en ce tems-là en Allemagne, joint aux forces de cette Couronne, auroit été plus que suffisant, pour empêcher l'armée de l'Empereur de venir jusqu'à la Meuse.

Le Roi auroit ainsi, presque dans la même année, commencé & fini

glorieuſement, & avec un grand profit, deux guerres offenſives, qui dans la ſuite ſe ſont tournées en guerres entre Puiſſances égales, ſans beaucoup d'avantage pour la France; & qui ont été terminées par le Traité de Nimegue, dans lequel les Hollandois, qui étoient les Parties principales à la déclaration de la guerre en 1672. n'étoient preſque plus regardés que comme auxiliaires de la Maiſon d'Autriche.

Ce ſecond exemple de guerre offenſive fera encore aiſément connoître, que nous nous ſommes très-mal conduits par rapport aux maximes de cette eſpece de guerre, & que les Hollandois, nos premiers ennemis, ont habilement profité de toutes nos fautes, ont fait ſortir la guerre de chez eux, ont ſçû la tranſporter chez leurs Alliés, dont ils n'ont plus été que les auxiliaires, & ſe ſont relevés d'une ruine totale, à laquelle il s'étoient trop orgueilleuſement expoſés.

La guerre offenſive, que la France a commencée contre l'Empereur au

mois de Septembre 1688. a eû l'origine que j'ai dit ci-deſſus, lorſque j'ai réfléchi ſur le caractere des Princes paiſibles & ambitieux.

Le prétexte qu'on en a donné, a été la néceſſité en bonne politique, de prendre des sûretés contre l'Empereur, pour qu'il ne pût pas approcher facilement de nos nouvelles frontieres, & nous faire la guerre, après qu'il auroit terminé celle qu'il avoit contre les Turcs.

L'on pouvoit donc penſer que ce Prince n'attendroit pas l'expiration de ſa tréve de vingt ans, faite après la priſe de Luxembourg ſur les Eſpagnols ; & il étoit sûr que l'Empire, irrité par nos réunions, ſuivroit les mouvemens de l'Empereur, dès que ſes troupes s'approcheroient du Rhin.

Il n'étoit pas même raiſonnable de croire, que toute l'Europe vît paiſiblement l'accroiſſement du Roi, pendant qu'il ſe diſoit en pleine paix avec tous ſes voiſins déſarmés, & que toutes les Puiſſances ne ſe joigniſſent pas à l'Empereur, dès qu'il auroit terminé la guerre contre les

Turcs, & qu'il auroit ramené dans ſes Etats & dans l'Empire toutes les troupes, qui faiſoient la guerre en Hongrie.

Ainſi la France, après avoir irrité toute l'Europe, devoit s'attendre à une grande guerre; dès que toutes ces Puiſſances irritées auroient formé une ligue pour la lui faire.

A toutes ces raiſons générales, il y en avoit encore une particuliere à ajouter, qui étoit de grand poids. L'Empereur faiſoit ſi avantageuſement la guerre contre les Turcs, & l'Empire Ottoman étoit ſi bas, qu'il étoit fort à craindre que ſi nous avions differé à le ſoutenir par une diverſion contre l'Empereur, ce Prince n'eût porté ſes conquêtes juſqu'à Conſtantinople, & n'eût ainſi chaſſé les Turcs de toute l'Europe.

Cette augmentation de domaine & de puiſſance de la Maiſon d'Autriche Allemande, lui auroit ſans doute donné des vûes contre l'Europe Chrétienne, & ſelon toutes les apparences, cette ambitieuſe Maiſon auroit voulu ſe rendre l'Empire héréditaire : cela ſeul lui auroit donné

une puiſſance ſans bornes, & l'auroit miſe en état dès ce tems-là de faire revivre les prétendus droits de l'Empire Romain, que l'Empereur Joſeph affecte de faire valoir avec tant de hauteur.

Le Roi devoit donc en bonne politique empêcher la ruine totale des Turcs en Europe; & nous ne pouvions les garantir de tomber, que par une puiſſante diverſion; par-là, nous prévenions les ſuites fâcheuſes de leur chûte, & nous prenions des meſures contre l'établiſſement d'une Puiſſance ſupérieure à toutes les autres, qui auroit été celle de la Maiſon d'Autriche, notre ennemie.

Toutes ces raiſons de politique, qui étoient d'autant meilleures qu'elles étoient vrayes, après tout ce que la France avoit fait pour irriter l'Empire, l'Empereur & les Eſpagnols, furent ſi vivement repréſentées au Roi par ſon Miniſtre irrité en ſecret, comme je l'ai dit, qu'elles firent leur effet ſur l'eſprit de ce Prince, & le déterminerent à attaquer Philiſbourg, qu'il avoit cédé à l'Empereur par la

Traité de Nimegue, pendant que l'Empereur par le même Traité lui avoit cédé Fribourg, ancien domaine de la Maiſon d'Autriche.

Comme le domaine de Philiſbourg eſt une dépendance de l'Evêché de Spire, l'Empereur n'étoit le maître que de la fortification, de même que le Roi l'avoit été pendant que la Place étoit à lui.

Si après ſa priſe, on l'avoit raſée, & qu'en cet état on en eût remis l'habitation à l'Evêque de Spire, l'Empereur n'auroit pas eû le crédit à la Diette, d'engager l'Empire à déclarer la guerre à la France pour cette entrepriſe, qui dans le fond n'auroit offenſé que l'Empereur; mais pour convaincre la Diette que nous n'avions pas eû intention d'offenſer l'Empire, en prenant cette ſûreté contre les deſſeins à venir de l'Empereur, il auroit été prudent de faire repaſſer le Rhin à l'armée, après avoir raſé Philiſbourg.

Loin de cette conduite ſage, & propre à s'aſſurer dans la ſuite de ce que nous avions occupé ſur tous

nos voiſins pendant la paix, l'on dépouilla M. l'Electeur Palatin, beaufrere de l'Empereur, on prit ſes Places, on les raſa, & on en brula les habitations.

On en uſa de même avec les Evêques de Spire & de Wormes, quoique ces deux Villes fuſſent Impériales ; on s'empara de Mayence & de preſque tout ſon Electorat : on en fit de même de Tréves & de ſon Electorat, à la réſerve de Coblentz, que l'on bombarda.

Le Cardinal de Furſtemberg nous livra tout l'Electorat de Cologne. On s'empara de tout le Nekre & du Duché de Wirtemberg, des Etats de la Maiſon de Baden, & l'on fit payer des contributions à tous les Etats de l'Empire, ſitués entre le Mein & le haut Palatinat de Baviere, le Danube, & même juſqu'à Ausboug. Le prétexte de ces contributions, étoit pour ſe rembourſer des frais du ſiége de Philisbourg, qu'il n'étoit pas raiſonnable de faire payer à ces membres de l'Empire.

Voilà ce que l'on fit pour commen-

cer une guerre offenſive, non-ſeulement contre l'Empereur, mais contre tout le Corps de l'Empire.

Juſqu'à préſent la politique de la France avoit été bien éloignée des maximes qu'elle ſuivit en cette occaſion. Dans toutes les guerres précédentes, cette Couronne avoit toujours tâché de ne ſe point brouiller avec le Corps de l'Empire, quoiqu'elle fût en guerre avec l'Empereur, comme Prince de la Maiſon d'Autriche, & avoit avec un grand ſoin ménagé le parti Proteſtant, & même les Princes Catholiques, pour que l'Empereur ne pût pas dans une Diette générale avoir aſſez de crédit, pour engager le Corps de l'Empire à déclarer la guerre à la France.

Dans cette occaſion, les régles de cette ancienne politique ne furent point ſuivies. On choqua en même tems l'Empereur & l'Empire, de maniere que par un réſultat de la Diette de Ratisbonne, tout l'Empire concourut avec l'Empereur à une déclaration de guerre formelle contre la France.

L'on pouvoit bien s'attendre, que les Eſpagnols & les Hollandois ne verroient pas paiſiblement allumer une auſſi grande guerre, ſans y prendre part; & il eût été de la politique d'un Prince, qui veut entreprendre & ſoutenir avec avantage une guerre offenſive, de s'aſſurer contre les occaſions, qui auroient pû en faire naître une autre, éloignée du pays dans lequel il a entrepris de porter une guerre offenſive.

On ne prit pourtant en France aucunes meſures, pour traverſer les Hollandois dans l'entrepriſe qu'on les voyoit prêts à exécuter ſur l'Angleterre, pour les intérêts du Prince d'Orange, qui avec une Flotte puiſſante, & des troupes des Hollandois, aborda dans ce Royaume, y fut reçû par ſes Partiſans, chaſſa le Roi Jacques ſon beau-pere, s'établit ſur ſon Trône, & fut proclamé Roi par le Parlement d'Angleterre.

L'arrivée de la famille Royale d'Angleterre en France, engagea le Roi à lui accorder ſa protection. L'Ecoſſe & l'Irlande étoient reſtées fidelles à

ce Prince malheureux ; mais l'Ecoſſe fut promptement réduite ; & l'Irlande, à la faveur de quelque ſecours de la France, ſe ſoutint encore l'année ſuivante dans les intérêts de ſon Roi légitime. Mais après ſa réduction, les Anglois engagés à ſoutenir le nouveau Roi qu'ils venoient de ſe donner, s'unirent facilement avec les Eſpagnols & les Hollandois pour faire la guerre à la France, qui ſe trouva ces trois Puiſſances pour ennemis, pendant qu'elle avoit encore la guerre contre l'Empereur & l'Empire.

Pendant la minorité du Duc de Savoye, & depuis qu'il avoit pris le gouvernement de ſes Etats, nous eûmes avec ce Prince des manieres fort dures : il n'eſt point de mon ſujet d'en dire les raiſons.

Comme on connoiſſoit le caractere ambitieux, vindicatif & intéreſſé de ce Prince, on crut avec raiſon qu'il pourroit prendre des liaiſons avec nos ennemis, & nous troubler à contre tems pour Caſal, Pignerol & le Dauphiné. On voulut de lui des aſſu-

rances trop fortes, qu'il ne prendroit aucun engagement contre nous, puiſque l'on exigeoit qu'il nous livrât ſa Citadelle de Turin pour gage de ſa parole. On faiſoit pendant cette négociation avancer une armée ſur la frontiere de ſes Etats, ſous prétexte de porter la guerre aux Eſpagnols dans le Milanès.

Comme ce Prince adroit ne ſe trouvoit pas en état de ſoutenir nos premiers efforts contre lui, il tira la négociation en longueur, autant de tems qu'il lui en fallut pour conclure des Traités ſecrets avec l'Empereur, l'Angleterre, l'Eſpagne & la Hollande; après quoi, il nous déclara lui-même la guerre au commencement de Mai 1690.

Il n'y avoit que du côté de l'Italie où la France fût en repos. Par la déclaration de M. le Duc de Savoye, cette Couronne ſe vit en guerre de tous les côtés.

Je ne me ſuis engagé dans cette longue digreſſion, que pour faire connoître combien la France s'eſt éloignée des régles de la bonne politi-

que, ſur les maximes à ſuivre pour entreprendre une guerre offenſive ; & la terminer avec avantage.

L'évenement n'a que trop juſtifié la vérité de ce que je dis ſur ce ſujet ; puiſque la France, après avoir gagné autant de batailles qu'elle en a données, pris même par tout des Places d'une grande importance, & ſoutenu cette guerre pendant dix années, s'eſt trouvée forcée, pour déſunir ce grand nombre d'ennemis, de rendre à M. de Savoye tout ce qu'on avoit conquis de ſes Etats, & même l'importante Place de Pignerol avec ſon territoire ; & par le Traité de paix de Riſwick, de rendre aux Eſpagnols preſque toutes les Places que nous avions priſes ſur eux ; à l'Empereur, les Villes de Philisbourg, Fribourg & Briſſac. Strasbourg ſeul nous eſt reſté, ſans fortifications au-delà du Rhin.

Après avoir fait voir quels ſont les dangers que court un Prince, lorſqu'il s'écarte des véritables maximes qu'il doit ſuivre, quand il veut entreprendre une guerre offenſive, il

me paroît ici utile de parler des fautes, qui ont été faites dans la ſeule guerre défenſive, que la France a ſoutenue de mon tems, & qui dure encore.

La révolution de la Monarchie d'Eſpagne, tombée entierement ſur la tête d'un Prince de la Maiſon de France, ſembloit devoir mettre le comble à la grandeur du Roi. Il ne paroiſſoit pas qu'il pût y avoir dans l'Europe une Puiſſance en état de réunir toutes les autres Puiſſances, pour s'oppoſer à ſon bonheur. Cependant la ligue formidable qu'on a laiſſée former, a eû juſqu'à préſent des ſuccès heureux, que je ſuis même perſuadé avoir ſupaſſé ſon attente.

Pour traiter cette matiere, par rapport au ſeul ſujet de la guerre défenſive ſoutenue avec prudence, je crois néceſſaire de dire quel étoit l'état de l'Europe dans le tèms de ce grand évenement; parce que je rendrai par ce portrait les fautes faites contre les maximes de la guerre défenſive, beaucoup plus ſenſibles & plus aiſées à comprendre.

La mort de Charles II. Roi d'Eſpagne, avoit été précédée d'un Traité de partage de la ſucceſſion future de la Monarchie d'Eſpagne, conclu entre la France, l'Angleterre & la Hollande, pour le maintien d'un équilibre convenable au reſte de l'Europe, entre les deux Maiſons de France & d'Autriche.

Ce Traité conclu ſans la participation de l'Empereur, lui fut propoſé par les Anglois & les Hollandois, pour le maintien de cet équilibre ſouhaité par toute l'Europe, & même déja ſigné par la France. Mais l'Empereur refuſa de l'approuver, & de le ſigner, comme contraire à ſes intérêts, & au prétendu droit de ſa Maiſon Allemande, au défaut des mâles dans la branche Eſpagnole.

Les autres Puiſſances de l'Europe furent conviées d'entrer dans ce Traité pour ſa garantie, contre celles des Parties qui ne voudroient pas ſe ſoumettre à ſon exécution dans le tems.

Voilà la ſituation où étoit toute l'Europe, lorſque le Roi Charles II. mourut après avoir fait un Teſtament;

par lequel, en reconnoiſſant les juſtes droits de la Maiſon de Bourbon, il appelloit à la ſucceſſion de tous ſes Etats M. le Duc d'Anjou, ſecond fils de M. le Dauphin.

Ce Teſtament fut apporté en France par des Seigneurs députés du Conſeil de la Monarchie d'Eſpagne, & accepté de M. le Duc d'Anjou, après la renonciation du Roi & de M. le Dauphin, & de M. le Duc de Bourgogne en ſa faveur.

Le Roi d'Angleterre Guillaume, & les Hollandois ſe plaignirent d'abord de ce que le Roi avoit fait accepter ce Teſtament de Charles II. par le Duc d'Anjou, ſon petit-fils, ſans leur avoir offert de s'en tenir au Traité de partage, dont ces deux Puiſſances lui avoient garanti l'exécution.

Mais dans le fond, comment l'exécution de ce Traité auroit-elle eté poſſible dans la circonſtance préſente ? Ce Teſtament ne vouloit en aucune maniere que la Monarchie fût démembrée ; le Conſeil d'Eſpagne vouloit l'exécution formelle & préciſe du Teſtament, & proteſtoit de

ſe donner à l'Empereur, en cas que le Roi refusât d'accepter le Teſtament pour le Duc d'Anjou, ſon petit-fils.

L'Empereur même avoit refuſé de ſigner ce Traité de partage, quelqu'inſtance qui lui eût été faite par les Anglois & les Hollandois; ainſi il n'y avoit plus aucun moyen de nouvelle négociation avec l'Empereur pour ce partage. Comment & en quelle main mettre en ſequeſtre une Monarchie comme celle-là? Il n'y a perſonne de bon ſens qui puiſſe penſer, qu'il pût y avoir de la poſſibilité dans l'exécution du Traité de partage après la mort de Charles II. & le refus que l'Empereur avoit fait de le ſigner, en cas qu'il eût perſiſté dans ce refus.

Le Teſtament accepté, le Roi devoit s'attendre à deux choſes; l'une, que la Maiſon d'Autriche Allemande, qui pendant tout le regne de Charles II. avoit paru conduire le Conſeil d'Eſpagne, s'y ſeroit fait des créatures, & auroit des Partiſans ſecrets; l'autre, que l'Empereur trouveroit dans la perſonne du Roi Guillaume,

Guillaume, dans la Nation Angloiſe, & dans les Hollandois dévoués au Roi Guillaume, tous les eſprits diſpoſés en ſa faveur.

L'Empereur tout ſeul n'étoit pas en état de ſoutenir par les armes les droits, qu'il prétendoit avoir ſur la ſucceſſion d'Eſpagne. Auſſi ne s'appliqua-t-il d'abord qu'à former un puiſſant parti contre la Maiſon de France. Le Roi d'Angleterre, Guillaume de Naſſau, quoique mourant, craignoit deux inconvéniens de la nouvelle grandeur de la France.

Le premier lui étoit perſonnel. Il pouvoit appréhender, que la France ne lui ſuſcitât des affaires en Angleterre en faveur du Roi Jacques.

Le ſecond inconvénient regardoit la Nation Angloiſe, qui l'aſſuroit du concours de ſon Parlement contre la France & l'Eſpagne; parce qu'elle craignoit que ces deux Nations de concert ne vouluſſent faire à ſon préjudice, le commerce que les Anglois faiſoient avec les Eſpagnols en Eſpagne pour leurs laines, dans le nouveau Monde pour les autres Marchandiſes de l'Europe, & que

celui que les Anglois faiſoient de leurs Manufactures de laines dans les Echelles du Levant, ne leur devînt trop difficile par la privation des ports des Etats de la Monarchie Eſpagnole.

Les Hollandois, outre toutes les craintes raiſonnables qu'ils pouvoient avoir pour leurs differens commerces, furent encore ſuſceptibles de celle de leur propre Etat, formé par leur révolte d'une partie de la Monarchie d'Eſpagne dans les Pays-Bas.

Des Princes d'Allemagne, qui entrerent dans cette ligue, les uns y furent portés par leur inclination particuliere pour l'Empereur; les autres, par le gain qu'ils font du commerce de leurs hommes, qu'ils vendent bien cher aux Hollandois, dont ils tirent même des ſubſides conſidérables.

Les deux Princes conſidérables, qui ſont entrés les derniers dans la ligue contre les deux Couronnes, ont été le Roi de Portugal & le Duc de Savoye.

Le premier, qui avoit d'abord paru vouloir demeurer neutre, & conſer-

ver même une liaiſon particuliere avec la France, a couvert ſon manque de parole, du prétexte de la crainte des Flottes Angloiſes & Hollandoiſes, qui menaçoient ſes Etats hors du Portugal, de ruiner ſon commerce dans les deux Indes, & d'entrer même de force dans la riviere de Lisbonne & dans ſes autres ports.

Il eſt aſſez vraiſemblable, que la ligue lui a promis quelques accroiſſemens de domaine aux dépens du Continent de l'Eſpagne, & que les ſubſides que l'Angleterre & la Hollande lui donnent, lui rendent la guerre moins onéreuſe. D'ailleurs ce Prince peut avoir appréhendé que la France, qui avoit ſoutenu le Portugal dans ſa révolte contre l'Eſpagne, n'aidât dans la ſuite à le dépouiller, & à rejoindre ſon petit Royaume aux autres Couronnes de cette Monarchie.

Toutes ces raiſons de crainte & d'intérêt peuvent avoir porté le Roi de Portugal, à prendre des liaiſons avec les ennemis des deux Couronnes, qui les engageaſſent dans la ſuite

à le protéger contre l'Eſpagne, & qui le fiſſent comprendre dans un Traité de paix générale pour la sûreté & la garantie de ſon Etat, comme il eſt à préſent.

Monſieur le Duc de Savoye ſembloit avoir des raiſons puiſſantes de demeurer attaché aux intérêts des deux Couronnes, par le mariage des deux Princeſſes ſes filles. Mais un Prince d'un caractere, dont je l'ai repréſenté, ne le change pas facilement.

Il chercha donc des avantages nouveaux dans le parti contraire, & prit des liaiſons ſecrettes avec les ennemis des deux Couronnes.

A la tête des armées de France & d'Eſpagne, il étoit en correſpondance avec M. le Prince Eugene qui commandoit celle de l'Empereur.

Le Roi fut long-tems certain de ſa trahiſon, avant que de faire éclatter ſon reſſentiment: & ce ne fut qu'alors que l'on eut de juſtes craintes des effets de cette trahiſon, que Sa Majeſté ordonna à M. le Duc de Vandôme de faire arrêter les troupes.

de ce Prince, dont une partie étoit jointe à l'armée des deux Couronnes, & de lui déclarer la guerre.

Du récit ſuccint que je viens de faire des motifs particuliers des Puiſſances, qui ſe ſont liguées contre les deux Couronnes, je paſſerai au ſujet de la matiere que je traite, qui eſt celle de la guerre défenſive, & ferai voir quelles ont été les principales fautes contre les régles de cette eſpece de guerre, qui ne doit jamais être choiſie par un Prince par préférence à l'offenſive.

C'eſt un principe certain de politique & de guerre, qu'une Puiſſance doit toujours faire tous ſes efforts par la négociation & par les armes, pour déſunir ceux qui ſe veulent liguer contr'elle, ou pour empêcher que les forces des Princes ligués ſe puiſſent unir pour agir de concert. Examinons à préſent, ſi la conduite des deux Couronnes a été réglée ſur ce principe.

Quoique l'Empereur ſoit la ſeule véritable Partie dans la conjoncture préſente, il eſt pourtant certain que par ſes ſeules forces il ne pouvoit agir

contre les deux Couronnes, que du côté du Rhin & de l'Italie.

Tant que les Hollandois n'auroient pas voulu la guerre, ce Prince ne pouvoit pas faire agir ſes armées du côté du bas Rhin, pour s'approcher des Pays-Bas Catholiques; & pourvû que de gré ou de force nous euſſions empêché les Vénitiens de laiſſer le débouché du Tirol libre à l'armée de l'Empereur, il eſt certain qu'elle ne ſeroit pas entrée en Italie, & n'auroit pû porter la guerre dans le Milanès. Les Hollandois ne prenant donc point de liaiſon avec l'Empereur contre les deux Couronnes, il eſt certain qu'elles évitoient la guerre dans les Pays-Bas, & dans le Continent de l'Eſpagne, où il auroit été impoſſible à l'Empereur de porter des troupes, & de faire agir avec efficace les Partiſans ſecrets de ſa Maiſon.

Il falloit donc auſſi-tôt après l'acceptation du Teſtament, donner des ſûretés aux Hollandois pour leur commerce, telles qu'elles leur paruſſent raiſonnables, & engager la Couronne

d'Eſpagne à leur céder en propriété quelques Places, qui leur ſerviſſent de barriere pour la conſervation de leurs Etats, & qui leur ôtaſſent l'idée de crainte qu'on leur donnoit de la nouvelle grandeur de la Maiſon de France.

Je n'entre point en politique dans les moyens de procurer toutes ces sûretés aux Hollandois ; cela n'eſt pas de mon ſujet. Il me paroît pourtant que ce Traité, qu'il ne falloit pas héſiter de faire avantageuſement pour cette République, produiſoit infailliblement deux bons effets pour les deux Couronnes.

Le premier, que les Hollandois déſintéreſſés dans cette affaire, n'auroient pas pris d'engagemens avec l'Empereur, pour un intérêt qui ne regardoit que ſa Maiſon.

Le ſecond, que ces mêmes Hollandois, raſſurés pour leur propre Etat & leur commerce, auroient avec plaiſir concouru avec nous à la ruine de celui des Anglois, & cela avec d'autant plus de certitude, que la mort prochaine du Roi d'Angleterre, Guillaume, que l'on voyoit

comme sûre, & qui arriva presque dans ce tems-là, auroit vraisemblablement désuni ces deux Puissances Maritimes, dont les jalousies pour le commerce & la puissance de la mer, seront éternelles.

Loin de prendre toutes ces mesures avec les Hollandois, il leur parut avec de la vraisemblance, que nous en prenions contr'eux. Voici quelle fut la conduite des deux Couronnes à leur égard.

Par un article du Traité de Riswick, les Hollandois, sous le nom d'une Barriere pour la tranquillité de leurs propres Etats, étoient en possession de la garde des Places Espagnoles les plus voisines des frontieres de la France. Ils avoient vingt-deux ou vingt-trois bataillons dans ces Places & quelque Cavalerie. On leur manda au nom du Roi Philippe V. de retirer leurs troupes de ces Places, comme ne craignant plus qu'elles fussent trop facilement conquises par les armes de France. Ainsi on leur ôtoit cette Barriere, stipulée par le Traité de Riswick pour leur sûreté, sans leur en offrir

une

une plus voiſine de leur Etat, pour leur ôter tout prétexte de crainte.

Il me paroît qu'il auroit été d'une politique circonſpecte, de s'aſſurer de ces troupes après leur ſortie des Places Eſpagnoles, au moins juſqu'à ce que par un Traité avec les Hollandois, on eût pû être sûr de les avoir raſſurés pour leur Etat & leur commerce.

Les deux Electeurs de la Maiſon de Baviere, & le Duc de Wolfembutel, étoient dans les intérêts des deux Couronnes. On les fit armer, & on introduiſit dans toutes les Places de l'Electeur de Cologne, des troupes ſous le nom de troupes du Cercle de Bourgogne, qui depuis long-tems ne fourniſſoit plus de contingent à l'Empire.

Cette nouvelle démarche, avant que d'avoir pris aucune meſure avec les Hollandois, ne leur fit que trop ſentir que nous les entourions du côté du Rhin, comme ils l'étoient du côté du Brabant & de la Meuſe, ce qui les engagea à ſe lier abſolument avec l'Empereur & les Anglois.

A l'égard de la conduite des deux Couronnes envers les Anglois, je n'y ferai pas la même attention que celle que je viens de faire. Cette Nation eſt ennemie de la France par une inclination naturelle, & par ſes anciennes & chimériques prétentions.

Dans cette conjoncture, il ne paroiſſoit pas ſi indiſpenſablement néceſſaire de prendre des meſures avec les Anglois. Il auroit pû ſuffire de traiter avec les Hollandois, même à leur excluſion, quoique le Roi Guillaume tînt ces deux Puiſſances étroitement unies.

Pourvû que les Hollandois fuſſent déſintéreſſés dans cette affaire, il n'y avoit rien à craindre des Anglois. Quelque Traité qu'ils euſſent pu faire avec l'Empereur, ils ne pouvoient, ſans les ports des Hollandois & ſans leur conſentement, débarquer des troupes de ce côté du Continent, pour aider l'Empereur à faire la conquête des Pays-Bas Eſpagnols.

Ils ne pouvoient non plus malgré la France & la Hollande tenir la mer

contre nous, ni porter des troupes en Eſpagne en aſſez grand nombre, pour mettre le parti Autrichien en état d'éclatter. Ils ne pouvoient faire paſſer des Flottes dans la Méditerrannée, pour agir contre les Etats de la Monarchie d'Eſpagne en Italie, pour les intérêts de l'Empereur, parce qu'ils n'auroient eû aucun port ſur la côte de l'Europe.

Ainſi il ſuffiſoit aux deux Couronnes d'être sûres que les Hollandois ſeroient tranquilles, parce qu'ils auroient eû ſujet de l'être, pour n'avoir rien à craindre de l'Angleterre, malgré ſes mauvaiſes intentions, ſon chagrin ſur l'affaire du Traité de partage, & ſes craintes pour ſon commerce.

Toutes les fautes que je viens de remarquer, ont été faites par les deux Couronnes avant l'union des forces des Puiſſances liguées, & leurs actions pour l'offenſive.

Ces fautes furent faites contre les régles d'une politique prévoyante, qui va à empêcher une ligue trop puiſſante de commencer à entrer en action par l'offenſive.

Il reſtoit encore un moyen sûr pour ſe parer des effets de cette guerre offenſive qu'on ſe préparoit à leur faire, en ne ſe réduiſant pas d'abord ſoi-même à la défenſive, & en agiſſant offenſivement, & avec vivacité, contre les Puiſſances, qu'on auroit vû ſe préparer les premieres à la guerre, & lever des troupes.

Je paſſe donc à préſent aux fautes qui furent faites en Italie, à l'ouverture de la guerre, contre les maximes qui ſont le ſujet de mes réflexions.

L'Empereur prétendoit avoir deux droits ſur les Etats de la Monarchie d'Eſpagne en Italie : le premier, étoit ſon droit général ſur la ſucceſſion entiere d'Eſpagne, comme Prince de la Maiſon d'Autriche : le ſecond, ſon droit, comme Empereur, de pouvoir inveſtir le Duché de Milan, comme Fief de l'Empire.

Il falloit donc pour empêcher ce Prince de faire valoir ſes droits, empêcher que ſon armée n'entrât en Italie. Il en aſſembloit une ſous le commandement de M. le Prince Eugene. On ne voulut pas dans ce tems, que

ce Général fût troublé par M. l'Electeur de Baviere, qui étoit dans les intérêts des deux Couronnes, & qui avoit déja un Corps considérable de troupes; & l'on voulut que cet Electeur laisât paisiblemennt assembler l'armée de l'Empereur dans le Tirol.

Pour que cette armée pût porter la guerre dans le Milanès, il falloit qu'après avoir débouché des montagnes dans le Trentin, elle traversât une grande partie de l'Etat de la République de Venise.

Les deux Couronnes se contenterent d'un Traité de neutralité avec cette République, qui ne vouloit pas s'opposer à aucunes des deux Puissances; mais les effets de cette neutralité n'étoient qu'apparens pour les deux Couronnes, & les assistances réelles étoient pour l'Empereur, avec qui les Vénitiens, par rapport aux intérêts communs contre les Turcs, garderont toujours de grandes mesures.

L'on voulut donc que M. le Maréchal de Catinat, qui commandoit

l'armée des deux Couronnes, la fit vivre ſur un petit coin de l'Etat de Veniſe, en payant juſqu'au bois & à la paille, pendant que ces mêmes Vénitiens, ſeulement pour la forme, ſe contentoient des billets des Commiſſaires de l'Empereur, pour ce que ſes troupes prenoient dans leur Etat, au lieu qu'ils vouloient de l'argent comptant des deux Couronnes; & notre Général vit entrer l'armée de l'Empereur dans les plaines de Véronne ſans s'y oppoſer, & lui laiſſa commencer les premieres hoſtilités.

Il eſt certain, que ſi dans cette conjoncture eſſentielle pour prévenir la guerre d'Italie, les deux Rois avoient de gré ou de force obtenu Véronne de la République, ou au moins des lieux sûrs pour placer les magaſins ſur l'Adige, & au-delà de cette riviere, & que l'armée portée au-delà de l'Adige, ſe fût oppoſée à celle de l'Empereur au débouché des montagnes du Tirol, il auroit été impoſſible à l'Empereur de faire entrer ſon armée en Italie.

On négligea cette précaution, &

celle de s'assurer des communications avec M. l'Electeur de Baviere & M. le Duc de Wolfembutel ; ce qui auroit été facile, pendant que nous étions les maîtres des Places du bas Rhin de l'Electorat de Cologne, & que nous le pouvions faire sur le haut Rhin par Huningue & Strasbourg. De sorte que M. l'Electeur de Brandebourg & la Maison d'Hanover accablerent M. le Duc de Wolfembutel, qui avoit levé à nos dépens un Corps de plus de douze mille hommes, lesquels même pour la plus grande partie passerent au service des Alliés ; après quoi, ces deux Princes s'approcherent vers le bas Rhin, où l'on fit encore la faute de ne point assez soutenir les Places de l'Electorat de Cologne.

On laissa aussi M. l'Electeur de Baviere dans l'inaction, pendant que l'Empereur par son crédit à la Diette & dans l'Empire, travailloit paisiblement à la ruine de ce Prince. Après avoir fait paroître notre armée aux portes de Nimegue, on s'en éloigna sans raison ; on perdit Kaizerwert, & les autres Places de

l'Electorat de Cologne, & enſuite la Gueldre, les Places Eſpagnoles de la Meuſe, Limbourg & Liege.

Je ne parle ici de ces pertes, que parce qu'elles ont été les ſuites indiſpenſables de nos fautes, faites contre les régles à obſerver, quand on veut par choix ſoutenir une guerre défenſive. Tous les autres malheurs qui ont ſuivi ceux-ci, & qui ont plus de rapport à la diſpoſition particuliere, qu'à la générale, trouveront leur place dans mes réflexions ſur les differentes opérations de la guerre.

Je paſſerai à préſent à la troiſiéme eſpece de guerre, qui eſt celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Je dis qu'elle réſide entierement dans la capacité du Général qui en eſt chargé, & dans la ſupériorité de ſon génie ſur celui du Général qui lui eſt oppoſé, afin de ſe procurer les occaſions de changer la conſtitution de cette guerre, & d'en faire dans la ſuite une offenſive. Pour prouver la vérité de cette maxime, je rapporterai ici quelques exemples de faits arrivés de mon tems, même entre des Généraux habiles, qui ont

changé la conſtitution d'une guerre ſans action déciſive.

En l'année 1673. le Maréchal de Turenne étoit ſur le Tauber avec l'armée du Roi, pour empêcher que M. de Montecuculli, avec l'armée de l'Empereur, ne pût s'approcher du bas Rhin, & ſe joindre aux Eſpagnols & aux Hollandois.

L'armée du Roi tiroit ſon pain de Wirtzbourg, par un Traité fait avec M. l'Evêque de Wirtzbourg, qui portoit que ce Prince laiſſeroit cuire librement le pain dans ſa Ville, & ne ſouffriroit pas que M. de Montecuculli y fît entrer des troupes pour troubler nos convois. Sur la foi de ce Traité, le Maréchal de Turenne négligea d'envoyer des eſcortes aſſez fortes, pour recevoir nos caiſſons à la ſortie de la Ville, & les conduire ſûrement à l'armée.

M. de Montecuculli, qui n'oſoit s'avancer vers le bas Rhin, tant que M. de Turenne ſeroit au milieu de la Franconie, agit ſi efficacement auprès de M. de Wirtzbourg, que ce Prince manquant à ſon Traité avec

M. de Turenne, laiſſa paſſer des trouppes de l'Empereur au travers de ſa Ville, immédiatement après la ſortie de nos caiſſons, dont la foible eſcorte fut battue, & le convoi de pain enlevé.

L'armée du Roi ſe trouvant donc tout à coup ſans pain & ſans farines, plus proches que celles qui étoient dans Philisbourg, M. de Turenne fut contraint de la ramener ſur le champ à portée de tirer ſon pain de cette Place; & M. de Montecuculli débarraſſé de M. de Turenne, ſans crainte qu'il pût ſe maintenir dans le fond de la Franconie, ni le ſuivre de près faute de ſubſiſtance, marcha au bas Rhin, & fit faire le ſiége de Bonn à M. le Prince d'Orange.

Cet évenement ſeul, qui changea la conſtitution de la guerre en Allemagne, obligea dans la ſuite le Roi d'abandonner les Places de Hollande, & donna le moyen à l'armée de l'Empereur de prendre ſes quartiers d'hyver entre le Rhin & la Meuſe, & de ſe joindre, la Campagne ſuivante de 1674. aux armées

d'Eſpagne & de Hollande, qui, par ce renfort conſidérable, crurent avoir changé la conſtitution de la guerre, & être en état de la faire offenſive de leur part contre la France.

En effet, quoiqu'au commencement de l'année 1674. le Roi ſe fût rendu maître de la Franche-Comté, la guerre en Flandres auroit été défenſive de notre part, par la jonction des troupes de l'Empereur à celles des Eſpagnols & des Hollandois, ſi M. le Prince n'avoit fait changer la nature de cette guerre, en battant l'armée ennemie à Seneff.

Le bon ſuccès de cet évenement fut abſolument dû à la préſomption des ennemis, qui crurent par leur ſupériorité pouvoir impunément prêter le flanc à l'armée de M. le Prince, en décampant de Seneff, & à la capacité de M. le Prince, qui ſçut ſe mettre en diſpoſition de profiter de la témérité de ce mouvement.

Au commencement de cette même année, M. de Turenne avoit battu un Corps de troupes à Sintzheim.* Dans la ſuite, il avoit donné la ba-

taille d'Einsheim,* dont le ſuccès, quoiqu'il n'eût pas été tout-à-fait déciſif, n'avoit pas laiſſé d'être avantageux.

Cependant malgré ces avantages, la guerre d'Allemagne, qui pendant le cours de cette Campagne avoit toujours été de l'eſpece de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, alloit devenir entierement défenſive de notre part, par la jonction aux ennemis d'un grand nombre de troupes, qui leur étoient venues de l'Allemagne, & par la néceſſité où s'étoit trouvé M. le Maréchal de Turenne, de leur abandonner tout le plat pays d'Alſace, & de ſe retirer dans la Lorraine Allemande, ſi ce grand Général, après avoir pendant quelque tems laiſſé rétablir ſon armée dans de bons quartiers, & avoir donné le tems d'arriver, au ſecours qui lui fut envoyé de Flandres, après la fin de la Campagne en ce pays-là, ne s'étoit, par une marche qu'il ſçut cacher aux ennemis, porté dans les premiers jours de Janvier de l'année 1675. au mi-

lieu des quartiers d'hyver que l'armée ennemie avoit pris dans la haute Alſace. Il en enleva pluſieurs, battit ceux qui s'étoient raſſemblés auprès de Mulhauſen & de Colmar; & par ces heureux évenemens força l'armée ennemie, encore fort ſupérieure à la ſienne, à repaſſer le Rhin pour ſe mettre en ſûreté dans des quartiers d'hyver fort éloignés de nous.

En l'année 1675. la guerre en Allemagne avoit commencé par l'offenſive de notre part. * Au moins nos mouvemens répondoient-ils à cette eſpece de guerre.* La mort ſeule de M. de Turenne alloit faire changer l'offenſive en défenſive, ſi M. de Montecuculli avoit pû battre l'armée du Roi à Altenheim; mais cette journée n'ayant rien décidé, & l'armée du Roi ayant repaſſé paiſiblement le Rhin, pendant que M. de Montecuculli étoit allé repaſſer ce fleuve ſur le pont de Strasbourg, M. le Maréchal de Duras, qui étoit venu prendre le commandement de l'armée, la porta avec diligence

à la hauteur de Schleſtat, où il campa la droite, à cette Ville, & la gauche, à la montagne au bourg de Chaſtenay, pour prévenir M. de Montecuculli qui y marchoit, après avoir paſſé à Strasbourg. De ſorte que M. le Prince étant arrivé de Flandres, & s'étant maintenu dans ce poſte, la guerre pour le reſte de la Campagne, reprit la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, & même avec tant d'égalité, que M. de Montecuculli ayant formé le ſiége de Haguenau, fut obligé de le lever, parce que M. le Prince marcha à lui pour le combattre.

Pendant cette année & les autres ſuivantes, juſqu'à la paix de Nimegue, la guerre commençoit toujours en Flandres par l'offenſive, & la priſe de quelques-unes des Places des Eſpagnols; après quoi, elle ſe tournoit en guerre entre Puiſſances égales. On ne s'appliquoit qu'à conſerver ce que l'on avoit acquis, & l'on ne ſe commettoit à aucun évenement capable de

faire changer la conſtitution de la guerre, de l'eſpece dont elle avoit été projettée, ſans ſe laiſſer réduire à la défenſive, ce qui eſt capital à éviter.

Dans cette même année 1675. le mépris que M. le Maréchal de Crequi eut pour une armée compoſée des troupes de la Maiſon d'Hanover, & de celles de quelques autres Princes, le fit battre à Conzarbrick, & cauſa enſuite la perte de Tréves.

Les ennemis n'avoient pas projetté de faire contre la France de ce côté-là, une guerre offenſive, qui eût des ſuccès conſidérables, quoiqu'ils fuſſent ſupérieurs en nombre de troupes. Ils ne ſongeoient qu'à éloigner M. le Maréchal de Crequi de Tréves, & ſe ſeroient crus bienheureux d'en pouvoir former le ſiége, ſans crainte d'y être troublés.

Monſieur le Maréchal de Crequi ſe négligea ſur les attentions raiſonnables à prendre, lorſqu'on ſe trouve près d'une armée ennemie ſupé-

rieure. Il crut que la bonté de ſes troupes ſuppléeroit à leur nombre ; il fut battu, & par ſa faute changea la conſtitution de cette guerre, qui étoit & devoit être de la troiſiéme eſpece, & la rendit toute offenſive de la part des ennemis, qui ne s'en prévalurent pourtant, que pour reprendre Tréves, où M. le Maréchal de Crequi s'étoit jetté après la perte de la bataille.

Ce fut cet évenement, qui en l'année 1677. donna occaſion à M. le Duc de Lorraine, de former le projet de ſa Campagne, comme je le dirai dans la ſuite.

En l'année 1676. les ennemis fort ſupérieurs en Allemagne, commencerent la Campagne par l'offenſive, & chercherent les moyens de faire abandonner l'Alſace à M. de Luxembourg, qui commandoit l'armée du Roi.

Ce Général, en ſe plaçant à Saint Jean des Choux, près de Saverne, ſe procura la facilité d'être joint par un ſecours que le Roi lui envoyoit de Flandres, aprés la priſe de Condé & de

de Bouchain. Il auroit même pû dans la ſuite empêcher M. le Duc de Lorraine, qui commandoit l'armée de l'Empereur, de prendre Philisbourg dont il forma le ſiége, après avoir inutilement tenté de combattre M. de Luxembourg avant la jonction du ſecours qui lui venoit de Flandres. M. de Luxembourg même auroit pû prendre Strasbourg, pendant que M. de Lorraine étoit attaché à Philiſbourg, on auroit pû le forcer d'abandonner ſon ſiége pour venir au ſecours de Strasbourg.

Mais la politique du Cabinet l'emporta ſur tous les moyens, que ce Général propoſa pour éviter la perte de Philisbourg; de ſorte que dans cette année la guerre d'Allemagne n'y fut point maintenue dans cette troiſiéme eſpece dont je parle à préſent, & fut offenſive de la part de nos ennemis : en quoi M. de Luxembourg ne peut être blâmé, puiſqu'il fut continuellement gêné par les ordres de la Cour, differens de ſes vûes.

La priſe de Tréves en 1675. & celle de Philisbourg en 1676. firent

concevoir à M. le Duc de Lorraine le projet d'une forte offenſive contre la France.

Il projetta donc de ſe ſervir de Tréves & de Luxembourg, pour rentrer dans ſes Etats par le côté de la Saare ou de la Meuſe. Il vouloit ſe ſervir de Philisbourg & de Lauterbourg, pour entrer dans la haute Alſace. Il avoit deſtiné pour cela un Corps de troupes ſous le commandement de M. le Duc de Saxe-Eyſenack, & il comptoit que le pont de Strasbourg lui ſeroit livré par la Régence de cette Ville Impériale, quand il en auroit beſoin.

A tous ces grands moyens pour faciliter le projet d'une guerre offenſive, ſe joignit celui d'une puiſſante armée. M. le Duc de Lorraine aſſembla donc ſon armée principale auprès de Tréves, & fit paſſer preſque en même tems le Rhin au Corps avec lequel M. d'Eyſenack devoit entrer en Alſace.

Monſieur le Maréchal de Crequi, qui commandoit l'armée du Roi en Allemagne, devenu plus circonſpect par ſon malheur de Conzarbrick,

ſe trouva oppoſé à M. le Duc de Lorraine, & ce fut M. de Monclar, qui fut deſtiné pour s'oppoſer en Alſace à M. d'Eyſenack.

On doit croire que M. le Duc de Lorraine eſpéroit une révolution en ſa faveur, des Lorrains ſes Sujets, lorſqu'ils verroient leur Prince ſi près de la frontiere à la tête d'une puiſſante armée ; mais cela n'arriva pas, ſoit parce que l'on fut fort attentif à prévenir un ſoulevement, ſoit que ces peuples attendiſſent que leur Prince eût au moins campé ſur ſes terres, pour lui faire paroître leur affection.

Monſieur le Duc de Lorraine ayant paſſé la Saare avec toute ſon armée, vint camper juſqu'auprès de Metz ; mais M. le Maréchal de Crequi ſçut lui rendre ſes ſubſiſtances ſi difficiles, par l'uſage qu'il fit de Thionville, le ſerra tellement dans ſes fourages, par celui que de petits Partis faiſoient des avantages du pays couvert de bois, & ſe campa toujours ſi avantageuſement près de M. de Lorraine, que ce Prince après avoir inutilement tenté le côté de la Saare,

fut forcé d'abandonner cette premiere partie de ſon projet, pour aller tâcher d'entrer en France par le côté de la Meuſe. Il y marcha juſques vis-à-vis de Mouſon, toujours ſi ſagement cotoyé par M. le Maréchal de Crequi, qu'il ne lui fut jamais poſſible d'entreprendre, ni ſur notre frontiere, ni ſur l'armée.

La Campagne s'écoula preſque toute entiere dans ces mouvemens, qui ne produiſirent à nos ennemis qu'une grande perte d'hommes; & un grand dépériſſement des chevaux de leur Cavalerie, & de leurs équipages.

L'armée ennemie dans cet état ſongea à marcher en Alſace pour y finir la Campagne : mais comme elle avoit un chemin beaucoup plus long à faire pour rentrer dans cette Province, que celui qu'il falloit à celle du Roi, celle-ci y arriva plutôt que celle de M. le Duc de Lorraine, qui eut le chagrin, en y entrant, d'apprendre que le Corps de troupes de M. d'Eyſenack s'étant tenu un peu trop de tems ſur la Kintze, avoit été obligé, pour éviter ſa perte en-

tiere, de ſe ſauver dans une Iſle du Rhin par le Fort de Kell, d'où cette armée n'étoit ſortie que par un paſſeport, que M. le Maréchal de Crequi lui donna pour ſe retirer en Allemagne, par Philisbourg.

Par tout le récit que je viens de faire, l'on voit que cette Campagne a commencé par l'offenſive de la part de nos ennemis, & que la capacité & la bonne conduite de M. le Maréchal de Crequi ont bien promptement fait changer cette offenſive en guerre entre Puiſſances égales; & qu'enfin l'attention continuelle du Maréchal à ſe procurer la ſupériorité ſur ſon ennemi, la lui acquit ſi pleinement à la fin de cette Campagne, que M. le Duc de Lorraine par le mauvais état de ſon armée, ayant été obligé de la ſéparer avant que celle du Roi le fût, notre Général, qui fort ſecrettement s'étoit préparé au ſiége de Fribourg, eut le tems de prendre cette Place, avant que M. de Lorraine pût ſeulement raſſembler une partie de ſa Cavalerie, pour marcher au ſecours de cette Ville.

Au commencement de 1678. la guerre de Flandres avoit à ſon ordinaire commencé par des ſiéges d'avant ſaiſon.

Après la priſe de Gand & d'Ypres, le Roi avoit laiſſé à M. le Maréchal de Luxembourg le commandement de ſon armée, avec ordre d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne fît lever le blocus de Mons, dont M. de Montal étoit chargé, & d'obſerver ſeulement l'armée ennemie ſans ſe commettre ; ce que ce Général exécuta, juſqu'à ce que M. le Prince d'Orange, de concert avec les Eſpagnols, chagrins de ce que la paix venoit d'être ſignée à Nimegue entre la France & la Hollande, vint attaquer l'armée du Roi, qui étoit campée ſur la bruyere du Câteau, voulant bien ignorer que cette paix fût ſignée.

Le ruiſſeau de Saint Denis ſéparoit les deux armées ; ainſi il étoit impoſſible qu'elles en vinſſent à une action déciſive. Cependant ce Prince fit attaquer les troupes du Roi par l'Abbaye de Saint Denis, & par le Câteau.

Le combat fut ſanglant & ſi long, que M. le Prince d'Orange voyant que cette action entrepriſe ſans apparence d'y réuſſir, & ſeulement pour plaire aux Eſpagnols, ne pouvoit troubler une paix ſignée, ſe détermina ſur le minuit d'envoyer dire à M. de Luxembourg, qu'il venoit de recevoir l'avis de la ſignature de la paix.

* Je ne rapporte ici ce fait, dont le détail trouvera ſa place ailleurs, que pour faire voir en quel danger un Prince ſe met, quand il confie le commandement de ſon armée à un Général ſuſceptible de ſes intérêts particuliers par préférence à ceux de ſon Maître. Mon deſſein eſt de faire connoître, que lorſque l'on veut ſe procurer un évenement qui change la conſtitution d'une guerre, il faut que ce ſoit avec aſſez de prudence & de capacité, pour pouvoir s'aſſurer de réuſſir dans ce projet; ſans cela, la condition du Général, qui n'a pas eû un ſuccès heureux, devient beaucoup plus mauvaiſe & difficile dans la ſuite de la guerre, tant par la perte qu'il a faite dans

cette action trop peu judicieuſement entrepriſe, que par la ſupériorité entiere qu'il donne au Général, qui lui eſt oppoſé, & qui a connu qu'il agit avec imprudence dans les occaſions qui peuvent porter à une déciſion.*

Au commencement de 1689. le Roi ſe trouvoit le maître du cours du Rhin, depuis Huningue juſqu'à Rhimberg, à la réſerve de Coblentz & de Cologne.

Monſieur le Maréchal de Duras commandoit en Allemagne, & M. le Maréchal d'Humieres en Flandres. M. le Duc de Lorraine étoit oppoſé à M. de Duras, & M. de Waldeck à M. d'Humieres.

Les troupes des ennemis étoient fort ſupérieures à celles du Roi, en qualite de troupes; parce que preſque toute notre Cavalerie étoit nouvelle. Ainſi le Roi réſolut de ſe tenir pour cette Campagne ſur la défenſive par tout, afin de donner le tems aux nouvelles levées de ſe former, & de s'accoutumer à être enſemble.

Le Roi n'avoit point de Corps d'armée

d'armée de ſes troupes dans l'Electorat de Cologne, où il n'y avoit que celles qui avoient été levées par le Cardinal de Furſtemberg, qui furent aiſément diſſipées, tant par les Lettres évocatoires de l'Empereur, que par leur mauvaiſe diſpoſition.

Nous avions ſeulement une bonne garniſon dans Bonn, où M. d'Asfeld commandoit. M. l'Electeur de Brandebourg, qui avoit diſſipé les troupes de M. le Cardinal de Furſtemberg, qui étoient dans la Weſtphalie & dans l'Electorat de Cologne de l'autre côté du Rhin, forma une puiſſante armée, tant de ſes troupes, que de celles des Princes de la baſſe Allemagne, & aſſembla tout ce qui lui étoit néceſſaire pour un grand ſiége, qui ne pouvoit être que celui de Bonn, qu'on ſe contenta de pourvoir d'une bonne garniſon, avec trop peu de munitions de guerre & de bouche.

Voilà quel étoit de la part du Roi le projet de défenſive pour cette Campagne. Dans les régles d'une guerre défenſive judicieuſement exécutée par

le Général qui en eſt chargé, il ſembloit que le Rhin étoit une aſſez bonne barriere, pour empêcher M. de Lorraine de paſſer ce fleuve devant notre armée commandée par M. de Duras, & l'empêcher de faire le ſiége de Mayence, ſeule entrepriſe raiſonnable à former par M. de Lorraine, pour pouvoir porter la guerre en-deçà du Rhin, & faire ſubſiſter l'armée de l'Empereur.

Cependant M. de Duras éloigna trop ſon armée, pour pouvoir empêcher M. de Lorraine de paſſer le Rhin ſans oppoſition, & lui laiſſa paiſiblement former le ſiége de Mayence, Place plutôt mauvaiſe que bonne, que le Marquis d'Uxelles qui y commandoit, ne laiſſa pas de défendre avec beaucoup de capacité, juſqu'à ce qu'il fut forcé de la rendre, manque de munitions de guerre.

Après cette expédition, M. de Lorraine avec une grande partie de ſon Infanterie deſcendit le Rhin, & vint aider M. de Brandebourg à prendre Bonn. Ainſi cette Campagne d'une défenſive mal exécutée, coûta au Roi

tout le Rhin, depuis Philiſbourg juſqu'à Rhimberg, & établit la guerre dans le Palatinat.

L'on me dira peut-être, pour excuſer M. de Duras, que l'armée de l'Empereur étoit compoſée d'un puiſſant Corps de Cavalerie vieille & fort aguerrie, puiſqu'elle venoit pour la plûpart de Hongrie, & que preſque toute la Cavalerie du Roi étoit nouvelle, qu'ainſi il n'eût pas été prudent à M. de Duras de la commettre contre cette bonne Cavalerie.

Cela eſt vrai, & je ne blâmerois pas M. de Duras, ſi M. de Lorraine n'avoit pas eû le Rhin à paſſer pour s'attacher à Mayence, qui eſt en deçà de ce fleuve.

Mais ce n'eſt pas la ſupériorité en Cavalerie, qui met un Général en état de faire un pont ſur une riviere comme le Rhin, & qui facilite le débouché d'une armée.

Ainſi, ſi M. de Duras, qui n'avoit aucune autre entrepriſe à craindre, que celle du ſiége de Mayence, s'étoit placé plus près du Rhin qu'il ne fit, n'eſt-il pas aiſé de penſer

qu'il auroit pû facilement forcer M. de Lorraine à aller paſſer le Rhin à Coblentz, s'il s'étoit fait un capital de paſſer ce fleuve ? Auquel cas, la guerre n'auroit pû être portée dès cette année juſqu'aux portes de Landau, ni être ſoutenue par M. de Lorraine, ſans Mayence, parce qu'il auroit toujours été loin de ſes vivres.

Monſieur le Maréchal d'Humieres ne ſe conduiſit pas mieux en Flandres, où il reçut aſſez mal à propos un échec à Walcourt.

De maniere qu'après la perte de Mayence, le Roi donna à M. le Maréchal de Lorges le commandement de ſon armée d'Allemagne, & au commencement de l'année 1690. celui de l'armée de Flandres à M. de Luxembourg.

Dès cette année 1690. M. le Maréchal de Luxembourg fit bien voir, qu'un habile Général peut trouver les moyens de changer la conſtitution d'une guerre.

Celle qu'on s'étoit propoſé de faire cette Campagne en Flandres, étoit

de la troiſiéme eſpece d'entre Puiſſances égales, dans laquelle les Généraux doivent s'appliquer à ſe procurer des avantages qui changent la nature de cette guerre. Ce fut à quoi M. de Luxembourg penſa avec application.

Monſieur de Waldeck lui étoit ſupérieur, parce que la Cour vouloit que M. de Boufflers avec un Corps de troupes, veillât avec attention aux entrepriſes de nos ennemis contre les Places de la baſſe Meuſe. Ainſi quoique M. de Boufflers fût aux ordres de M. de Luxembourg, ce Général ne pouvoit pourtant ſe ſervir du Corps que commandoit M. de Boufflers, qu'autant qu'il ne perdroit pas de vûe la protection des Places de la baſſe Meuſe.

Monſieur de Waldeck, après pluſieurs mouvemens au-delà de la Sambre, dans leſquels M. de Luxembourg l'obſervoit toujours de près en deçà de cette riviere, vint enfin ſe camper à Fleurus.

Ce fut ce tems que M. de Luxembourg, toujours attentif à ſe procurer un avantage qui changeât la

conſtitution de la guerre, ſçut ſi bien prendre, qu'il parvint à ce qu'il ſouhaitoit. Il ſe plaça pour cela vis-à-vis de l'armée de M. de Waldeck, en un lieu où la Sambre avoit des gués pour la Cavalerie, & fit faire aux troupes de M. de Boufflers une marche aſſez vive, pour en être joint avant que M. de Waldeck ſçût qu'elles euſſent marché.

Pour couvrir mieux à l'ennemi la jonction de ce Corps, la veille de la bataille il fit paſſer un Corps de Cavalerie au-delà de la Sambre, pour amuſer M. de Waldeck par un petit combat, & lui cacher le paſſage de toute ſon armée; après quoi, il le combattit avec un ſuccès ſi heureux, que la ſupériorité de l'armée du Roi ſe trouva établie pour tout le reſte de la Campagne, ſur celle de ſes ennemis.

Exemple remarquable, qui prouve que dans une guerre entre Puiſſances égales, un Général habile & d'un génie ſupérieur à celui de ſon ennemi, peut ſans ſe commettre au caprice de la fortune, & par ſa capacité ſeule, trouver les moyens de

changer la conſtitution embarraſſante de cette guerre offenſive de ſa part.

Dans cette même année 1690. je trouve en Piémont un exemple tout contraire à celui que je viens de rapporter, puiſque je ferai voir que la guerre qui commença cette année contre M. le Duc de Savoye, devoit d'abord être offenſive de notre part : que cependant dès ſon commencement, elle ſe tourna en guerre entre Puiſſances égales : que l'évenement de la bataille de Staffarde lui fit reprendre ſa premiere natture, qui devoit être celle de l'offenſive ; qu'enſuite ſans aucune raiſon, elle revint à ſe faire entre Puiſſances égales ; & qu'enfin la Campagne ſe termina par l'offenſive de notre part. Ainſi l'on voit que la guerre en Piémont y a changé quatre fois d'eſpece. Voici comment la guerre a été conduite dans ce pays-là dans l'année 1690.

J'ai dit ailleurs, que dans le tems que M. de Savoye paroiſſoit agir de concert avec les Généraux de l'armée du Roi dans la guerre contre les Barbets, ce Prince prenoit des

meſures avec les ennemis du Roi, & que ce fut lui qui déclara le premier la guerre.

Cependant il n'étoit pas prêt à la ſoutenir ; ſes troupes n'étoient pas enſemble ; les Eſpagnols n'oſoient quitter le Milanès pour entrer en Piémont, en laiſſant Cazal derriere eux, & les Allemands n'y pouvoient arriver de trois mois.

Preſque toute l'Infanterie, dont le Roi voulut compoſer ſon armée de Piémont, avoit paſſé les Alpes ; une partie de la Cavalerie avoit auſſi paſſé les monts ; le reſte avec les équipages d'artillerie & de vivres étoit à portée de paſſer.

Dans cette ſituation, il eſt certain que ſi ce qui étoit déja paſſé au-delà des Alpes, s'étoit campé près de Turin, rien ne pouvoit empêcher que le reſte ne joignît ; & il auroit été impoſſible à M. de Savoye de ſe faire joindre près de ſa Capitale pour ſa conſervation, par les troupes ſéparées qui étoient en Savoye, dans le Comté de Nice, & dans les autres extrémités de ſes Etats.

Par ce récit, il eſt aiſé de compren-

dre, que ſi M. de Catinat, dont une partie de l'armée s'étoit aſſemblée à Veilſane dans la vallée de Suze, avoit marché ſur la plaine de Millefleurs, & que l'autre partie qui étoit près de Pignerol, l'y eût joint le même jour, il auroit été impoſſible à M. de Savoye, qui étoit alors dans Turin ſeulement avec deux bataillons de ſes Gardes, d'y être joint par le reſte de ſes troupes ſéparées, comme je l'ai dit.

Ainſi l'on auroit pû commencer la guerre en Piémont par le ſiége de Turin, & même dès ce premier tems, forcer M. le Duc de Savoye d'accepter des conditions de paix, telles que l'on auroit voulu les lui impoſer.

Au lieu de prendre ce parti, M. de Catinat en ſortant de la vallée de Suze avec la partie de ſon armée qui y étoit, parut ſeulement une nuit ſur la plaine de Millefleurs, & dès le lendemain vint près de Pignerol joindre le reſte de ſon armée qui y étoit.

Par ce mouvement en arriere, il donna à M. de Savoye le tems de

mettre enſemble ſon Infanterie ſéparée, & aux troupes Eſpagnoles la facilité de ſortir du Milanès, & de venir au devant de l'orage qu'ils avoient crû deſtiné à fondre ſur eux.

Ainſi cette premiere faute faite dans la maniere de s'aſſembler à l'ouverture d'une guerre, en détermina abſolument l'eſpece. Elle devoit être offenſive de notre part; elle ſe trouva de la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

La guerre continua ainſi pendant trois mois, & l'armée du Roi ſe ſeroit vûe forcée à ſortir de la plaine de Piémont, par l'arrivée des troupes que la ligue envoyoit à M. de Savoye, ſi par un évenement heureux, M de Catinat ne s'étoit pas conſervé l'égalité des forces, même après la jonction des ſecours d'Allemagne.

Pour bien comprendre cette vérité, il ſuffira de dire que M. de Catinat étoit campé à Brillant, & M. de Savoye à Carignan, & qu'ainſi M. de Catinat ne pouvoit pas empêcher que les Allemands ne joigniſſent M. de Savoye. Il étoit même

impoſſible d'attaquer ce Prince dans le poſte de Carignan, où il avoit retranché tout le front de ſon camp.

Dans la néceſſité où l'armée du Roi ſe trouvoit de combattre & de vaincre, pour ſe conſerver dans la ſuite de la Campagne au moins l'égalité avec l'armée ennemie, après l'arrivée des ſecours qu'elle attendoit d'Allemagne, M. de Catinat réſolut de faire marcher l'armée du Roi à Saluces, qui eſt de l'autre côté du Pô, pour attirer M. de Savoye à ſa ſuite. Cette marche ne pouvoit ſe faire qu'en prêtant le flanc à l'ennemi.

On ne laiſſa pas de hazarder ce mouvement, afin de tenter M. de Savoye, & de l'engager à quitter ſon poſte de Carignan. Ce qu'il fit, comptant qu'en marchant de front, dans le flanc de l'armée du Roi, il la combattroit avec avantage à ſon paſſage du Pô, ou battroit ſon arriere-garde, ou tout au moins ſe camperoit avec avantage entre l'armée du Roi & Pignerol, d'où l'on tiroit le pain.

Dès que l'avant garde de l'armée

du Roi fut près de Saluces, M. de Catinat fit attaquer les hauteurs qui ſont autour de cette Ville, & qui étoient couvertes d'un grand nombre de Milices de ce pays; il fit même tirer quelques volées de canon contre Saluces, afin d'engager par ce bruit M. de Savoye à marcher pour tomber ſur notre arriere-garde.

Sur la fin du jour, l'on ſçut que le Corps de Cavalerie, qui couvroit notre arriere-garde, étoit à vûe de l'ennemi. On ſçut même par deux Déſerteurs que toute l'armée ennemie ſuivoit; mais comme le jour étoit trop avancé pour pouvoir engager une affaire générale, M. de Catinat ſe ſervit du reſte du jour & de la nuit, pour faire revenir les troupes qui avoient attaqué les hauteurs de Saluces, & mettre l'armée en diſpoſition de combattre. Le lendemain à la pointe du jour, il apprit que l'armée ennemie avoit paſſé la nuit dans la plaine de Staffarde. Il marcha à elle, la combattit, & remporta ſur elle une victoire complette.

Cet exemple fera connoître, qu'il eſt bien dangereux de précipiter le

tems d'une action, quand avec un peu de patience on peut raiſonnablement s'aſſurer de faire changer avec avantage la conſtitution de la guerre, dans laquelle on ſe trouve engagé.

J'ai remarqué ci-deſſus que M. de Catinat, par la faute qu'il avoit faite dans la maniere d'aſſembler ſon armée, avoit à l'ouverture de cette guerre perdu l'avantage de la faire offenſive, & qu'elle étoit devenue de l'eſpece de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales.

Auſſi par l'impatience que M. de Savoye eut de combattre avant l'arrivée de ſes ſecours d'Allemagne; parce qu'il crut le pouvoir faire avec quelque avantage, dans la perſuaſion que nous ne nous ſerions pas ſervi du tems de la nuit pour nous mettre en diſpoſition de combattre le lendemain, ce Prince perdit tout l'avantage d'avoir tourné cette guerre de défenſive de ſa part, en guerre entre Puiſſances égales dès ſon commencement, & celui de nous faire une guerre offenſive après l'arrivée de ſes ſecours.

Les avantages de cette victoire furent même si grands, que M. de Catinat auroit pû en profiter pour l'offensive beaucoup plus qu'il ne fit. Mais au moins l'arrivée des secours d'Allemagne ne put pas ôter à M. de Catinat la jouissance paisible de la plaine de Piémont au-delà du Pô, entre cette riviere & le Tanaro, où l'armée du Roi subsista jusqu'à ce qu'elle jugea à propos de se retirer, pour finir cette Campagne par la prise de la Ville & du Château de Suze.

Je remarquerai ici que M. de Louvigny, qui commandoit les troupes Espagnoles du Milanès qui avoient joint M. de Savoye, fit tout ce qui lui fut possible pour détourner ce Prince de combattre, par les mêmes raisons que j'ai dites; mais que M. de Savoye, faute d'expérience à la guerre, ne voulut pas écouter ce sage Capitaine, & s'opiniâtra à combattre.

* Je passe à présent aux réflexions à faire sur la quatriéme espece de guerre, que j'ai dit être celle dans laquelle un Prince s'engage pour secourir son Allié.

J'ai dit que cette eſpece de guerre ſe faiſoit de differentes manieres, & ſous de differens prétextes ; ou en exécution d'un Traité précédemment fait ; ou en vertu d'un Traité qu'un Prince aura été forcé de faire par des motifs de jalouſie ou d'intérêt, contre une Puiſſance ambitieuſe ; ou par les ſecours que l'on fournit à ſon Allié, & dont l'eſpece aura été ſtipulée par le Traité, ſoit en troupes, en argent, ou en munitions de guerre ou de bouche; ou enfin par des diverſions contre la Puiſſance qui attaque, ou contre les Alliés de l'Agreſſeur.

Pour examiner quelles ont été les guerres de ſecours que j'ai vû faire de mon tems, quelles en ont été les raiſons, & comment elles ont été terminées : je dirai que la premiere que j'ai vû faire, a été, lorſque le Roi envoya aux Hollandois un Corps de troupes auxiliaires, pour les ſervir contre l'Evêque de Munſter, qui les inquiétoit du côté de l'Over-Iſſel.

On ne vouloit pas donner le tems

à la Maiſon d'Autriche, ancienne ennemie de la France & des Hollandois, de prendre part à cette querelle. Ce fut-là le motif du ſecours envoyé aux Hollandois nos Alliés, qui fit ſon effet en fort peu de tems, & obligea l'Evêque de Munſter à conclure promptement la paix avec la Hollande.

Cette guerre s'eſt donc faite en vertu des Traités d'alliance précédens entre la France & la Hollande, & pour ôter promptement à l'Empereur l'occaſion d'y prendre part, ce qu'il auroit ſans doute voulu faire; afin d'avoir un prétexte ſpécieux d'approcher ſes troupes des Pays-Bas Catholiques, ſans donner atteinte au Traité de Munſter.

Le ſecond envoi de troupes auxiliaires que le Roi a fait, a été, lorſqu'il en prêta à M. l'Electeur de Mayence de Schomborn, pour réduire la Ville d'Erfort en Thuringe, qui eſt de l'Electorat de Mayence. La ſeule préſence de ces troupes termina cette affaire à la ſatisfaction de cet Electeur. Ainſi cet envoi de troupes

troupes qui ne produiſit pourtant point de guerre, eut tout l'effet que ce Prince notre Allié, en pouvoit déſirer.

La troiſiéme guerre de ſecours qui ſuivit celle-ci, fut, lorſque le Roi gratuitement, & à ſes dépens, envoya un Corps de troupes conſidérable juſqu'en Hongrie, pour ſecourir l'Empereur Leopold puiſſamment attaqué par les Turcs.

Quoique le gain de la bataille de Saint Godard, qui força les Turcs à faire la paix peu de jours après, fût dûe à la valeur des troupes du Roi, l'Empereur ne laiſſa pas de payer de beaucoup d'ingratitude ce ſervice rendu dans une conjoncture auſſi déciſive pour lui, & ne voulut avoir aucune attention, ni à la ſimple ſubſiſtance de nos troupes, pendant qu'elles agiſſoient pour ſon ſervice, ni même pendant leur retour en France.

Cet exemple juſtifie ce que j'ai dit, qu'il falloit qu'un Prince, lorſqu'il ſecourt ſon Ami & ſon Allié, prît avec lui des meſures sûres, ſoit pour la conſervation raiſonnable, la

sûreté, & la ſubſiſtance de ſes troupes, ſoit pour les dédommagemens, ou les remplacemens en nature des autres eſpeces de ſecours qu'il fournit à ſon Allié.

L'Empereur affecta même de regarder ce ſecours plutôt comme un devoir à l'égard de l'Empire, à cauſe de l'Alſace occupée par le Roi, quoique détachée de l'Empire par le Traité de Munſter, que comme un ſecours purement gratuit.

Je puis même dire que ce ſecours fut donné trop généreuſement, & contre les maximes judicieuſes à ſuivre en pareil cas, à cauſe que l'on pouvoit en France s'attendre, que l'Empereur toujours attaché à ſes grandes vûes, donneroit à ce ſecours la raiſon d'un devoir dû à l'Empire, & non celle d'un ſecours gratuit.

La quatriéme guerre de ſecours a été, lorſque le Roy envoya encore gratuitement des troupes en Candie aſſiégée par les Turcs ſur les Vénitiens.

Ce ſecours purement gratuit de la part du Roi, avoit pour objet le

maintien d'un Etat Chrétien, contre une Puiſſance ennemie du nom Chrétien ; ce Prince n'avoit aucun intérêt particulier dans cette guerre, que celui de ſa gloire, & de ſecourir gratuitement les Vénitiens, que le Turc opprimoit.

Les grands ſecours que l'Empereur, les Eſpagnols, & l'Electeur de Brandebourg donnerent aux Hollandois en l'année 1672. ont eû pour objet la jalouſie de la grande puiſſance de la France, & dans la perſonne de l'Empereur, l'intérêt de ne point laiſſer accabler la Hollande ; parce qu'il jugeoit que ſa ruine ſeroit ſuivie de celle des Pays-Bas Catholiques, appartenans à la Maiſon d'Autriche Eſpagnole. Ainſi cette guerre de ſecours a eû pour objet les juſtes jalouſies qui ſe prennent contre un Prince Conquérant, & a été entrepriſe avec raiſon, ſuivant les maximes de cette quatriéme eſpece de guerre.

Dans la guerre préſente, qui eſt celle qui a commencé en 1701. les Puiſſances qui ſe ſont liguées contre

les deux Couronnes, ont preſque toutes eû des vûes differentes.

L'Empereur y a eû un intérêt perſonnel de ſa Maiſon Allemande, dépouillée de la ſucceſſion qu'elle prétend des Etats de la branche Eſpagnole.

L'Empire & ſes Princes, les Anglois, les Hollandois, & le Portugal, ſont auxiliaires de l'Empereur, & n'ont de véritable prétention ſur aucune des parties de la Monarchie d'Eſpagne.

Ainſi il eſt évident que cette guerre auxiliaire de la part de toutes ces Puiſſances, n'a pour objet que la jalouſie qu'elles ont conçûe de la grandeur de la Maiſon de France, ſi on la laiſſoit réunir paiſiblement en la perſonne de Philippe V. tous les Etats de la Monarchie d'Eſpagne.

Je finirai mes réflexions ſur les differentes eſpeces de guerres par les civiles, qui en font la cinquiéme eſpece.

Il y en a eû deux grandes en France dans le ſiécle paſſé, dont je ne parlerai point; parce qu'elles ont été

terminées, l'une avant ma naiſſance, l'autre dans mon enfance.

Celle, que l'on a nommé la guerre de la Rochelle, avoit pour origine l'ambition des Grands, fomentée par les ennemis de l'Etat, & la foibleſſe du Gouvernement, & pour prétexte apparent, l'infraction de quelques articles du Traité de paix pour la Religion, que l'on a nommé l'Edit de Nantes.

La ſeconde, qu'on a appellé la guerre des Princes, n'a point eû la Religion pour prétexte; mais les mécontentemens des Princes, qui ſe ſont crû maltraités dans un tems de minorité par une Reine Régente, gouvernée par un Miniſtre qui étoit étranger.

Les autres mouvemens intérieurs que j'ai vûs de mon tems dans le Royaume, ont plutôt été des émeutes populaires, que des guerres civiles, puiſqu'il ne s'eſt point montré de Chef accrédité. Elles ont été calmées en peu de tems, ou par la diligence qu'on y a apportée, avant qu'il ſe ſoit montré un Chef, ou par le châtiment des peuples qui s'étoient mu-

tinés, ou par la juſte modération, ou ſuppreſſion des impôts, qui avoient cauſé ces mouvemens.

Il faut pourtant excepter du nombre de ces mouvemens populaires, celui des Cevennes, qui avoit la Religion pour prétexte. Il a duré longtems, quoique ſans Chef, au moins apparent; parce qu'il a été fomenté par les Emiſſaires ſecrets de nos ennemis, leur argent, & celui même qui a été ſecrettement levé dans le Royaume ſur les gens de même croyance.

Ce mouvement n'a été appaiſé que par des ſupplices, & la ruine de ce pays. Je puis même dire qu'il n'auroit pas été, ni ſi conſidérable, ni d'une ſi longue durée, ſi ceux qui devoient travailler à le calmer par l'autorité qu'ils avoient dans cette Province, avoient préféré l'intérêt du Roi au leur particulier.

La guerre civile en Angleterre, qui ſe termina par le parricide du Roi Charles Premier, décapité par une Sentence des Commiſſaires nommés par le Parlement de ce Royaume, ſous prétexte des infractions des Loix

faites par ce Prince, eſt un exemple, quoique d'une dureté criante, qui fait connoître, combien l'amour de la conſervation des Loix, eſt puiſſant dans le cœur des Anglois.

La guerre, que les mécontens de Hongrie ſoutiennent depuis près de quarante ans contre l'Empereur, qui en eſt le Roi, a pour origine le maintien des Priviléges de la Nation, auſquels l'Empereur a donné des atteintes continuelles.

Ce Prince, qui eſt de la Maiſon d'Autriche, après avoir rendu la Couronne de Boheme héréditaire dans ſa Maiſon, au lieu qu'elle étoit élective, en a voulu faire autant de celle de Hongrie. Les Grands de ce Royaume ſitué entre l'Allemagne & les Etats du Turc, qui même en poſſedoit plus de la moitié, ſe ſont oppoſés à ce changement. L'Empereur en a gagné pluſieurs par des bienfaits, & a crû pouvoir impunément accabler les autres. Ceux qui ont échappé au poiſon, aux meurtres & aux ſupplices, ont pris les armes; ont eû recours à la protection

du Turc. Ils ont même contracté des alliances avec les Puiſſances, qui étoient en guerre contre l'Empereur, & ont nommé entr'eux un Chef pour les commander, qui a été le Comte de Tekely.

Le Chef avec des ſuccès differens, a cependant ſoutenu la guerre contre l'Empereur, ou ſeul, ou joint aux Turcs, juſqu'à ce qu'enfin il fut par eux abandonné par le Traité de paix de Carlowitz, & contraint de chercher une retraite dans les Etats du Turc.

Depuis quelques années, l'Empereur, ſous prétexte de ſes conquêtes ſur les Turcs en Hongrie, a voulu faire reconnoître par une Diette générale des Etats de ce Royaume, ſon droit héréditaire ſur la Couronne de Hongrie dans ſa Maiſon. La préſence des troupes Allemandes, & l'attachement de pluſieurs Seigneurs Hongrois à l'Empereur, lui rendirent le ſuccès de la Diette favorable; enſuite de quoi, ce Prince reprit ſes maximes ſéveres contre les Grands, qu'il crut n'être pas attachés aux intérêts de ſa Maiſon.

Du nombre de ces Seigneurs étoit le Prince Ragotzy, fils de la femme du Comte Tekely. Ce Prince fut bien-tôt empriſonné ſous de légers prétextes; mais ayant trouvé le moyen de s'évader de la priſon, il ſe retira en Hongrie, où il a ſçû ſoulever preſque tout le Royaume, irrité de l'infraction de ſes Priviléges, & de la dureté du Gouvernement Allemand. Et depuis ſept ans, ſans le ſecours des Turcs, & ſeulement par ſon crédit perſonnel, & l'argent qui lui a été fourni par les Puiſſances, qui ſont en guerre contre l'Empereur; il ſçait ſe maintenir, & a même enlevé à l'Empereur pluſieurs Places fortes; s'eſt fait reconnoître Prince de Tranſylvanie, & a eû le crédit de faire publier un interregne en Hongrie dans une Diette de ſes Partiſans & Confédérés. Voilà quel eſt l'état de la Hongrie dans le tems que j'écris.

Cet exemple juſtifie ſuffiſamment ce que j'ai avancé dans mes maximes, en parlant des guerres civiles, qu'un Prince ſe doit ſoigneuſement obſerver ſur la maniere de gouver-

ner ſes Sujets, ſoit anciens, ſoit nouveaux; qu'il ne les doit jamais irriter, ou par lui-même, ou par ceux qu'il charge du gouvernement particulier de ſes peuples, envers leſquels il ne doit jamais avoir recours à la dureté, qu'après avoir épuiſé toutes les manieres douces de gagner les cœurs de ſes Sujets; parce que quand toute une Nation ou un peuple eſt irrité, ſes mouvemens ſéditieux ſont généraux; or le Prince doit ſoigneuſement obſerver que ce malheur n'arrive pas.

En effet, il eſt conſtant ſur la matiere préſente, que ſi l'Empereur n'eût pas inquiété les Proteſtans, & les Grands de Hongrie de cette Religion dans ſon exercice; qu'il ne les eût pas abandonnés au zéle indiſcret & à l'avidité des Jeſuites, auſquels il donnoit les biens de ces Seigneurs, qu'il confiſquoit; & s'il n'avoit pas renverſé les Priviléges de toute la Nation dans la Diette d'Odembourg, où il fit déclarer la ſucceſſion héréditaire de cette Couronne dans ſa Maiſon, ou l'abolition de l'élection; il eſt certain, dis-je, que le mou-

vement y auroit été bien moins général.

Il falloit donc que l'Empereur dans les régles d'une politique circonſpecte, pour éviter une guerre civile en Hongrie, ne donnât atteinte que ſucceſſivement aux Priviléges de cette Nation, & après avoir achevé de gagner par la douceur, les bienfaits, & les établiſſemens en Allemagne, les Seigneurs qu'il croyoit les moins attachés à ſa Maiſon. Il ne devoit pas même ſupprimer la dignité de Palatin, qu'il avoit pluſieurs fois fait exercer par un Allemand, contre les Loix du Royaume de Hongrie, qui excluent tout étranger de cette dignité; & il en devoit revêtir un Seigneur Hongrois, dont il connût l'attachement aux intérêts de ſa Maiſon.

Par cette conduite circonſpecte, & cachée, il auroit inſenſiblement conduit les Grands au joug, ſans qu'ils s'en fuſſent apperçus, qu'après qu'il leur auroit été abſolument impoſſible de le ſecouer.

Je ne parlerai ici de la révolte de Meſſine arrivée en l'année 1676. que pour prouver encore quels ſont les

dangers d'un Gouvernement dur & ſévere à contre-tems ſur un peuple naturellement léger, & qui veut conſerver les Priviléges, ſous leſquels il s'eſt ſoumis à un Prince.

Cette révolte auroit été ſuivie de la perte entiere de ce Royaume pour les Eſpagnols, ſi le commandement de l'armée du Roi en ce pays-là, avoit été commis à un autre homme que M. le Maréchal de Vivonne, dont la peſanteur & la pareſſe naturelle donna le tems aux Eſpagnols, & à leurs Alliés, de pourvoir à la conſervation du reſte de l'Iſle.

Cet exemple fera ſentir, que ſi un Prince doit être circonſpect pour éviter la révolte de ſes Sujets, il faut auſſi que le Prince, que les Sujets révoltés appellent, ſoit vif à ſoutenir la révolte, & circonſpect dans ſes manieres, pour ne point aliéner les cœurs des révoltés, & ne les point faire reſſouvenir de la domination qu'ils ont abandonnée.

Quoique la révolte préſente des Catalans doive être miſe au nombre des guerres civiles, puiſqu'elle a été ſuſcitée par des Sujets puiſſans,

& des peuples qui avoient reconnu & prêté ſerment de fidélité au Roi Philippe V. cependant ce ſoulevement n'a pas eû pour origine la dureté du Gouvernement, ni l'infraction des Priviléges de ces peuples ; mais bien le changement de l'autorité Royale d'une Maiſon dans une autre.

Quelques Grands de l'Eſpagne affectionnés à la Maiſon d'Autriche, & mécontens du changement, auquel ils n'avoient point eû de part, ont pris ſecrettement des liaiſons avec les ennemis de leur nouveau Roi. Ils n'auroient pas pû faire éclatter leurs mauvais deſſeins, ſi les peuples ne leur avoient pas été favorables. Ils ſe ſont ſervis des ſuggeſtions des Moines, eſpece dont la Maiſon d'Autriche eſt en poſſeſſion de ſe ſervir beaucoup plus utilement pour ſes intérêts, qu'aucune autre Puiſſance de l'Europe ; & d'autant plus dangereuſe dans un Etat, que tous ſes mouvemens pour l'ébranler ſont ſecrets & impénétrables.

Voilà donc une origine d'une guerre civile toute differente des autres dont j'ai parlé. Peut-être auroit-elle pû

être prévenue par un peu plus d'application ſur la conduite des premiers Grands mécontens ; mais il auroit été bien difficile de pénétrer ce Tribunal ſecret, dont les Moines ſe ſont trouvés les Maîtres. Cependant il eſt aiſé de croire que ce venin caché porté par les Moines, n'auroit pas eû un grand effet, s'il n'avoit été ſoutenu par des Chefs, qui ſe ſont montrés, & par les ſecours étrangers, que les Puiſſances liguées avec l'Empereur ont portés en Eſpagne.

CHAPITRE LI.

Des diſpoſitions & projets de guerre.

IL y a deux ſortes de diſpoſitions qui regardent la guerre. La premiere, eſt le plan général qui la doit précéder. Il doit être formé par le Prince & ſon Conſeil, dans lequel ſeront agités les raiſons & les moyens de faire cette guerre. Les délibérations en doivent être ſages & lentes, afin de bien peſer toutes les conſé-

quences de l'entrepriſe, & de n'oublier aucun des moyens pour la conduire à une fin heureuſe.

La ſeconde diſpoſition ſe peut appeller particuliere, puiſqu'elle ne regarde que l'exécution du deſſein formé. Quoiqu'il en ait été parlé dans le Chapitre des differentes eſpeces de guerres; cependant il me paroît néceſſaire de dire ici un mot en général, ſur les differentes eſpeces de diſpoſitions particulieres, qui doivent ſuccéder au plan général.

Les unes regardent la diſpoſition des troupes, par rapport à la nature des entrepriſes, & la maniere de les employer; les autres, la diſpoſition des munitions de guerre & de bouche, par rapport à l'exécution.

Toutes ces matieres trouveront leur place dans la ſuite de ce diſcours, lorſqu'il ſera parlé en particulier des differentes opérations de guerre. On poſera ſeulement pour maxime certaine, qu'aucune entrepriſe ne peut réuſſir ſans une bonne diſpoſition précédente, & qu'ainſi le projet & la bonne diſpoſition ſont l'ame de l'entrepriſe, l'exécution n'étant qu'un

corps ſans ame, ſi elle n'a pas été précédée de tout ce qui eſt abſolument néceſſaire à la réuſſite.

REMARQUES.

Je parlerai ici des diſpoſitions générales, & des projets qui ſe doivent former pour faire avec avantage une guerre, qui n'eſt point encore déclarée.

Je n'examinerai que les fautes qui ont été faites de mon tems, par rapport aux diſpoſitions & projets généraux, que j'ai vûs faire dans les tems qui ont précédé les guerres, laiſſant ce que j'aurai à dire ſur le ſujet des diſpoſitions particulieres, lorſque la matiere des Chapitres m'en donnera l'occaſion.

Il eſt certain qu'il y a eû un tems conſidérable où l'on a pû prévoir que la mort du Roi d'Eſpagne Philippe IV. étoit prochaine.

Si le Roi, qui dans la conjoncture de cette mort, vouloit faire valoir les droits de dévolution à la Reine ſur le Brabant, avoit fait lever quelque tems auparavant un nombre ſuffiſant

d'Infanterie, ce qu'il pouvoit faire aiſément par la grande quantité d'hommes qui étoit dans le Royaume ; ſi par des achats ſecrets de chevaux pour le ſervice de ſon artillerie & de ſes vivres, il s'en étoit pourvû d'un nombre ſuffiſant ; s'il avoit fait faire dans des pays éloignés de la frontiere de la Flandre des Corps de charrettes, & des achats de bled, ſon invaſion en Flandres auroit été plus prompte & plus efficace qu'elle ne le fut.

Il lui auroit été facile de conquérir tous les Pays-Bas Catholiques dans la Campagne de 1667. & ce qu'il auroit conquis, il l'auroit auſſi aiſément gardé par le Traité d'Aix-la-Chapelle, que la petite partie de ce pays qu'il occupa; parce qu'il n'y avoit dans ce tems-là aucune Puiſſance en état de le forcer à abandonner ſa nouvelle conquête.

Mais toutes ces attentions utiles à un Prince qui veut conquérir, furent négligées, au moins pour la plus grande partie, puiſque les levées d'Infanterie, & même de Cavalerie, ſuccéderent à l'entrée de l'ar-

mée en Flandres ; de ſorte que ce ne fut que faute de troupes pour garder les Villes, que l'on auroit pû prendre, qu'on n'en prit pas un plus grand nombre.

Il eſt certain encore que ſi le Roi avoit eû des équipages pour ſes vivres & ſon artillerie, il auroit pû à l'ouverture de la Campagne, porter toute ſon armée devant Bruxelles, dont la priſe auroit entraîné la perte entiere des Pays-Bas Catholiques, dans un tems qu'ils étoient dépourvus de tout pour leur défenſe.

Ainſi je puis dire que la diſpoſition générale, & le projet de cette guerre, ont manqué contre les maximes & les régles qui doivent être obſervés par un Prince, qui médite une conquête avec réflexion, & qui a eû le tems de les faire toutes.

Lorſqu'en l'année 1672. le Roi fit la guerre aux Hollandois, après les conquêtes rapides qu'il fit ſur eux, s'il avoit écouté les propoſitions de paix qu'ils lui firent, & qui étoient avantageuſes, il auroit terminé glorieuſement cette guerre, qu'il ne paroiſſoit avoir entrepriſe que pour hu-

milier, & non pas pour détruire entierement cette République trop fiere, & dont il étoit mal content, à cauſe du Traité de la Triple alliance, dont elle avoit été la Promotrice.

Si donc le Roi, après avoir donné la paix aux Hollandois, s'étoit ſervi du prétexte que les Eſpagnols lui avoient fourni eux-mêmes, de rompre avec eux, à cauſe des ſecours qu'ils avoient donnés aux Hollandois au-delà des conventions de leur Traité de défenſe mutuelle; il eſt d'une vérité conſtante, que le Roi en ramenant toutes ſes armées vers la France, auroit pû conquérir tout le reſte de la Flandres & du Brabant en ſix ſemaines de tems, ſans craindre que l'Empereur eût pû avoir le tems de le venir troubler dans ſes conquêtes, ni lui faire la guerre dans la ſuite en faveur de l'Eſpagne.

Les Etats de cette Monarchie après la conquête des Pays-Bas Catholiques auroient été trop ſéparés de l'Allemagne, & des pays héréditaires de la Maiſon d'Autriche Allemande, pour craindre qu'elle eût pû trou-

bler le Roi dans la poſſeſſion de ce nouveau Domaine, dont il auroit accrû ſes Etats.

Ainſi donc dans ce projet de guerre contre la Hollande, l'on n'a eû que des vûes fort bornées, & qui n'ont pas été plus loin que ſur ce qui regardoit la guerre à faire contre cette République, ſans penſer que ſi les Eſpagnols y prenoient part, il falloit ſe mettre en état d'en profiter, par la conquête du reſte des Pays-Bas Catholiques.

Lorſqu'en l'année 1688. le Roi déclara la guerre à l'Empereur, en lui enlevant Philiſbourg, ſi l'on avoit raſé cette Place après l'avoir priſe, & qu'on en eût remis l'habitation à M. l'Evêque de Spire, à qui le fond & le domaine en appartenoit, & que l'on n'eût pas voulu faire payer les frais de ce ſiége aux Etats de l'Empire, ſitués dans les Cercles de Suabe & de Franconie, ni ruiner le Palatinat, & en chaſſer M. l'Electeur Palatin; il eſt certain que l'Empire n'auroit pas déclaré la guerre au Roi par un Décret de la Diette, pour épouſer les intérêts perſonnels

de l'Empereur, dans un tems que ce Prince étoit entierement occupé à la guerre contre les Turcs.

Si l'on avoit même eû dans ce tems-là plus de troupes ſur pied, & que l'on n'eût pas fait ſuccéder les levées à la déclaration de la guerre, au lieu qu'en bonne politique elles devoient l'avoir précédée, au moins autant qu'elles auroient pû être faites ſecrettement ; il paroît encore vraiſemblable que l'Empire dans la crainte d'être accablé, avant que d'avoir eû le tems d'armer, ne ſe ſeroit pas déclaré contre la France ; au lieu que le tems qui fut employé pour les levées, lui donna celui de faire les ſiennes.

Ainſi donc encore la rupture avec l'Empereur par la priſe de Philiſbourg, ne devoit être en bonne politique qu'une ſage précaution contre ce Prince, qu'on prévoyoit bien qu'il nous feroit la guerre, quand il ſeroit débarraſſé de celle des Turcs, pour nous obliger à rendre Straſbourg à l'Empire, & à abandonner nos réunions.

Il n'étoit pas prudent d'irriter l'Em-

pire par la demande des contributions ſans raiſon. Il ne falloit pas forcer tout l'Empire à faire ſa querelle générale de la particuliere que nous faiſions à l'Empereur, ſeul offenſé dans la priſe de Philisbourg. Si le Roi avoit retiré ſes troupes après avoir raſé cette Place, il eſt preſque certain que cette expédition, pour s'aſſurer dans la ſuite contre les vûes de l'Empereur, n'auroit pas attiré la rupture de l'Empire avec la France.

Après la paix de Riſwick en l'année 1697. la politique vouloit que le Roi ſe tînt puiſſamment armé, & ſe conſervât tout le plus de troupes qu'il lui auroit été poſſible d'entretenir par préférence à toute autre dépenſe.

Le dépériſſement de la ſanté des Rois d'Eſpagne & d'Angleterre, que l'on voyoit viſiblement près de leur mort, qui devoit apporter un grand changement dans la conſtitution générale des affaires de l'Europe, le devoit porter à reſter armé par préférence à tout.

Cependant malgré cette bonne raiſon de politique, on caſſa à contre-

tems un grand nombre de troupes, dont la plus grande partie des vieux ſoldats paſſa en Allemagne, où ils ont péri au ſervice de l'Empereur & des autres Princes de l'Empire ; parce qu'au lieu de les licentier dans le dedans du Royaume, la réforme ſe fit dans les Places frontieres.

Voilà quelles ſont les fautes que j'ai vû faire en France par rapport aux diſpoſitions générales, & aux projets de guerre, qui en devoient précéder la déclaration & l'ouverture.

CHAPITRE LII.

Du ſecret.

C'Eſt une maxime inconteſtablement vraye, que du ſecret & de la diligence dépend la réuſſite & le bonheur de toutes les entrepriſes.

Le Prince ne doit commettre ſon ſecret qu'à ſon Conſeil, & au ſeul Général : & le Général ne le doit commettre qu'à ceux qui doivent

être indiſpenſablement chargés de la diligente expédition du projet arrêté, & ſeulement quant à ce qui les regarde.

Ceci ſe doit entendre des opérations de guerre, qui ſe trouvent dans le cas de demander un ſecret inviolable, & qui doit reſter entre très-peu de perſonnes, juſqu'au moment que doit commencer l'exécution du deſſein formé : car il ſe préſente ſouvent à la guerre des cas, dans leſquels, quoiqu'il faille un grand ſecret ; cependant il eſt d'abord entre pluſieurs perſonnes, comme les Officiers Généraux, l'Intendant de l'Armée, le Commandant de l'Artillerie, & le Munitionnaire Général.

Ces cas ſont de differente nature ; comme lorſqu'il faut délibérer ſur le choix d'une entrepriſe, quand on ſe trouve en état d'en avoir en main pluſieurs à exécuter ; s'il eſt néceſſaire de combattre ; & où il faut conduire un ennemi pour l'y combattre avec avantage, ou pour recevoir la bataille de lui dans un poſte avantageux ; ſi lorſqu'on eſt obligé

obligé de marcher, & qu'on le peut faire de differentes manieres, on le doit faire d'une telle ou d'une telle.

Dans tous ces cas, j'oſe dire que tous les avis ſont bons à prendre, pour de tous les differens ſentimens en compoſer le meilleur ; parce qu'il arrive ſouvent que pluſieurs ayant fait attention, les uns à une choſe, les autres à une autre, on évite, par l'entiere connoiſſance que l'on acquiert, de tomber, en faiſant ces mouvemens, dans les inconvéniens qui n'auroient point été prévus, & qui pourroient avoir des ſuites fâcheuſes.

J'admets l'Intendant & le Munitionnaire Général dans ces delibérations ; parce que toujours il faut vivre, & être sûr de la ſubſiſtance.

REMARQUES.

Je n'ai de réflexions à faire ſur le ſujet de ce Chapitre, que pour la difference & la comparaiſon des Miniſteres de Guerre que j'ai vus.

Sous celui de M. de Louvois, Miniſtre habile, & d'une grande capa-

cité, & qui avoit une attention soigneuse à ne proposer au Roi que des gens qu'il croyoit habiles, & qui effectivement étoient les plus capables d'exécuter les entreprises concertées avec un grand secret, elles ont presque toutes réussi.

Sous le Ministere de M. de Barbezieux, qui à cause de sa jeunesse, ne s'est pas trouvé si fort le maître du choix de ceux qui ont été employés, ou qui peut-être même s'abandonnoit à ses préventions, plus que ne faisoit M. de Louvois son pere, plus accrédité que lui dans l'esprit du Roi, les entreprises n'ont pas toujours été exécutées avec un aussi grand secret; & par conséquent, n'ont pas été si heureuses.

Sous le Ministere de M. de Chamillard, homme que le goût seul du Roi a élevé à une Charge principale, dont il n'avoit pas la plus petite teinture, nous avons vû, & nous voyons encore les affaires de la guerre manquer presque toutes; parce qu'il n'y a plus de secret, & que tout se trouve pénétré & sçû long-tems même avant l'exécution,

de maniere que rien n'eſt inconnu à nos ennemis.

Le Miniſtre incapable de former par lui-même des projets de guerre & des plans de Campagne, s'en eſt remis à ceux qui n'auroient dû être tout au plus que les Copiſtes de ce qu'il auroit dû penſer lui-même. Ainſi trop de gens ſe ſont trouvés employés pour arranger l'exécution d'un projet, dont le ſecret devoit aſſurer la réuſſite.

Les exemples de ce que je dis, ſeroient auſſi nombreux à rapporter, que les occaſions où le ſecret auroit été néceſſaire, ſe ſont préſentées. Ceux-mêmes que M. de Chamillard a choiſis pour travailler ſous lui, ſe ſont trouvés, pour la plûpart, incapables des emplois dans ſes Bureaux infiniment au-deſſus de leur portée. Ainſi le ſecret n'a point été gardé par des gens qui ne ſçavoient pas penſer.

Voilà en gros quelles ont été les véritables raiſons du dépériſſement des affaires du Roi, par le manque de ſecret.

CHAPITRE LIII.

De la connoiſſance des pays.

LA connoiſſance des pays s'acquiert par les cartes, par les converſations qu'on a avec ceux qui les connoiſſent, ou qui en ſont, & encore infiniment mieux par la vûe & le ſéjour qu'on y fait. Elle eſt le fondement des entrepriſes à former ſur les Places, des marches, des campemens, des ſubſiſtances, de la sûreté des convois & des batailles.

Ainſi on peut dire, que non-ſeulement le Prince & ſon Conſeil ; mais même tous ceux qui ſont chargés d'exécuter ſes projets, doivent avoir une connoiſſance parfaite du pays.

REMARQUES.

Mes réflexions ſur ce ſujet ne tomberont que ſur les fautes que j'ai vû faire, ou dont j'ai eû une connoiſſance entiere.

Il eſt certain qu'en l'année 1667. ſi le Roi, lorſqu'il déclara la guerre à l'Eſpagne, avoit d'abord porté ſon armée devant Bruxelles, Capitale des Pays-Bas Catholiques, il ſe ſeroit facilement rendu maître de cette Ville, dont la perte pour les Eſpagnols auroit entraîné celle de tout le pays, par les raiſons que j'ai dites ailleurs.

Cette faute a été faite par le manque de la connoiſſance exacte de la conſtitution des Pays-Bas, par rapport au plan général de la guerre qu'on y vouloit faire, & qui en devoit précéder la déclaration, & les opérations particulieres.

Dans cette occaſion, la crainte que l'armée ne manquât de pain pendant ſa marche, n'étoit pas d'un poids aſſez conſidérable. L'on ſçait qu'il eſt facile d'en faire porter au ſoldat pour ſix jours, & l'on pouvoit faire ſuivre l'armée d'un aſſez puiſſant convoi de farine, pour avoir de quoi la faire vivre quinze jours. Ce tems étoit plus que ſuffiſant pour ſoumettre les groſſes Villes ſans défenſe qui ſont auprés de Bruxelles,

& qui dans cette saison auroient facilement fourni du pain à l'armée.

La crainte de ne pouvoir pas conduire avec l'armée la grosse artillerie, & suffisamment de munitions de guerre pour exécuter l'entreprise sur Bruxelles, n'étoit pas plus raisonnable. On y pouvoit aisément pourvoir par l'assemblée des chevaux & des voitures de la Picardie & de la Champagne, dans une saison où ils n'étoient pas occupés à la culture ou à la récolte.

D'ailleurs, Bruxelles étoit si dépourvûe, que sa défense n'auroit pas été longue. On auroit même trouvé de la poudre en détail dans les grosses Villes voisines de Bruxelles, qui auroit suffi pour le feu de l'Infanterie. Il est même raisonnable de croire, que plusieurs Places, même de guerre, auroient suivi le mouvement de cette Capitale, en qui la force & les finances du pays résidoient; parce qu'elle est le séjour des Grands, & la résidence des Tribunaux.

Ainsi l'on comprendra aisément, que si l'on avoit eû une connoissance

exacte de la Flandres que l'on vouloit attaquer, & des reſſources que le Roi pouvoit trouver dans les Provinces de ſes Etats, voiſines de la Flandres, il auroit été facile de porter d'abord la guerre dans le centre du pays, & de le conquérir dans une ſeule Campagne.

En l'année 1672. le manque de la connoiſſance exacte des niveaux des eaux des canaux de la Hollande, & de leurs effets, fut cauſe que l'on perdit le tems de s'approcher d'Amſterdam, dès que le Roi fut maître d'Utrecht, & que l'on n'occupa pas aſſez-tôt Muyden, d'où cette grande Ville tire la plus grande partie de ſes eaux douces.

Ce même manque de connoiſſance des niveaux des eaux, nous engagea dans la ſuite à couper des digues, qui firent des effets contraires à ceux qu'on attendoit.

En 1691. le Roi ſe détermina à ne faire qu'une guerre défenſive en Piémont pour l'année 1692. ſur ce qu'il fut repréſenté qu'elle étoit ſoutenable, pourvû que ſes forces en Infanterie fuſſent ſupérieures à celles des ennemis.

Les évenemens de la Campagne de la même année 1692. juſtifierent la fauſſeté de ce projet. Quoique Pignerol fût une Place formidable pour les ennemis, que nous fuſſions maîtres de Nice & de Suze, & que M. de Catinat eût pour la défenſive, le double plus d'Infanterie que M. le Duc de Savoye, ce Prince ne laiſſa pas de prendre Embrun derriere M. de Catinat, & de-là auroit pénétré en Dauphiné, ſans la petite vérole dont il fut ſurpris, comme je l'ai dit ailleurs.

L'on n'a pas mieux connu les Alpes dans la guerre qui a commencé en Piémont en 1705. Nous n'étions plus maîtres de Pignerol ; nous avions raſé Nice après l'avoir priſe ; nous poſſédions ſeulement Suze : nous voulions la protéger, garder Exiles & Feneſtrelles, & empêcher que M. de Savoye n'entrât en Provence. On ſçait qu'il en a penſé coûter Toulon, & quarante-cinq gros Vaiſſeaux que le Roi avoit dans ce port, & qu'il en a enſuite coûté Suze.

Quoique la perte de cette Place ne

ne doive être attribuée qu'à l'ignorante préſomption du Maréchal de Teſſé, & au manque de la connoiſſance exacte du pays, je ne laiſſerai pourtant pas de faire voir ici en quoi réſide la fauſſeté du projet de défenſive pour le Dauphiné, que la connoiſſance du pays ne put jamais redreſſer.

Le Piémont eſt un baſſin, autour de la moitié duquel s'élevent les Alpes. Par conſéquent, celui qui eſt dans ce baſſin n'a pas plus de chemin à faire pour en ſortir, & paſſer en deçà d'un côté du baſſin que de l'autre. Il faut donc que les attentions du Général chargé de cette défenſive, ſoient égales ſur tout ce demi rond; ce qui fait qu'il eſt inférieur par tout où l'Aſſaillant fait un premier effort, qui ſera toujours général de ſa part, & couvert par de fauſſes démonſtrations, éloignées de ſon véritable objet.

Il eſt même comme impoſſible que cette infériorité ne dure long-tems; parce que par la conſtitution du pays en deçà des Alpes, il faut bien des jours pour raſſembler des troupes pla-

cées autour du baſſin. D'ailleurs, la prodigieuſe quantité de cols & de paſſages dans les montagnes après la fonte des neiges, en rend toujours l'entrée facile à celui qui veut pénétrer par le côté du Piémont, & la difficulté pour s'y oppoſer preſque inſurmontable.

Ces paſſages partent preſque tous du même centre, qui eſt la plaine du Piémont, & ont pourtant des ſorties en deçà fort éloignées les unes des autres. C'eſt ce qui fait que les differens Corps de troupes, qu'on eſt obligé de ſéparer pour s'oppoſer au moins au plus aiſé de ces paſſages, ſont trop éloignés les uns des autres, & ne peuvent que très-difficilement avoir quelque communication enſemble.

En l'année 1708. le projet de défenſive ſans Suze, a été celui que l'on a ſuivi de ce côté-là. On y a même employé un Général qui n'avoit aucune connoiſſance du pays. Outre ſes attentions pour la Provence & le bas Dauphiné, il a été obligé d'en avoir pour la Savoye, dégarnie de Places, & même pour le haut

Rhône, juſqu'où l'on a crû durant quelque tems que M. de Savoye vouloit pénétrer ; parce qu'il avoit un fort gros Corps de Cavalerie, qui auroit paru inutile pour des entrepriſes dans les montagnes.

Ces attentions raiſonnables ainſi multipliées, ont donné le moyen à M. le Duc de Savoye, qui avoit paſſé un Corps de troupes conſidérable juſqu'à Saint Jean de Maurienne, de repaſſer tout à coup par les deſſus de Modane, & de prendre Exiles, avant que notre armée campée près du Fort de Barrault pût ſecourir cette Place. Enſuite de quoi, nous avons encore perdu Feneſtrelles dans le Pragelas.

Voilà quelles ont été les principales fautes qu'on a faites de mon tems, par le manque de la connoiſſance exacte du pays, par rapport à la conſtitution générale de la guerre de Piémont : d'où je conclus qu'il n'y a que l'ignorance, qui puiſſe avoir fait naître la penſée, qu'il ſoit poſſible de ſoutenir une guerre défenſive de ce côté-là, exempte de quelques inconvéniens chaque année.

Je ne parlerai point ici de ce qui s'eſt paſſé dans la guerre du Piémont en l'année 1690. J'en ai fait une mention ſuffiſante dans mes Remarques ſur le Chapitre, qui traite des diſpoſitions & projets de guerre.

J'examinerai préſentement quelles ont été les fautes, que le manque de connoiſſance des pays a fait faire à nous, ou à nos ennemis, par rapport aux évenemens particuliers dans le cours des Campagnes.

A la fin de l'année 1673. lorſque M. de Luxembourg ramenoit de Hollande un Corps conſidérable d'Infanterie, mais peu de Cavalerie, M. le Prince d'Orange ayant aſſemblé toutes les forces des Hollandois & des Eſpagnols, vint à la Meuſe pour combattre M. de Luxembourg entre Maſtrick & Charleroi. Cela obligea la Cour d'ordonner à M. de Schomberg d'aſſembler toute la Cavalerie du Hainaut & de Flandres, pour venir au-devant de M. de Luxembourg, fort inférieur en Cavalerie à M. le Prince d'Orange.

L'objet de ce Prince devoit donc être d'empêcher ces deux Généraux

de ſe joindre ; & de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction. Le manque de connoiſſance de la conſtitution du pays lui fit prendre pour vrayes les fauſſes démonſtrations que M. de Luxembourg fit, pendant qu'il étoit campé ſur la riviere d'Ourte, de vouloir prendre ſa marche par la Condros & les Ardennes, pour gagner Sedan ou Maizieres.

Le Prince d'Orange s'approcha de Huy & de Namur, & par-là s'éloigna trop de la grande chauſſée ; de ſorte que M. de Schomberg put avec ſa Cavalerie s'avancer juſques auprès de Tongres, en même tems que M. de Luxembourg par une marche vive, paſſa la Meuſe à Maſtrick, & arriva à Tongres ſans aucun inconvénient.

Si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la Condros & les Ardennes, il auroit ſenti quelles auroient dû être les difficultés que M. de Luxembourg auroit trouvées dans ce pays-là au mois de Décembre, pour y paſſer avec une armée, qui ne pouvoit trouver du pain que dans

les Places de la haute Meuſe, après avoir quitté Maſtrick & Liege.

En l'année 1674. M. le Prince qui commandoit l'armée du Roi en Flandres, étoit campé à la Commanderie du Piéton, lorſque M. le Prince d'Orange joint à M. de Souches, qui commandoit l'armée de l'Empereur, vint camper à Seneff. L'armée de M. le Prince étoit fort inférieure à celle des ennemis, qui crurent par cette ſupériorité pouvoir faire le ſiége de Tournai.

L'ennemi préſomptueux ſe flatta de pouvoir décamper de Seneff, & marcher à Binche, en prétant le flanc à l'armée du Roi dans le commencement de ſa marche. Il avoit à paſſer deux ou trois petits défilés, ſéparés les uns des autres par de petites plaines, capables pourtant de contenir un Corps aſſez puiſſant pour recevoir ſon arriere-garde, en cas qu'elle fût chargée & renverſée.

Si M. le Prince d'Orange avoit eû la précaution de laiſſer des troupes dans la premiere petite plaine, pour y recevoir ſon arriere-garde, qui étoit dedans & derriere le Village de

Seneff, il eſt certain que ſeu M. le Prince n'auroit pû entreprendre que ſur cette arriere-garde, dans le tems qu'elle ſe ſeroit miſe en mouvement pour quitter le Village de Seneff, & la petite plaine qui étoit derriere ce Village, & qu'il n'auroit pû pouſſer les troupes que juſqu'au premier défilé.

Mais l'ennemi préſomptueux, comme je l'ai dit, & à qui M. le Prince, à la faveur d'une petite hauteur qui étoit au-deſſus du Village de Seneff, cachoit toute ſa diſpoſition pour l'attaquer, mépriſa les attentions particulieres & judicieuſes ſur cette conſtitution de pays, & continua ſa marche, comme ſi la colomne n'avoit pas été occupée par ces défilés, & qu'elle ne pût pas avoir à craindre un ennemi voiſin, & de qui on ne pouvoit voir les mouvemens : faute, dont M. le Prince profita ſur le champ, par le ſuccès que tout le monde a ſçû qu'avoit eû la bataille de Seneff.

Exemple qui juſtifie qu'un Général par la préſomption de ſupériorité, ne doit jamais ſe négliger ſur les

attentions qu'il doit avoir pour le pays dans lequel il conduit ſon armée, & pour celui où il la fait marcher, ſoit lorſqu'il eſt à portée de ſon ennemi, ſoit même qu'il s'en croye hors de portée; parce que ſouvent cela ſe trouve faux par la vigilance d'un ennemi, qui par un mouvement qu'on n'aura pas ſçû, ſe ſera mis en état de ſe prévaloir des fautes que ſon adverſaire pourra avoir commiſes par négligence, ou ſon manque de connoiſſance du pays dans lequel il eſt.

Cette négligence penſa perdre une ſeconde fois M. le Prince d'Orange au ſiége d'Oudenarde. Si ce Prince avoit mieux connu le pays, il n'auroit pas abandonné à M. le Prince les hauteurs, qui étoient ſur ſa ligne de circonvallation, & il s'y ſeroit placé avant l'arrivée de l'armée du Roi.

Dans cette même année 1674. la connoiſſance exacte que M. le Maréchal de Turenne avoit de l'Alſace, lui fit ſoutenir cette Province contre des forces infiniment ſupérieures aux ſiennes, & le rendit même victo-

rieux en plusieurs grandes occasions, dont les dernieres forcerent les ennemis à abandonner les quartiers d'hyver, dans lesquels ils se croyoient solidement établis dans la haute Alsace, pour en aller chercher d'autres dans l'Empire, de l'autre côté du Rhin.

L'année 1675. me fournit un exemple funeste du manque de connoissance du pays où l'on fait la guerre, dans la perte de la bataille de Conzarbrick.

Si M. le Maréchal de Crequi avoit mieux connu les gués de la Saare, il auroit sçû qu'il y avoit des gués aux deux côtés du pont, & n'auroit pas campé son armée hors de portée du pont & des gués.

Les ennemis instruits que la Cavalerie de M. le Maréchal de Crequi étoit au fourage, marcherent à la riviere sur trois colomnes. Les deux de Cavalerie entrerent dans les gués qui étoient aux deux côtés du pont; celle d'Infanterie ne put être retenue par le feu de la tour qui étoit sur le pont, qui n'étoit gardée que par un Lieutenant & vingt hommes.

Ainſi toute l'armée ennemie ſe trouva fort promptement en bataille, & en deçà de la riviere, marcha à l'armée du Roi qui n'avoit pas eû le tems de s'y mettre, & la battit ſans peine.

Cette même année, & preſque dans le même tems, ſi M. de Montecuculli avoit bien connu la Renchen & la Kintze, il auroit aiſément battu l'armée du Roi, lorſqu'après la mort de M. le Maréchal de Turenne, elle ſe retira de Salſbach à Altenheim, où étoit ſon pont ſur le Rhin.

Ou, ſi ſans la ſuivre au-delà de la Kintze, pour la combattre à Altenheim, comme il le fit ſans ſuccès, ce Général avoit paſſé le Rhin à Straſbourg qui lui étoit dévoué, & eût marché à Schleſtat, qui dans ce tems-là n'étoit point fortifié; s'il y avoit été placé avec ſon armée, il auroit aiſément empêché que celle du Roi ne pût paſſer le Rhin ſur le pont d'Altenheim, à la tête duquel il lui auroit été aiſé de ſe préſenter.

Par ce mouvement, l'armée du Roi auroit été obligée de remonter

le Rhin juſqu'à Briſſac pour repaſſer en deçà ; auquel cas, M. de Montecuculli avoit encore plus de tems qu'il ne lui en falloit pour marcher avec toute ſon armée vis-à-vis de Briſſac, dont il auroit aiſément détruit le pont, après s'être rendu maître du Mortier, qui étoit la ſeule Fortification qui fût en deçà du Rhin.

Ces mouvemens sûrs à être faits par un Général, qui auroit eû une connoiſſance exacte du pays, rendoient M. de Montecuculli maître de l'Alſace, de Lorraine & de la Franche-Comté, où il n'y avoit point de troupes ; ce qui lui auroit été d'autant plus aiſé à exécuter, que l'armée qui venoit de battre celle de M. le Maréchal de Crequi, ſeroit ſans oppoſition entrée dans les Evêchés, & que ces deux armées jointes ſe ſeroient trouvées entre l'armée du Roi de l'autre côté du Rhin, & celle qui auroit pû être formée dans la ſuite derriere la Meuſe, ce qui n'auroit pû s'exécuter qu'après un tems conſidérable, qui auroit été plus que ſuffiſant pour produire la perte

de la Lorraine, de l'Alsace, & peut-être même celle des trois Evêchés.

Cet exemple est un des plus marqués, pour convaincre de la nécessité indispensable de prendre une connoissance exacte des pays dans lesquels on doit faire la guerre, non-seulement aux environs de l'armée, mais même fort en avant, & dans l'intérieur du pays ennemi, afin d'être en état de profiter avec avantage d'un évenement heureux.

En l'année 1678. si M. le Prince d'Orange avoit bien connu la situation, où se trouvoit l'armée du Roi sur la bruyere du Câteau, le ruisseau de Saint Denis étant devant elle, quelque envie que ce Prince pût avoir d'engager une affaire, pour troubler la paix qu'il sçavoit signée avec la Hollande, mais qui ne l'étoit pas encore avec l'Espagne; il n'auroit pas attaqué l'Abbaye de Saint Denis, après nous avoir vû l'abandonner, pour replacer les troupes en deçà du ruisseau, & il ne se seroit pas opiniâtré à engager un combat, qui ne pouvoit jamais avoir un succès heureux pour lui.

En l'année 1690. ſi M. de Luxembourg n'avoit pas profité ſur le champ de la connoiſſance du pays, pour dérober à M. de Waldeck un mouvement hardi qu'il fit faire à toute ſon aîle gauche, & qui changea toute la diſpoſition apparente de ſa bataille, & le mit dans le flanc droit de ſon ennemi, il n'auroit pas gagné la fameuſe bataille de Fleurus.

Je ne parle de cette action par rapport à la matiere de ce Chapitre, que pour faire remarquer, qu'il y a d'autres manieres de connoître un pays, que par l'étude qu'on en a faite ſur les cartes, ou par les entretiens avec ceux qui les connoiſſent.

Ces deux manieres de le connoître en donnent une idée générale, ſur laquelle on forme un plan de guerre ou de Campagne; mais fort ſouvent c'eſt le coup d'œil vif d'un Général habile, qui décide d'une action particuliere de la guerre, par les avantages qu'il ſe procure ſur ſon ennemi, dans le tems même de l'action, ou dans celui qui la précede, & dont le moment ne doit pas être differé.

Dans cette même année, à la ba-

taille de Staffarde, ſi M. de Savoye avoit connu ſon pays, il auroit porté ſa premiere ligne cinq cens pas plus en avant qu'il ne la porta ; & il en fut le maître pendant pluſieurs heures.

Par ce mouvement, ſon armée auroit débordé de beaucoup le front par lequel l'armée du Roi pouvoit aborder. Il auroit eû ſa droite protégée par des caſſines, où il avoit mis de l'Infanterie, qui ſe trouva trop éloigné de la ligne pour pouvoir la ſoutenir. Il auroit eû ſa gauche appuyée à une vieille digue du Pô, & difficilement auroit-il pû être battu, s'il avoit pris cette diſpoſition.

Ce que je dis de cette journée, n'eſt que pour faire connoître que la connoiſſance d'un pays doit faire ſentir à un Général, que quoique le poſte dans lequel il veut attendre ſon ennemi, ſoit bon, s'il y en a un meilleur proche de lui, qu'il ait le tems de prendre, il ne doit jamais négliger de le faire ; parce que c'eſt ſouvent un petit avantage qu'on ſe procure par ſa capacité, qui fait la déciſion d'un grand évenement.

En 1691. ſi M. l'Electeur de Baviere & M. de Savoye avoient mieux connu leur pays, lorſque l'armée du Roi décampa de Morette pour venir à Saluces; ſi ces deux Princes, dis-je, au lieu de marcher à la plaine de Revel en deçà du Pô, avoient paſſé avec toute leur armée cette riviere à Morette, dès qu'ils nous virent en marche, & étoient venus ſur Saluces camper dans la plaine de Scarnafis, il auroit été bien difficile à l'armée du Roi de paſſer la Brompt & le vieux lit du Pô, pour ſe retirer du côté de Pignerol, ſans eſſuyer un échec conſidérable.

Il auroit même été impoſſible qu'elle eût pû dans ſon ſéjour à Saluces, prendre les fourages qui étoient dans le pays, depuis Saluces juſqu'à Foſſan. Ce mouvement ſeul auroit forcé M. de Catinat dans ce même jour, à abandonner la garniſon de Carmagnolle.

En 1692. ſi M. le Maréchal de Lorges eût mieux connu le pays des environs de Wormes, il auroit battu M. le Lantgrave de Heſſe auprès de Phedersheim, comme je l'ai dit ailleurs.

En 1694. la grande connoiſſance du pays procura à M. de Luxembourg les moyens de préparer ſes marches vers la Flandres, & d'y devancer M. le Prince d'Orange, quoique ce Prince eût au moins quatre marches ſur l'armée du Roi.

En 1695. ſi M. le Maréchal de Villeroi avoit auſſi-bien connu le dedans de la Mehaigne, que M. le Luxembourg l'avoit connu en 1692. il y ſeroit entré par le grand & le petit Lech, & auroit pû battre l'armée ennemie, dont le Camp manquoit de fond, & étoit contraint par la ravine de Boueſſe.

Dans cette occaſion déciſive pour faire lever le ſiége de Namur, il importoit moins à M. le Maréchal de Villeroi de connoître le front du Camp de l'ennemi qu'il vouloit attaquer, que le derriere de ſon Camp; parce que c'étoit ſa mauvaiſe diſpoſition intérieure, par le manque de communication de la droite à la gauche de la ſeconde ligne, qui faiſoit l'avantage de M. le Maréchal de Villeroi dans la diſpoſition qu'il pouvoit donner à ſon attaque, dont

le principal effort étoit à ſon choix.

En 1701. ſi M. le Maréchal de Catinat avoit eû une entiere connoiſſance du pays entre l'Adige & le Pô, il ne ſe ſeroit pas autant ſéparé qu'il le fit, & n'auroit pas expoſé l'armée du Roi à être battue en détail, comme cela penſa arriver au combat de Carpi.

En 1704. ſi M. l'Electeur de Baviere & M. le Maréchal de Marſin, après la malheureuſe journée de Hochſtet, avoient connu tous les avantages de la ſituation d'Ulm, ils ne l'auroient pas abandonnée. Ils auroient pû y être joints par l'armée de M. le Maréchal de Villeroi, en cas que les ennemis euſſent ſongé à entrer en Baviere après le gain de cette bataille, & ſe ſeroient trouvés en état de ſe maintenir en Allemagne, au moins juſqu'à Ulm, & même d'y rétablir les affaires du Roi au-delà du Rhin, & juſqu'au Neckre.

Dans le plan général de cette guerre en Allemagne, la connoiſſance de la conſtitution du pays, avoit porté M. l'Electeur à ſe ſaiſir d'Ulm, comme

d'un poſte néceſſaire ſur le haut Danube, pour s'aſſurer une communication avec la France. Il falloit donc ſe maintenir dans ce poſte, puiſque l'occaſion d'en tirer avantage étoit arrivée.

En 1706. ſi M. le Maréchal de Villeroi avoit voulu ſe ſervir de la connoiſſance qu'il avoit du poſte de Ramillies, il pouvoit ſans crainte dégarnir ſa gauche pour fortifier ſa droite, puiſqu'il voyoit que l'ennemi dégarniſſoit ſa droite pour faire ſon principal effort à ſa gauche.

Ce Général, qui, à proprement parler, n'avoit perdu à Ramillies que le champ de bataille, pouvoit ſe ſervir utilement de Louvain & des retranchemens de la Dylle, de Bruxelles & de la Senne, ou de Gand, de l'Eſcaut, & de la Lys. Tous ces pays & bons poſtes étoient ſuffiſamment connus, ſi la tranquillité d'eſprit avoit été aſſez grande, pour faire réfléchir ſur tous les avantages qu'on en pouvoit tirer.

Si dans la même année, M. de la Feuillade avoit mieux connu la plaine de Piémont & le pied des Al-

pes, il ne ſe ſeroit pas amuſé pendant deux mois à courir inutilement après M. le Duc de Savoye ſorti de Turin avec ſa Cavalerie : & quand il eut conduit ce Prince à l'entrée de la vallée de Luzerne, il n'auroit pas, auſſi imprudemment qu'il le fit, mandé au Roi qu'il tenoit l'ennemi avec ſa Cavalerie dans un pays, d'où il ne pouvoit plus lui échapper ; & il auroit ſçû qu'il n'y a aucune des vallées qui aboutiſſent dans le Piémont, qui n'ait pluſieurs communications par des ſentiers pratiquables avec les Villes voiſines, & qu'ainſi M. de Savoye ſortiroit de la vallée de Luzerne, par ſa droite ou par ſa gauche, ſelon ce qu'il lui conviendroit de faire, pour ſe débarraſſer de M. de la Feuillade qui étoit devant lui.

Si Meſſieurs de Marſin & de la Feuillade avoient ſeulement connu les environs de Turin, ils auroient ſçû, que puiſqu'ils vouloient faire prendre à M. le Duc d'Orleans le parti d'attendre M. de Savoye & M. le Prince Eugene dans les lignes de Turin, ils laiſſoient ainſi l'ennemi

maître du choix de ſon terrein pour l'attaque des lignes, ſoit par un côté de la droite, ſoit par l'autre ; & qu'ainſi le côté de Chivas devoit avoir d'auſſi bonnes lignes que le reſte du camp.

Cependant manque de connoître le pays, ces deux Généraux n'imaginerent jamais qu'il fût pratiquable à l'ennemi d'entreprendre ſur le quartier du Balon, & de paſſer la Doire ſi proche de notre armée. C'eſt pourtant ce qu'il étoit aiſé de penſer, puiſque l'on s'étoit renfermé dans les lignes de circonvallation.

Ce même manque de connoiſſance du pays porta encore M. de la Feuillade à conſeiller à M. le Duc d'Orleans qui étoit bleſſé, de faire marcher l'armée à Pignerol, où elle ne pouvoit trouver aucune ſubſiſtance, ni pour les hommes, ni pour les chevaux, au lieu de lui faire repaſſer le Pô ſur les ponts que nous avions au-deſſus du camp.

En l'année 1707. ſi M. le Maréchal de Teſſé, après n'avoir voulu rien faire contre M. de Savoye & M. le Prince Eugene, lorſqu'ils aban-

donnerent l'entrepriſe de Toulon, avoit connu le Piémont, & les facilités que M. de Savoye pouvoit trouver pour forcer des marches d'Infanterie dans la plaine, dès qu'il y ſeroit rentré, ce Maréchal auroit promptement renvoyé de Provence toute l'Infanterie, pour protéger le Pragelas & Suze, qui par ce moyen auroient été sûrement garantis.

Quoique dans cette occaſion, l'on puiſſe avec raiſon accuſer M. le Maréchal de Teſſé, de n'avoir pas ſupputé les journées que M. de Savoye avoit à employer, pour faire cette marche de Toulon à Suze, ſur la connoiſſance qu'il devoit avoir de ce pays; cependant j'attribuerois plus aiſément cette grande faute à une ignorance préſomptueuſe, qu'au manque de cette ſupputation, que tous les Officiers de ſon armée faiſoient pour lui, & qu'il ne pouvoit ignorer.

En l'année 1708. ſi M. de Vendôme avoit mieux connu la Flandres, il auroit penſé que pour ſe conſerver pendant toute la Campagne une ſupériorité entiere ſur les ennemis,

ſon capital étoit d'aſſurer ſa jonction avec M. le Maréchal de Berwick, avant que M. le Prince Eugene pût faire la ſienne avec M. de Marlborouck, quoique ce Prince en partant du Rhin ſe fût donné pluſieurs marches ſur M. de Berwick.

Monſieur de Vendôme, par la connoiſſance du pays, ne devoit donc ſonger qu'à faire un mouvement, qui retenant Marlborouck entre Louvain & Bruxelles, forçât M. le Prince Eugene à aller chercher ſa jonction avec M. de Marlborouck par derriere le Demer.

Par-là, M. de Vendôme faiſoit perdre à M. le Prince Eugene toutes les marches qu'il avoit gagnées ſur M. de Berwick, qui, par ce moyen, auroit joint M. de Vendôme, avant que M. le Prince Eugene eût pû joindre M. de Marlborouck.

Cette faute dans un mouvement, que la connoiſſance du pays devoit faire voir à M. de Vendôme être sûr pour opérer cette jonction de M. de Berwick avant celle de M. le Prince Eugene, a été capitale pour la Cam-

pagne. Car la jonction de M. de Berwick mettoit M. de Vendôme dans une ſi grande ſupériorité ſur M. de Marlborouck, qu'il lui auroit été impoſſible de tenir entre Louvain & Bruxelles.

Si M. de Marlborouck avoit pris le parti de paſſer le Demer pour aller au-devant de M. le Prince Eugene, il abandonnoit également Bruxelles & Louvain; s'il s'étoit retiré derriere la Senne, il abandonnoit Louvain & Malines, & ſa jonction avec M. le Prince Eugene devenoit preſque impoſſible.

Ainſi il eſt certain que ſi M. de Vendôme avoit marché à Genap, au lieu de marcher à Gand, il auroit retardé la jonction de M. le Prince Eugene avec M. de Marlborouck, d'aſſez de jours pour être joint par M. de Berwick.

Si M. de Vendôme eût mieux connu la Flandres, après avoir manqué la jonction de M. de Berwick, avant celle de M. le Prince Eugene avec M. de Marlborouck, il n'auroit eû qu'à tenir la Dendre, pour faire faire derriere lui le ſiége d'Ou-

denarde après l'occupation de Gand. Si même il avoit passé l'Escaut sans perte de tems, il pouvoit venir masquer Oudenarde de si près, que si les ennemis, après leur jonction, avoient voulu avec toutes leurs forces venir empêcher qu'il n'en fît le siége, au moins n'auroient-ils pû déboucher de cette Place pour le venir combattre, ni faire des ponts sur l'Escaut devant lui, pendant qu'il auroit tenu les bords de cette riviere.

Si M. de Vendôme eût fait ce mouvement, que la connoissance du pays lui indiquoit, il en seroit résulté un bien. Il auroit conservé la conquête de Gand & de Bruges. Il auroit pû faire faire le siége de Menin derriere lui, sans qu'il eût été possible aux ennemis de s'y opposer, & auroit par conséquent sauvé Lille, sans avoir à craindre pour Namur ou Charleroi, pendant le siége de Menin; parce que les ennemis, en s'éloignant de Gand, auroient découvert Bruxelles.

Si M. de Vendôme avoit mieux connu le pays des environs d'Oudenarde,

uarde, il n'auroit pas engagé le combat avec une tête d'Infanterie & par Brigade, contre un Corps d'Infanterie, dont il ignoroit le nombre, que le Pays couvert & coupé lui cachoit entiérement.

Enfin, ſi M. de Vendôme avoit bien connu la Flandre & le Pays fertile qui environne Lille, il n'auroit pas imaginé d'affamer les ennemis au Siége de cette Place, en les enfermant dans ce grand cercle, dans lequel il croyoit les tenir; & il auroit jugé qu'étant inférieur par toute cette circonférence, les Ennemis la perceroient ſans difficulté, par tout où ils voudroient faire un effort pour en ſortir.

Si M. le Comte de la Motthe avoit connu un Pays dans lequel il commandoit depuis quinze ou ſeize ans, il lui auroit été bien aiſé de ſe ſervir plus avantageuſement qu'il n'a fait, du Corps conſidérable qui étoit à ſes ordres, pour empêcher que les Ennemis ne tiraſſent des convois d'Oſtende pour le Siége de Lille; & il ne ſe ſeroit pas fait battre mal-à-propos à Winendal, pour ne pas connoître un

Pays, dans lequel il étoit depuis ſi long-tems.

En 1709. M. de Villars a tiré tous les avantages poſſibles de la connoiſſance de l'Artois, pour empêcher que les Ennemis ne pénétraſſent dans cette Province, & ne portaſſent leur Armée du côté de la mer. Il ne peut être trop loué dans ſa diſpoſition générale pour parer à un auſſi grand inconvénient; mais ſa diſpoſition particuliere pour recevoir les Ennemis à Malplaquet n'a pas été ſi bonne.

L'Infanterie de ſa gauche le long du bois de Sars, étoit trop étendue, puiſqu'elle ne pouvoit être ſoûtenue d'une ſeconde ligne, & qu'elle pouvoit être embraſſée par la droite de l'Ennemi, qui débordoit notre gauche, laquelle ne voyoit pas même la diſpoſition que l'Ennemi faiſoit pour l'attaquer, parce que ſes mouvemens lui étoient cachés par les retours que formoit le bois au-deſſus de l'extrémité de notre gauche d'Infanterie de premiere ligne.

Le centre même de notre Infanterie étoit, ou trop avancé, ou trop

reculé dans la Trouée. C'eſt ce que les plans les plus exacts m'ont pû faire bien connoître ; & ce qui me paroît de plus certain ; c'eſt que le parti le plus raiſonnable à prendre, auroit été celui de tenir toute l'Armée en-deçà de la Trouée, dont le front auroit été occupé par pluſieurs lignes, en recourbant la droite & la gauche ſur les bois de Sars & de Janſars, afin que ces deux aîles pûſſent plus facilement charger les Ennemis en flanc, lorſqu'ils ſeroient débouchés de la Trouée, pour attaquer notre front, en cas qu'ils euſſent oſé l'entreprendre, ce que je ne puis croire.

Si même M. le Maréchal de Villars en arrivant le 9. au Camp de Malplaquet, avoit lui-même reconnu le Pays au-delà de la Trouée, je ſuis perſuadé qu'il auroit dès ce même jour combattu la tête des Ennemis, qui paroiſſoit au-delà de la Trouée, & auroit fait un effort pour mettre ſon armée en bataille, en laiſſant la Trouée derriere ſon Camp. Cette ſeule diſpoſition auroit empêché les Ennemis de tenter le Siége de Mons.

* En l'année 1691. le Roi fit le Siége de Mons avant le tems de l'ouverture ordinaire des Campagnes. M. le Prince d'Orange voulut aſſembler une Armée aſſez puiſſante, pour faire lever le Siége ; mais M. de Luxembourg, à qui le Roi avoit donné le commandement de l'Armée d'obſervance, ſçut ſe placer ſi judicieuſement devant l'Ennemi, qu'il le contraignit de voir prendre la place, ſans pouvoir la ſecourir.

Tous les mouvemens que M. de Luxembourg fit faire à ſon Armée, étoient d'une Guerre défenſive judicieuſement dirigée, pendant que l'Armée du Roi faiſoit le Siége, & agiſſoit offenſivement ; ce qui prouve que les mouvemens pour l'offenſive & la défenſive peuvent être pratiqués en même tems par une Armée, quand ces mouvemens ſont bien conduits. *

Dans cette même année l'on devoit ouvrir la Campagne en Piémont par le Siége de Turin, & tout étoit prêt pour cette expédition ; mais les ordres de la Cour changerent ſur le point de mettre ce projet à exé-

cution, & l'on ouvrit la Campagne par le Siége de Carmagnole, enſuite par le changement de la garniſon de Cazal, & l'introduction d'une ſomme conſidérable d'argent dans cette Place, qu'on jugeoit bien qui ſeroit long-tems ſans communication avec l'Armée du Roi en Piémont.

L'arrivée de M. l'Electeur de Baviere avec un corps conſidérable de Troupes, changea la conſtitution de la guerre en ce Pays. Elle devint toute offenſive de la part de nos Ennemis, quoiqu'ils ne fuſſent ſupérieurs qu'en Cavalerie, & que l'Armée du Roi fût plus forte en Infanterie.

M. de Catinat prit continuellement la leçon de ſes Ennemis, & ne régla ſes mouvemens que ſur les leurs, en quoi je ne trouve pas qu'il ait dû être approuvé; mais comme la diſcution de ſes mouvemens ſera faite ailleurs, lorſque la matiére la requérera, je n'en parlerai point ici, que pour dire qu'ils auroient dû être tels, qu'au moins il auroit ſoûtenu, s'il s'étoit mieux conduit, la guerre qui ſe fait entre Puiſſances

égales, au lieu de ſe réduire lui-même à la défenſive.

Je ſçais bien qu'après la mort de M. de Louvois, arrivée au mois de Juillet 1691. les Ennemis de ce Miniſtre, perſuaderent au Roi, que la guerre offenſive en Piémont étoit d'une grande dépenſe & de peu d'utilité. Je ſçais même que le Roi envoya de Chanlay à M. de Catinat, pour être mieux informé de l'état de cette guerre, & pour concerter avec ce Général les moyens d'y ſoûtenir une défenſive, en conſervant ce que l'on avoit conquis ſur M. de Savoye.

Mais tout ce projet pour l'avenir ne devoit pas être exécuté d'avance, & M. de Catinat étoit en état par ſes forces de ſoûtenir pour le reſte de la Campagne, une guerre de l'eſpéce de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, ſans ſe commettre pour cela à un évenement malheureux par le mauvais ſuccès d'un combat qu'il pouvoit éviter, & ſoûtenir cette troiſiéme eſpéce de guerre moins fâcheuſe que la défenſive.

* Les amas prodigieux de bled qu'il

avoit faits à Carmagnole, ne pouvoient pas lui faire craindre, que ſon Armée pût manquer de pain en delà du Pô. L'on ſçait que la fertilité du Pays ne lui devoit pas faire appréhender qu'elle pût manquer de fourages.

Il n'étoit donc queſtion pour ſoûtenir la guerre avec égalité, que de ſçavoir ſe placer avantageuſement pour ſon Infanterie dans un Pays, où tout eſt poſte, quand on le veut.

Tous ces moyens furent négligés par M. de Catinat. Campé avantageuſement auprès de Carmagnole, il prit de l'inquiétude d'une marche que l'Ennemi fit en deçà du Pô, comme pour s'approcher de Saluſſes. Il crut qu'il lui étoit capital d'y arriver avant l'Ennemi ; il s'éloigna de Carmagnole par ce mouvement, & en laiſſa même enſuite former le Siége par un détachement de l'Armée Ennemie, dont la plus grande partie étoit dans le même tems campée dans la plaine de Revel.

Si M. l'Electeur de Baviere, après avoir pris Carmagnole, étoit venu camper avec toute ſon Armée dans

la plaine de Scarnafis, où elle auroit eu pour ſa ſubſiſtance tout ce que nous avions aſſemblé dans Carmagnole qui étoit immenſe, & qu'en même tems M. le Duc de Savoye l'eût joint, en paſſant le Pô vis-à-vis de Staffarde; il eſt certain que l'Armée du Roi auroit eu bien de la peine à repaſſer le Pô ſi près de l'Ennemi, auquel elle auroit prêté le flanc, & qu'elle ne ſe ſeroit pas retirée à Pignerol, ſans un échec, ou tout au moins ſans la perte de ſes gros équipages, en cas qu'elle eût pris ſa marche par la montagne.

Cet exemple prouve qu'un Général, à qui le hazard ſeul, ou les fautes de ſon Ennemi, ont acquis la ſupériorité, doit en profiter ſans perte de tems; ſans quoi cette ſupériorité acquiſe par hazard, ou par une faute que ſon Ennemi aura faite, mais qui ne ſera pas ſans remédes, n'avance pas beaucoup les affaires de ſon Maître.

Car c'étoit une faute bien grande à M. l'Electeur de Baviere d'avoir marché juſqu'à la plaine de Revel, puiſque ne pouvant tirer ſes vivres

que de Turin, & laiſſant l'Armée du Roi entre Turin & lui, il ſe commettoit continuellement à avoir ſes convois enlevés. *

L'année 1692. produiſit bien des événemens qui ſerviront à prouver de quelle conſéquence il eſt d'obſerver avec exactitude les régles que j'ai données, pour ſe conduire dans les différentes eſpéces de Guerres.

Le Roi ouvrit la Campagne par le Siége de Namur, qu'il prit malgré les traverſes de la ſaiſon pluvieuſe, & malgré les efforts de M. le Prince d'Orange, qui marcha au ſecours de cette Place avec une puiſſante Armée.

M. de Luxembourg avec une Armée d'obſervance, fut chargé par le Roi de s'oppoſer à l'entrée de l'Armée de M. le Prince d'Orange dans la Mehaigne. C'étoit une opération de Guerre purement de défenſive. Ce Général ſe conduiſit avec une capacité infinie dans tous les mouvemens qu'il fut obligé de faire, pour s'oppoſer de près à ceux que M. le Prince d'Orange faiſoit

devant lui, pour ſe procurer le moyen d'entrer dans la Mehaigne avec toute ſon Armée.

Toutes ſes marches vigilantes & meſurées avec capacité, furent ſi juſtes, qu'il fut impoſſible à M. le Prince d'Orange de pouvoir prendre le tems de paſſer la Mehaigne devant M. de Luxembourg, quoiqu'infiniment inférieur en Infanterie, laquelle paroiſſoit devoir faire la déciſion d'une affaire, où il s'agiſſoit de ſe donner par la protection de ſon feu, le moyen de porter ſa Cavalerie de l'autre côté d'un ruiſſeau guéable en une infinité d'endroits, & qu'il étoit même facile à ce Prince de couvrir de ponts aux endroits qui ne l'étoient point.

Enfin M. de Luxembourg ſçut ſi bien éviter d'engager un combat d'Infanterie, quoique M. le Prince d'Orange fît tous ſes efforts pour l'y forcer; il ſçut ſi bien profiter de la ſupériorité en Cavalerie par les mouvemens qu'il fit faire, & la maniére dont il la plaça, toujours hors de portée de ſouffrir du feu de l'Infan-

terie ennemie, & cependant toujours en état de s'oppoſer avec ſuccès aux efforts de l'Ennemi, qu'il paut toujours déſirer un engagement général, quoique toujours appliqué à l'éviter.

* Cet exemple fait encore ſentir, combien la ſupériorité du génie de Guerre d'un Général le met au-deſſus de celui qui lui eſt oppoſé, & qui lui eſt inférieur en vûes.

En effet dans cette occaſion, M. le Prince d'Orange étoit infiniment ſupérieur en Infanterie à M. de Luxembourg, & il paroiſſoit qu'il n'étoit queſtion pour ce Prince, que de s'aſſurer le paſſage de la Mehaigne, afin de pouvoir ſous la protection de ſon feu, déboucher ſa Cavalerie, & la former en dedans de cette riviére, malgré les charges de la Cavalerie de M. de Luxembourg. Cependant ce Général par ſa maniére de ſe placer, ſçut réduire ſon Ennemi à l'impoſſibilité d'engager un combat d'Infanterie, & à la triſte néceſſité d'être le témoin oculaire de la priſe de Namur.

Ainſi dans cette occaſion d'une action purement de défenſive, M.

de Luxembourg empêcha l'Ennemi de profiter de l'avantage, qu'il devoit vrai-ſemblablement attendre de ſa ſupériorité en Infanterie, qui paroiſſoit devoir faire la déciſion d'une action, dont le commencement devoit la regarder uniquement. Par ſes mouvemens d'une capacité conſommée, ce Général ſe conduiſit dans la défenſive, comme s'il eût déſiré de trouver les occaſions de ſe porter à l'offenſive, quoique ſon unique but fût de faire prendre paiſiblement Namur au Roi. *

En cette même année 1692. ſe donna en Flandres le fameux combat de Stinkerque, dont le ſuccès, quoiqu'heureux, ne laiſſa pas de faire blâmer M. de Luxembourg d'un peu trop de confiance.

Après la priſe de Namur, ce Général n'étoit chargé que de la conſervation des conquêtes, & d'empêcher que M. le Prince d'Orange ne ſe ſaisît de Courtray, où M. de Luxembourg vouloit prendre ſes quartiers de fourages. Pour cet effet il ſe tenoit toujours aſſez près de l'Ennemi, & ſe plaçoit de maniére qu'il

pût toujours le devancer de quelques marches, lorſqu'il voudroit exécuter ſon deſſein de venir achever la Campagne entre l'Eſcaut & la Lys.

Tout le monde a ſçu que M. de Luxembourg avoit un Eſpion dans la Secretairerie de M. le Prince d'Orange, & que cet Eſpion découvert, fut forcé par M. le Prince d'Orange de mander à M. de Luxembourg, que les Ennemis devoient faire le lendemain un grand fourage de ſon côté. M. le Prince d'Orange vouloit par ce faux avis, que M. de Luxembourg ne prît point d'inquiétude des Troupes, qu'il pourroit par d'autres Eſpions, ou par ſes Partis, apprendre qui marcheroient du côté de ſon Armée, & qu'il ne les conſidérât que comme une groſſe eſcorte, commandée pour couvrir les Fourageurs.

En effet M. de Luxembourg ne fit pas beaucoup de cas des premiers avis de la marche des Ennemis, qui lui furent donnés par un Partiſan qui étoit à la petite Guerre; ainſi toute l'Armée ennemie ſe trouva preſque

entiérement ſortie des défilés qui ſéparoient les deux Armées, & à la vûe du Camp, ſans que M. de Luxembourg eût penſé de faire prendre les armes à ſes Troupes.

Une Brigade d'Infanterie, qui couvroit le front de la Cavalerie de la droite, & les Dragons même de la droite furent attaqués & forcés d'abandonner leur Camp, avant que l'Armée fût en bataille. Le déſordre dans ce commencement fut fort grand à la droite. Cependant la vivacité de M. de Luxembourg, pour former un front, & pour ſe rétablir ſur le terrein d'où l'Ennemi avoit chaſſé cette Brigade d'Infanterie, eut un ſuccès ſi heureux, qu'après un combat fort long & fort rude, dans lequel l'Ennemi perdit infiniment de monde, ce même Ennemi fut pouſſé juſques dans les défilés qu'il avoit paſſés, & contraint à une heureuſe retraite.

Exemple qui juſtifie, que non-ſeulement dans une Guerre défenſive, mais même dans une action purement défenſive, un Général ſupérieur en génie, ſçait ſi judicieu-

ſement profiter des moindres fautes de ſon Ennemi dans ſa conduite pour l'attaque, qu'il parvient ſouvent à changer la nature de l'action, & devient l'attaquant de celui qui étoit ſon agreſſeur dans le commencement de l'action.

Il eſt certain que M. le Prince d'Orange ne pouſſa pas avec aſſez de vigueur la Brigade d'Infanterie, qui couvroit la droite de Cavalerie, après qu'il lui eut fait abandonner ſon Camp, ni même les Dragons de la droite placés le long du ruiſſeau, qui fermoit la droite.

Par cette lenteur, M. de Luxembourg eut le tems de faire monter à cheval toute la Cavalerie de la droite, & de faire venir promptement de ſa ſeconde ligne des Bataillons, qui couvrirent le front de la Cavalerie trop expoſée au feu de l'Infanterie ennemie, qui avoit dépoſté la Brigade d'Infanterie, dont j'ai parlé. Cette Infanterie força enſuite les Ennemis à abandonner le terrein avantageux où cette Brigade étoit campée; de maniére que le combat étant

devenu égal à la droite, devint bientôt avantageux pour les Troupes du Roi ſur le front du centre.

Comme ce n'eſt point ici où je prétens détailler les actions particuliéres, je ne parle de celle-ci que par le rapport qu'elle a avec la matiére de ce Chapitre, pour prouver que l'objet principal d'un Général, dans quelqu'eſpéce de Guerre qu'il ſe trouve engagé, doit toujours être de la faire offenſive, parce que c'eſt l'eſpéce qui ſe ſoûtient le plus facilement, & avec le plus d'avantage pour ſon Prince.

Dans cette même année 1692. M. le Maréchal de Lorges commandoit en Allemagne. Il n'étoit chargé que de conſerver l'Alſace & ſes Places, & de vivre autant qu'il lui ſeroit poſſible aux dépens des Ennemis.

Cette conduite à tenir étoit celle d'une Guerre défenſive ; mais elle ne lui lioit pas les mains pour ſe procurer une entiére ſupériorité ſur ſes Ennemis, ſans ſe commettre à une action dont l'événement pût être douteux. Cependant dans le cours de

de cette Campagne, il laiſſa échaper trois occaſions de changer en offenſive la Guerre défenſive, dont il étoit chargé.

Voici quelles furent ces trois occaſions qui lui furent préſentées. Après avoir ouvert la Campagne auprès de Mayence, & avoir conſommé les fourages du voiſinage de cette Place, notre Général étoit revenu à Altzay dans le Palatinat. Les Ennemis étoient ſéparés en deux Corps. Celui qui étoit commandé par M. le Landgrave de Heſſe, étoit près de Mayence & de l'autre côté du Rhin; l'autre du côté du bas-Neckre, auſſi au-delà du Rhin.

Dès que M. le Maréchal de Lorges eut quitté le voiſinage de Mayence, M. le Landgrave, dont le Corps de Troupes étoit d'onze à douze mille hommes, paſſa le Rhin à Mayence, & remontant ce Fleuve, vint attaquer les Tours de Wormes, où il y avoit un Poſte de deux cens hommes qui ſouffrirent le Canon, de ſorte que ce bruit avoit averti l'Armée du Roi qui marcha au ſecours des Tours attaquées, & arriva

de fort bonne heure, & toute entiére, à portée du Camp de M. le Landgrave. Ce Prince s'étoit ſi mal placé, & ſon Camp étoit ſi peu ſoûtenable, que l'Armée du Roi pouvoit ſe trouver en bataille ſur une hauteur préciſément ſur le Camp de l'Ennemi, & accabler cette Armée ainſi campée entre la hauteur & le Rhin, ſans pont ſur ce fleuve pour ſa retraite.

Cependant M. le Maréchal de Lorges, quoique fort brave homme de ſa perſonne, * mais d'un génie fort borné pour la Guerre, * ne voulut jamais que l'Armée encore hors de la portée de l'Ennemi, paſsât ſur deux ou trois colomnes un petit ruiſſeau, qu'il falloit traverſer pour ſe placer avant l'Ennemi ſur la hauteur qui étoit ſur ſon Camp.

Il voulut que l'Armée allât prendre la tête du ruiſſeau pour s'y mettre en bataille, & marcher à l'Ennemi. Ce détour conſomma le reſte du jour ; le lendemain ne fut pas mieux employé, & donna le tems à M. le Landgrave de reconnoître le danger qu'il avoit couru, & de ſe

mettre hors de la portée de notre Armée.

Si M. le Maréchal de Lorges, quoique ſimplement chargé par le Roi d'une guerre défenſive en Allemagne, avoit dans cette occaſion détruit le Corps commandé par M. le Landgrave, ce qu'il avoit été le maître de faire avec une ſupériorité qui ne pouvoit pas le faire douter du ſuccès; il eſt conſtant que ſans péril pour les affaires du Roi, il auroit changé la conſtitution de la Guerre, & même que ſans s'engager à entreprendre dans la ſuite, il auroit conſervé le reſte de la Campagne une ſupériorité agréable à ſon Maître.

La ſeconde occaſion dans laquelle M. le Maréchal de Lorges manqua de ſe donner encore une entiére ſupériorité ſur les Ennemis, & à faire ſans ſe commettre, changer la conſtitution de la Guerre défenſive, fut celle-ci.

Quelque tems après les Ennemis dans le deſſein de faire un pont ſur le Rhin à l'Iſle de Santhouen, pour paſſer dans le Palatinat, porterent

toute leur Armée près de l'embouchure du Neckre. M. le Maréchal de Lorges avoit détaché un petit Corps de neuf Bataillons & de quelques Eſcadrons, qui campoient à Altrip, pour obſerver les mouvemens de l'Ennemi, & ſous le prétexte de la commodité des fourages, il s'étoit avec le reſte de ſon Armée éloigné de neuf lieues de ce Corps détaché.

Ce corps par ſa foibleſſe & ſon éloignement, ne pouvoit empêcher que toute l'Armée ennemie ne fît un pont à la faveur d'une crûe du Rhin, & ne paſsât enſuite cette riviére, lorſque les eaux ſeroient retirées.

Je commandois ce Corps, & j'avois continuellement donné avis à notre Général de la conſtruction de ce pont, de ſa perfection, & du paſſage de l'Armée ennemie. Cependant je ne reçus ordre de M. le Maréchal de Lorges, que dans le tems que la tête de l'Armée ennemie arrivoit au Landwert de Spire.

Cet ordre portoit que je me retiraſſe à Philiſbourg; ce que je n'au-

rois pû exécuter ſans ſéparer l'Armée du Roi en deux, & laiſſer l'Ennemi maître d'entrer en Alſace, parce que le reſte de l'Armée n'auroit pû m'y venir joindre. Je me mis pourtant en devoir d'exécuter ponctuellement cet ordre ; mais la vivacité de l'Ennemi à entrer dans le Landwert de Spire, me força à me poſter ſur le bord d'une branche du Sireback, que je diſputai aſſez de tems à l'Ennemi pour pouvoir être ſoûtenu avant que d'être forcé ; ce qui me réuſſit après un long combat.

Notre Armée entiére eut donc le tems d'arriver au Spireback, & de ſe former devant ce ruiſſeau. Toute celle des Ennemis étoit entrée dans le Landwert, d'où elle ne pouvoit reſſortir que par deux portes.

Tout le monde ſçait comme les Landwerts ſont faits. Pour combattre l'Ennemi avec un ſuccès indubitable, il ne falloit que de l'attention ſur un mouvement qu'il ne pouvoit dérober à la vûe, & ſe préparer des paſſages ſur le ruiſſeau, dont nous étions les maîtres. Cependant quelques remontrances que

l'on pût faire à M. le Maréchal de Lorges, il laiſſa tranquillement reſſortir cette armée du Landwerd par la même porte qu'elle y étoit entrée.

Ainſi dans cette ſeconde occaſion, ce Général négligea encore de faire changer la conſtitution de la Guerre, ſans pourtant ſe commettre à une action douteuſe, & il s'attacha ſcrupuleuſement à une défenſive trop reſtrainte, pour profiter des fautes de ſon Ennemi.

La troiſiéme occaſion de cette Campagne dans laquelle M. le Maréchal de Lorges ne voulut pas ſe donner la ſupériorité ſur les Ennemis, & de bons quartiers d'hyver à ſon Armée aux dépens des Ennemis du Roi, fut telle. Sur la fin de la Campagne, l'Armée du Roi alla vivre dans la plaine d'Ethelingen, après avoir obligé l'Armée ennemie à quitter Hagenback, où elle avoit fait un pont ſur le Rhin.

L'armée du Roi s'avança enſuite à Phortzheim ſur Lentz. M. le Maréchal de Lorges apprit que M. l'Adminiſtrateur de Wirtemberg étoit campé auprès d'Entzwahingen avec

un Corps de quatre mille chevaux. Il marcha à ce Corps, le battit, & prit M. l'Adminiſtrateur. Il étoit aiſé après cela d'établir l'Armée dans le Duché de Wirtemberg & tout le long du Neckre.

Notre Général aima mieux abandonner tout ce pays, & marcher avec toute l'Armée au ſecours du Château d'Eberbourg, aſſiégé par M. le Landgrave, que de remettre encore une fois toute la Guerre d'Allemagne au-delà du Rhin, & la faire ainſi aux dépens de l'Empire.

Ces trois exemples cités ſur le ſujet des maximes pour la Guerre défenſive, feront ſuffiſamment connoître que quand un Général d'un génie tel qu'il le doit avoir, pour pouvoir être porté au commandement des Armées, ſçait ſe prévaloir des fautes de ſon adverſaire, ſans pourtant rien hazarder, il lui eſt ſouvent facile de faire changer la conſtitution d'une Guerre défenſive, & par-là de la rendre plus avantageuſe à ſon Prince, & même de moindre dépenſe.

Après la mort de M. de Louvois

arrivée pendant la Campagne de 1691. la Guerre changea abſolument de face en Piémont, & le Roi réſolut pour la Campagne ſuivante de ne faire de ce côté-là qu'une Guerre défenſive, dont l'objet ne fût que de ſoûtenir Pignerol, Suze, Nice & la Savoye.

Ce ſyſtême de Guerre propoſé par des gens qui ne connoiſſoient pas la conſtitution du pays, fut cependant approuvé; & M. de Catinat qui commandoit en Piémont, fut chargé de l'exécution de cette défenſe, pour laquelle on lui donna 100. Bataillons & 40. Eſcadrons.

M. de Catinat plaça ſa Cavalerie au Camp du Sablon près du Rhône pour la commodité de ſa ſubſiſtance, & toute ſon Infanterie en pluſieurs Corps, comme il le jugea à propos pour ſoûtenir ſa défenſive.

Cependant M. de Savoye ſupérieur en Cavalerie, mais fort inférieur en Infanterie, malgré cette diſpoſition, ne laiſſa pas de pénétrer par le Quiéras juſqu'à Ambrun, où il conduiſit du canon, en fit le Siége, & prit cette Ville derriére M. de Catinat

Catinat. Il ſeroit même deſcendu juſques dans la plaine du Dauphiné, ſans la petite vérole dont il fut ſurpris à Ambrun, & dont il fut fort mal.

Il eſt certain que ſi l'on avoit donné à M. de Catinat un équipage de vivres propre à conduire le pain à l'Armée dans la plaine de Piémont, & des chevaux d'Artillerie pour un équipage de Campagne, l'on auroit ôté à M. de Savoye toutes ſes vues pour entreprendre; parce qu'il auroit toujours craint que l'Armée du Roi ne rentrât en Piémont, ce qu'il vouloit abſolument éviter. Mais quand ce Prince vit par la maniere dont on avoit compoſé l'Armée du Roi, qu'il n'avoit plus à craindre qu'elle pût entrer dans la plaine, par l'impoſſibilité où elle auroit été d'y ſubſiſter, dès qu'elle auroit été hors de portée d'aller prendre elle-même ſon pain dans Pignerol, il ſe réſolut à l'offenſive, quoique fort inférieur en Infanterie, dans un pays de montagnes, où elle ſemble devoir ſeule aſſûrer toutes les opérations de guerre.

La premiere faute faite ſur cette défenſive mal réglée, regarde entiérement la Cour. Elle devoit ſupputer les dépenſes à faire pour la ſoutenir, & elle auroit trouvé que les réparations des voitures pour les vivres & pour l'Artillerie, dont tous les chariots étoient reſtés dans Pignerol à la fin de la Campagne précédente, & l'entretien des Equipages, auroit été bien au-deſſous de celles de la quantité d'Infanterie que l'on donnoit à M. de Catinat, dont même la préſence ailleurs auroit été plus utile au ſervice du Roi; & on auroit ainſi préferé une offenſive, qui auroit eu tout au moins les apparences d'une Guerre entre Puiſſances égales, à une défenſive auſſi reſtrainte que celle qu'il fut réſolu que l'on feroit.

La ſeconde faute regarde M. de Catinat. Ce Général qui connoiſſoit, & la plaine de Piémont, & ce vaſte centre des Alpes, depuis Nice juſqu'au Lac de Geneve, devoit ſçavoir, comme je l'ai dit ailleurs, que la plaine de Piémont étoit un centre, qui portoit également ſur

toute cette circonférence, & qu'ainſi il ſeroit néceſſairement le plus foible par-tout, dès qu'il ſépareroit ſon Infanterie, comme il le fit par ſa diſpoſition.

Je ſçai qu'il craignit, en ne gardant pas avec de l'Infanterie tous les principaux côtés, & même le War, que la Cavalerie ennemie fort ſupérieure à la ſienne, ne pénétrât ou en Provence, ou en Dauphiné, & ne fît de grands déſordres dans ces Provinces. Mais il me paroît que cette crainte étoit mal fondée par deux raiſons.

La premiere, eſt que ſi cette Cavalerie ennemie avoit paſſé les Alpes ſans oppoſition, il auroit au moins été bien facile de la détruire à ſon retour, en plaçant à propos de l'Infanterie dans les cols, & les lieux ſerrés, où elle auroit voulu paſſer.

La ſeconde, eſt qu'en ce cas-là M. de Catinat n'auroit eu qu'à entrer lui-même dans la plaine de Piémont avec toutes ſes forces, & marcher à M. de Savoye, qu'il auroit vrai-ſemblablement trouvé poſté avec ſon Infanterie à l'entrée de la Vallée

où il auroit voulu recevoir ſa Cavalerie à ſon retour, & par la grande ſupériorité d'Infanterie du Roi, il auroit aiſément détruit celle de M. de Savoye.

Ainſi donc M. de Catinat avoit fait une fort mauvaiſe diſpoſition. Il avoit ſéparé ſon Infanterie en trop de Corps, qui ſe ſont toujours trouvés inférieurs à celui que l'Ennemi portoit en avant, & dont il meſuroit la force ſur celui qui pouvoit lui être oppoſé. Il avoit trop éloigné ſa Cavalerie pour en pouvoir faire aucun uſage, pas même faire appréhender à M. de Savoye qu'elle pût faire une courſe dans la plaine éloignée des lieux, où la Cavalerie de ce Prince la pût troubler dans ſon expédition; de maniere que M. de Catinat avec un Corps de Troupes plus puiſſant au double que celui de M. de Savoye, ne parut jamais que foible devant ce Prince, qui pendant toute la Campagne exécuta tout ce qu'il voulut entreprendre.

Exemple qui fait connoître, qu'une défenſive par choix doit être

mieux dirigée que celle-là ne le fut, & qu'il n'eſt jamais prudent à un Général de prendre ce parti ſi abſolument, qu'il s'ôte tous les moyens de profiter des mouvemens hazardeux qu'un Ennemi qui veut entreprendre, eſt quelquefois forcé de faire; & que la diſpoſition pour la défenſive doit toujours être telle, que l'on puiſſe, ſi l'on en trouve l'occaſion favorable, faire changer la conſtitution de cette eſpece de Guerre.

En l'année 1693. il parut que le projet de la Campagne étoit d'une puiſſante offenſive en Flandres, & d'une exacte défenſive en Allemagne & en Italie.

On aſſembla donc deux grandes Armées en Flandres. Le Roi ſe mit à la tête de celle qui marcha juſqu'à Gemblours, & M. de Luxembourg fut choiſi pour commander celle qui étoit aſſemblée à Geury, près de Mons.

Le projet étoit d'aller avec les deux Armées accabler M. le Prince d'Orange, & toutes les forces de la Ligue, dans le Camp de Parck, près

de Louvain. Toutes les meſures pour rendre cette grande entrepriſe ſûre dans ſon exécution, avoient précédemment été très-judicieuſement concertées par M. de Luxembourg, chargé de la principale partie de l'affaire. Elles étoient même ſur le point d'être exécutées, lorſque tout à coup par des raiſons que tout le monde a ſçues, mais qui ne ſont point du ſujet que je traite, ce projet d'offenſive en Flandres fut changé en celui d'une défenſive; & au contraire l'offenſive fut réſolue en Allemagne au lieu de la défenſive.

On ôta à M. de Luxembourg les meilleures Troupes de ſon Armée, auſquelles on ſubſtitua la plus chétive Infanterie de l'Armée du Roi; & l'on forma, des Troupes ôtées à M. de Luxembourg & de l'Armée du Roi, une Armée qui marcha en Allemagne ſous le commandement de M. le Dauphin.

Ce changement imprévu, & ſans aucune bonne raiſon, fit reprendre cœur à M. le Prince d'Orange, qui s'étoit vu à la veille d'être accablé

ſans reſſource, & fit penſer à ce Prince qu'il pourroit après la ſéparation des deux armées du Roi, ſe montrer devant M. de Luxembourg, qui ſçut pourtant le contenir dans ſon Camp de Parck par celui de Meſdert qu'il prit à propos.

Ainſi M. de Luxembourg malgré la diminution de ſon Armée & ſon changement dans la qualité des Troupes, ne laiſſa pas de paroître encore agir avec ſupériorité ſur les Ennemis, par les reſſources que ſon génie de guerre lui fournit. La ſuite de la Campagne le juſtifie encore mieux; mais avant que d'en faire le détail, par rapport à la matiere de ce Chapitre, je crois devoir faire un plan général de l'état de nos Ennemis en Flandres dans le temps de l'ouverture de la Campagne.

Les Eſpagnols ne pouvoient plus s'approcher de nos frontieres de Champagne, que par Charleroi ſur la Sambre. Nos Ennemis étoient maîtres de Liége ſur la Meuſe, dont la conſervation leur étoit capitale. Ils en avoient racommodé la Citadelle, qu'ils avoient même couverte

d'un Camp retranché capable de contenir une Armée.

Nos Armées qui s'étoient comme jointes auprès de Gemblours, leur donnoient donc de juſtes ſujets d'appréhenſion pour Charleroi, & Liége d'un côté, & pour leur Armée, & Louvain de l'autre. S'ils avoient perdu Liége, ils perdoient la Ville d'où ils tiroient la plus grande partie de leurs armes pour nous faire la guerre; nous nous trouvions après cela ſur Maſtrick, & par conſéquent nous ne leur laiſſions plus de communication avec l'Allemagne que par le bas-Rhin & la baſſe-Meuſe. S'ils avoient été battus dans leur Camp de Parck, Louvain, Malines, Anvers & Bruxelles n'auroient pû être ſoutenus, & la Flandre entiere auroit couru grand riſque.

Dans cet état M. le Prince d'Orange, qui voyoit également la ruine de ſon parti dans l'une des deux pertes, de Liége, ou de Louvain, dans un commencement de Campagne, mais pourtant avec cette différence, que la perte de Liége ne

ſe ſeroit pas fait d'abord ſentir avec tant d'éclat que celle de Louvain, & qui d'ailleurs par la jonction de nos deux Armées à Gemblours, n'oſoit ſe commettre au ſort d'une Bataille, dont la perte auroit entraîné celle de toute la Ligue; M. le Prince d'Orange, dis-je, prit donc le parti de ſéparer ſes forces.

Il ſe plaça, comme je l'ai dit, à Parck, avec la plus grande partie de ſon Armée, & mit dans le Camp retranché de Liége un Corps conſidérable d'Infanterie & de Cavalerie, qu'il crut capable de réſiſter aſſez de tems à nos efforts en cas que nous l'euſſions attaqué, pour avoir le tems de porter un nouveau ſecours aux Troupes attaquées, faiſant marcher ce ſecours à couvert du Demer, & l'introduiſant dans le Camp retranché par l'autre côté de la Meuſe.

Ce parti de ſoutenir Liége de cette maniere, avoit un grand inconvénient, comme je le ferai voir, lorſque je parlerai de la Bataille de Neerwinde; c'eſt que pour faire marcher ſûrement ce Corps déta-

ché, il falloit que le Prince d'Orange s'avançât lui-même avec toute ſon Armée à portée de protéger cette marche ; ainſi il s'éloignoit de Louvain & de la Flandre, à quoi les Eſpagnols ne vouloient abſolument point conſentir.

Auſſi ce Prince ne faiſoit-il entrevoir la poſſibilité de porter ce ſecours au Camp retranché de Liége, que pour faire ſentir à M. de Luxembourg que cette entrepriſe lui ſeroit difficile à exécuter.

Voilà quelle étoit la diſpoſition de nos Ennemis ; & pour ne pas répéter ce que j'ai dit de la nôtre, je dirai ſeulement que cette diſpoſition devoit bien plûtôt favoriſer l'exécution du projet de M. de Luxembourg, que de le faire abandonner.

Je m'arrêterai donc uniquement à mon ſujet, qui eſt celui de la Guerre défenſive, & ferai voir que M. de Luxembourg par la ſeule ſupériorité du génie de guerre ſur M. le Prince d'Orange, ſçut malgré l'abandon de ſon projet, ſe continuer dans la repréſentation de maître de la Campagne, pendant le

cours de laquelle il battit à Neerwinde l'Armée de M. le Prince d'Orange, & prit Charleroi à la fin de la Campagne ; & qu'ainſi, quoiqu'après le départ du Roi, il ne fût plus chargé que d'une Guerre défenſive, ou tout au plus de la Guerre qui ſe fait entre Puiſſances égales, ce ſçavant Capitaine ne laiſſa pas de prendre ſur ſon Adverſaire les tems heureux, qui lui procurerent des avantages conſidérables.

Voici quels furent les mouvemens judicieux de M. de Luxembourg, pour parvenir à changer la conſtitution de la Guerre. Auſſi-tôt après le départ du Roi, il prit le Camp de Meldert, ſéparé de celui des Ennemis à Parck, par les bois de Meerdal.

Par cette ſituation, il avoit l'Armée de M. le Prince d'Orange en tête, & les Troupes qui étoient dans Liége, derriere lui ; de maniere que ces Troupes n'oſoient pas quitter ce Camp retranché, pour venir joindre M. le Prince d'Orange, en ſe couvrant du Demer dans leur marche, & cela par deux raiſons ;

l'une, qu'elles ne pouvoient quitter Liége, ſans nous laiſſer la poſſibilité de nous en emparer, avant que M. le Prince d'Orange eût pû troubler l'exécution de cette entrepriſe, qui étoit capitale pour les Hollandois; l'autre, que ces Troupes pouvoient courir un grand riſque dans leur marche derriere le Demer, dont M. de Luxembourg étoit fort proche.

M. le Prince d'Orange lui-même n'oſoit quitter le Camp de Parck, pour favoriſer cette jonction, parce que par ce mouvement il découvroit Louvain. Ainſi tant qu'il fut poſſible à M. de Luxembourg de ſubſiſter dans ſon Camp de Meldert, il ſe trouva par ce poſte ſupérieur & maître de la Campagne, quoique ſon Armée fût très-inférieure aux forces de M. le Prince d'Orange, s'il avoit pû les raſſembler.

Quoique M. de Luxembourg fût par cette ſeule ſituation parvenu à changer la conſtitution de la Guerre défenſive, en celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, ce beau début ne le ſatisfaiſoit point encore, & voici ce qu'il fit pour parvenir à

devenir l'offenſeur, pour combattre ſon Ennemi avec tous les avantages qu'un génie ſupérieur ſçait ſe donner, pour ſe procurer un ſuccès heureux.

Il ne jugea pas qu'il dût entreprendre de combattre M. le Prince d'Orange, qu'il n'eût encore diminué ſes forces déja ſéparées. De la maniere dont ce Prince étoit placé à Parck, M. de Luxembourg ne pouvoit pas entreprendre ni ſur les convois, ni ſur les fourages de l'Ennemi; il fallut donc pour parvenir à ſon deſſein de combattre avec avantage, trouver dans la fertilité de ſon imagination un avantage ſur ſon Ennemi, plus décidé que celui de lui enlever un convoi, ou battre un grand fourage.

Pour cela, il jugea qu'il falloit donner des inquiétudes à M. le Prince d'Orange pour le Camp retranché de Liége. Il fit rapprocher de Namur & de lui le Marquis d'Harcourt, qui avec un petit Corps de Cavalerie couvroit le pays de Luxembourg & la baſſe-Meuſe; il fit remuer dans Namur beaucoup de ca-

nons, de munitions de guerre, ou d'outils, & fit cuire beaucoup de pain dans cette place ; après quoi il quitta le Camp de Meldert, & vint avec toute ſon Armée à portée de Liége, dont il alla reconnoître les retranchemens, & fit même faire une grande quantité de faſcines, comme s'il avoit voulu s'en ſervir à l'attaque des retranchemens.

M. le Prince d'Orange, à qui tous les mouvemens qui ſe faiſoient dans Namur étoient connus, crut qu'effectivement M. de Luxembourg vouloit attaquer le Camp retranché de Liége. Il quitta ſon Camp de Parck, pour ſuivre M. de Luxembourg de loin, & ſe mettre à portée de faire encore entrer dans le Camp de Liége autant de Troupes qu'il y en avoit, en faiſant marcher ce Corps à couvert du Demer.

M. de Luxembourg informé de la marche de l'Ennemi, pour s'approcher de lui & de ſon détachement pour Liége, régla ſes mouvemens devant cette Place, de maniere qu'il pût être ſûr de l'affoibliſſement de l'Armée de M. le Prince d'Orange,

avant que de mettre ſon deſſein de combattre à exécution.

M. le Prince d'Orange, qui ſe ſentoit fort ſupérieur en Troupes à M. de Luxembourg, content d'avoir fait entrer de nouvelles Troupes dans le Camp retranché de Liége, ſe tenoit avec tout le reſte de ſon Armée, ſa droite à la Gerthe, ſa gauche à Roms-dorph, le long du ruiſſeau de Landen, le village de Neerwinden à ſa tête. Il détacha même encore M. le Duc de Wirtemberg avec un Corps de dix ou douze mille hommes, pour aller forcer nos lignes de Courtrai, & faire contribuer nos Chatellenies, parce qu'il ne croyoit pas que M. de Luxembourg pût le venir attaquer dans le poſte qu'il s'étoit choiſi.

M. de Luxembourg content des mouvemens que M. le Prince d'Orange venoit de faire, par la préſomption que lui donnoit ſa ſupériorité en Troupes, ne ſongea qu'à raſſurer encore mieux M. le Prince d'Orange dans ſon Camp de Neerwinde, où il ſe croyoit en ſûreté-

& où M. de Luxembourg avoit pourtant réſolu de l'aller combattre.

Il feignit pour cet effet d'avoir conçu une inquiétude extrême pour nos Chatellenies de Flandres, & fit marcher à midi toute la ſeconde ligne, avec des ordres publics de faire toute la diligence poſſible pour ſécourir nos Chatellenies, & des ordres ſecrets aux Troupes détachées de faire halte en un lieu marqué ; & dès que la nuit fut venue, il marcha à l'Ennemi avec tout le reſte de l'Armée. Il le trouva tranquille dans ſon Camp, parce qu'il croyoit M. de Luxembourg occupé à ſon entrepriſe de Liége, & affoibli même d'une partie de ſon Armée, qu'il avoit eu avis qui marchoit vers la Flandre.

Un orage terrible ſurvenu dans le moment que l'Armée ſe mettoit en marche, l'appeſantit ſi fort, qu'elle ne put arriver aſſez tôt pour combattre ce même jour ; il fallut attendre au lendemain, que la bataille ſe donna avec le ſuccès glorieux, dont je parlerai ailleurs.

Ce récit n'a été détaillé avec toutes

tes ſes circonſtances, que pour rendre ſenſible ce que j'ai avancé dans mes Mémoires ſur la Guerre, lorſque j'ai dit, que la conduite d'une Guerre défenſive entre puiſſances égales, réſidoit toute entiere dans l'eſprit & la capacité du Général qui en étoit chargé, dont la ſupériorité de génie ſur ſon Adverſaire s'étoit ſouvent trouvé ſeule capable de faire changer la conſtitution de cette eſpéce de Guerre toujours déſagréable à ſoutenir.

Car enfin, qu'eſt-il de plus vrai, que ſi M. de Luxembourg avoit été de ces génies de guerre ordinaires, & qu'il n'eût pas été plus habile que M. le Prince d'Orange, la Campagne de Flandres auroit été auſſi deſagréable pour le Roi, que le fut celle d'Allemagne, comme nous le dirons en ſon lieu ?

Le gain de la bataille de Neerwinde fut ſi effectif, qu'il procura la ſupériorité entiere à l'Armée du Roi pour le reſte de la Campagne ; de maniere qu'à la fin de Septembre elle forma le Siége de Charleroi, prit cette Place, après quoi elle alla

encore empêcher M. le Prince d'Orange de s'emparer de Courtrai, & vêcut enfin aux dépens des Ennemis juſqu'au tems des quartiers d'hyver. Voici quelles furent les fautes, qui firent perdre à M. le Prince d'Orange ſa ſupériorité véritable.

La premiere fut, après le départ du Roi pour ſon retour, & celui de M. le Dauphin avec ſon Armée pour l'Allemagne, de n'être pas ſorti de ſon Camp de Parck, & de n'avoir pas empêché M. de Luxembourg de prendre celui de Meldert. Cette négligence fut cauſe qu'il ne put ſortir de ſon Camp de Parck, tant que M. de Luxembourg fut à Meldert, & qu'il ne put auſſi ſe faire joindre par les Troupes qui étoient à Liége, crainte que notre Général ne s'emparât de cette Ville, s'il la laiſſoit ſans une puiſſante protection. Ainſi il manqua l'occaſion de ſe donner ſur M. de Luxembourg la ſupériorité qu'il auroit eue, s'ils avoient été enſemble.

La ſeconde, fut celle d'avoir pris toutes les démonſtrations de M. de Luxembourg ſur Liege pour un deſ-

ſein certain, & de s'être déplacé avant que ce Général eût effectivement formé l'attaque de Liége.

La troiſiéme, d'avoir trop promptement détaché M. de Wirtemberg, pour aller en Flandres, dans la ſuppoſition qu'il auroit le tems d'exécuter cette entrepriſe, pendant que M. de Luxembourg ſeroit occupé à Liége.

La quatriéme, qui mit M. de Luxembourg en état de profiter des trois premieres, fut celle de s'être tenu à portée d'une action générale, après s'être affoibli par les détachemens pour Liége, & pour la Flandre.

La cinquiéme, ſans laquelle M. de Luxembourg n'auroit encore que foiblement réuſſi dans ſon deſſein de changer la conſtitution de la Guerre, & n'auroit pû parvenir tout au plus même qu'à faire une Guerre égale, & ſans avantage le reſte de la Campagne, fut celle de croire qu'ayant eu le tems de retrancher le front de ſon Camp, dont les aîles étoient couvertes par la Getthe & le ruiſſeau de Landen, M. de Lu-

xembourg, dont l'Infanterie n'avoit pû arriver que la nuit, quoiqu'il fût arrivé avec ſa Cavalerie à deux heures après-midi à vûe du Camp ennemi, ſe déſiſteroit du déſir de le combattre, lorſque le lendemain matin il verroit le front du Camp retranché, comme il le fut pendant la nuit.

Si même M. le Prince d'Orange, ſans prendre trop de confiance dans la bonté apparente de ſon poſte, eût voulu éviter une action déciſive dans une conjoncture, où les détachemens qu'il avoit faits, la lui devoient prudemment faire éviter, & s'il ſe fût ſervi du tems de la nuit pour faire paſſer la Getthe à ſon Armée, & mettre cette riviere devant lui, il eſt certain que tous les mouvemens d'habile & de grand Capitaine que M. de Luxembourg avoit faits pour combattre M. le Prince d'Orange avec avantage, ne lui auroient été d'aucun profit pour changer la conſtitution de la Guerre, & ſe donner la ſupériorité ſur ſon Ennemi par des mouvemens, qui n'auroient rien décidé ſans

combat ; parce que M. le Prince d'Orange en ſe couvrant de la Getthe & évitant de combattre, ſe procuroit le moyen infaillible de rejoindre toutes ſes forces, & de ſe conſerver par-là la ſupériorité ſur M. de Luxembourg.

Exemple qui juſtifie, combien une premiere faute faite devant un Général d'un génie ſupérieur, conduit aiſément à toutes les autres, & juſqu'à celle qui décide de la conſtitution d'une Guerre.

J'ai dit ci-deſſus, que le premier projet pour la Campagne d'Allemagne avoit été d'y demeurer ſur la défenſive, & que celui même des Ennemis étoit de ne rien entreprendre de ce côté-là, parce qu'ils vouloient agir avec ſupériorité en Hongrie & en Piémont, à quoi ils étoient conviés par ce qui s'étoit paſſé l'année précédente en ce pays-là.

Mais M. le Dauphin ayant marché en Allemagne avec ſon Armée, & y ayant joint celle que commandoit M. le Maréchal de Lorges pour agir conjointement contre l'Armée de l'Empire commandée par M. le Prince

de Baden, ce Prince qui vit fondre ſur lui une Armée fort ſupérieure à la ſienne, ne ſongea qu'à ſe placer de maniere à pouvoir ſeulement garder l'Allemagne au-delà du Neckre, & abandonna tout le Pays entre le Rhin & le Neckre, comptant que c'en étoit aſſez dans l'état où il ſe trouvoit, s'il pouvoit empêcher que nous ne pénétraſſions plus avant, & eſpérant que la ſupériorité de M. le Prince d'Orange en Flandres, ou l'offenſive que M. de Savoye avoit réſolu de faire contre nous, le débarraſſeroit de nos grandes forces en Allemagne pour marcher au ſecours de Pignerol, ou de la Flandre, & qu'ainſi nous ne pourrions pas prendre des quartiers d'hyver dans l'Empire.

Pour cet effet, M. de Baden fortifia un Camp pour toute ſon Armée ſur la hauteur qui tombe ſur Heilbron, où il avoit jetté un corps d'Infanterie. Ce Camp étoit inattaquable du côté de Lauffen; il étoit bon du côté de Heilbron, parce qu'il ne pouvoit être abordé qu'après s'être rendu maître de cette Ville; mais il n'é-

toit point ſoutenable, ſi l'Armée du Roi avoit paſſé le Neckre à Neckerſulm & à Wimphen, & qu'elle eût tourné ce Camp.

Ce fut ce que l'on négligea de faire. On le tâta du côté de Lauffen où il n'étoit point attaquable; on s'amuſa à courir & à piller le Wirtemberg, que M. le Prince de Baden abandonnoit; & après avoir inutilement fatigué l'Armée pendant quelque tems, & fait beaucoup de déſordre dans le Wirtemberg, on ſe retira, parce que comme M. de Baden l'avoit ſagement prévû, le Siége de Pignerol que M. de Savoye commençoit à former, obligea le Roi à faire détacher de ſon Armée d'Allemagne beaucoup de Cavalerie, afin de mettre M. de Catinat en état de ſecourir cette place, & de combattre M. de Savoye, en cas que ce Prince s'opiniâtrât au deſſein de ce Siége.

Cet exemple de la judicieuſe défenſive de M. le Prince de Baden en Allemagne, ſervira à faire connoître que cette eſpece de guerre peut ſe ſoutenir ſans déſavantage marqué,

quand on peut réduire l'agreſſeur à un point d'attaque préalable à aucune autre entrepriſe ; & que dans un commencement de cette opération, on ne regarde pas comme un objet eſſentiel de ſon projet de défenſive, de s'oppoſer à un Ennemi, qui attaque avec grande ſupériorité, & qu'on ne s'attache qu'à le réduire à ce point d'attaque préalable à toute autre opération.

Il eſt certain que M. le Prince de Baden dans cette eſpece de guerre avoit judicieuſement penſé d'abandonner de ſon bon gré tout le Pays entre le Rhin & le Neckre, parce qu'il n'auroit pû tenter de le ſoutenir par partie, ſans expoſer auſſi quelques parties de ſon Armée fort inférieure à la nôtre, & que ſes moindres pertes auroient été fort conſidérables pour lui dans l'état où il ſe trouvoit, & auroient abſolument décidé de notre ſupériorité, dans un tems où il lui étoit d'une conſéquence infinie de ſe maintenir dans une eſpece d'égalité, par le choix d'un bon poſte.

Par les raiſons contraires, il eſt auſſi

auſſi certain que l'agraiſſeur ne doit jamais ſe négliger ſur les attentions à avoir pour décider de la ſupériorité. Si donc M. le Maréchal de Lorges avoit été actif, s'il n'avoit pas perdu inutilement des jours qui conſommoient le pain, qu'il ne tiroit que de Philiſbourg & du Fort-Louis, s'il s'étoit précédemment informé avec exactitude de la nature du poſte, que M. le Prince de Baden avoit pris ſur la hauteur de Heilbron, il auroit ſçu que ce poſte n'étoit point attaquable du côté de Lauffen, & il n'y auroit point porté inutilement l'Armée.

Il auroit ſçu que ne pouvant point attaquer Heilbron, le Neckre entre deux, & ſoutenu de l'Armée Ennemie, il falloit paſſer cettre riviere à Nekerſulm ou à Wimphen, pour pouvoir agir avec ſuccès contre cette Ville, où étoient tous les vivres pour l'Armée de M. de Baden. Et s'il avoit paſſé le Neckre, il auroit aiſément vû que le poſte de M. le Prince de Baden ne valoit rien par derriere, & il auroit forcé ce Prince à abandonner Heilbron, &

à s'aller mettre en ſureté derriere le Koker.

Il étoit même impoſſible à M. de Baden de s'oppoſer au paſſage du Neckre par deux raiſons. La premiere, c'eſt qu'il étoit trop éloigné pour le pouvoir faire, ſans ſe dépoſter de la hauteur où étoit ſon Camp.

La ſeconde, c'eſt que par la nature du terrein, les Troupes auroient ſouffert une perte conſidérable par le feu de l'Armée du Roi, parce que de ce côté-ci du Neckre, le terrein de la Campagne eſt plus élevé que de l'autre, & qu'ainſi l'Artillerie de l'Armée du Roi auroit eu un grand avantage ſur la ſienne.

De ce récit il faut conclure, que M. le Maréchal de Lorges a fort mal conduit une guerre offenſive, & que M. le Prince de Baden s'eſt fort bien conduit par la défenſive, & a tiré un parti avantageux d'un poſte, qui n'avoit pourtant qu'une apparence de ſureté; ſans être effectivement de la nature de ceux qui ſont aſſez bons pour y oſer tenir contre une Armée ſupérieure, parce qu'ils ne peuvent être tournés, &

qu'il faut les attaquer par une tête qu'on a eu le tems d'accommoder.

La guerre qui ſe fit en Piémont cette même Campagne 1693. me fournira pluſieurs réflexions, tant ſur la défenſive mal réglée, que ſur une offenſive heureuſe, qui n'a pourtant point été ſuivie d'un ſuccès avantageux.

La Cour avoit réſolu de ne faire contre M. de Savoye qu'une guerre défenſive. Je l'ai dit ailleurs; mais M. de Catinat, qui l'année précédente s'étoit mal trouvé de la diſpoſition dans laquelle il s'étoit mis, y voulut changer quelque choſe, parce qu'il crut que M. de Savoye ſe feroit pour l'offenſive un objet différent de celui qui lui avoit fait porter ſes vues ſur le Dauphiné, en laiſſant nos Places de la tête derriere lui.

Voici quelle fut la diſpoſition de M. de Catinat pour ſon Infanterie. Il en mit conſidérablement dans Pignerol, forma un Camp ſur la hauteur de Rochecoſtel, plaça quelques Bataillons dans le Pragelas, dans les paſſages du Dauphiné & de la Vallée de Barcelonette, & ſur le War; ſa

Cavalerie reſta au Camp de Sablon.

Ce Général crut par cette diſpoſition, qu'en montrant à M. de Savoye ce grand Corps d'Infanterie, ce Prince n'abandonneroit pas la plaine de Piémont & Turin, pour s'attacher au Siége de Cazal ou de Nice; que la vûë ſeule de cette Infanterie ſuffiroit pour empêcher M. de Savoye de penſer à entreprendre ſur Pignerol, ou ſur Suze, & qu'ainſi la défenſive alloit être fort ſûre & même fort tranquille.

Cette diſpoſition générale auroit été bonne, ſi M. de Catinat y avoit ajouté une autre diſpoſition particuliere, ſans laquelle la générale ne pouvoit réuſſir.

Pour empêcher que le Siége de Pignerol ne pût être formé par M. de Savoye, il falloit empêcher qu'il ne prît le Fort de ſainte Brigitte, qui étoit au-deſſus de la Citadelle de Pignerol, & que ce Prince ne dépoſtât ce corps d'Infanterie qui étoit campé ſur Rochecoſtel.

Pour que M. de Savoye ne pût pas former le Siége de ſainte Brigitte, il falloit faire un Camp retranché

depuis ce Fort jusqu'à la Citadelle; & pour empêcher qu'il ne dépostât l'Infanterie qui étoit sur Rochecostel, il falloit que ce Camp pût communiquer avec Pignerol, & ne point souffrir que M. de Savoye se saisit de l'Abbaye de S. Pierre & des derrieres de Rochecostel.

Car pourquoi craindre que M. de Savoye ne portât toute son Infanterie dans le Pragelas par la Vallée de Saint Martin? Qu'est-ce qu'elle y auroit fait? Elle y auroit tout au plus brûlé quelques Villages de nulle importance, & auroit eu bien de la peine à y vivre quelques jours. Toute cette expédition même ne produisoit rien contre Pignerol, ni contre Briançon & Suze, que M. de Catinat protégeoit du Mont Genévre.

Il falloit encore ajouter à cette disposition particuliere une chose essentielle, principalement dans un Pays comme celui-là; c'étoit de charger de l'exécution des mouvemens à faire faire à cette Infanterie, & du commandement de Pignerol, des gens qui en fussent capables; &

c'eſt ce que l'on ne fit pas.

M. de Savoye s'étant donc approché de Pignerol avec toute ſon Armée, connut aiſément les défauts de notre diſpoſition, & en profita ſans perdre de tems. Il aſſiégea le Fort de ſainte Brigitte, & le prit; dépoſta ſans peine notre Infanterie de la hauteur de Rochecoſtel; la ſuivit juſqu'au Mont Genévre; bombarda Pignerol, & enſuite ſongea à en faire le Siége dans les formes.

Voilà quels furent les effets de notre mauvaiſe diſpoſition, qui auroit même été plus funeſte, ſi le Roi n'avoit fait marcher avec diligence un corps conſidérable de Cavalerie de ſon Armée d'Allemagne, que M. de Catinat mit en état d'entrer dans la plaine de Piémont par la Vallée de Suze, & de combattre M. de Savoye.

Ce Prince de ſon côté rempli de la préſomption que ces premiers ſuccès lui avoient donnée, & ſe confiant trop en la bonté de ſa Cavalerie Allemande, laiſſa déboucher M. de Catinat de la Vallée de Suze, ſans venir avec ſon Armée au devant de lui. Il ne vouloit point

abandonner ſon deſſein ſur Pignerol, quoique la tranchée ne fût point encore ouverte ; & il crut que s'il battoit l'Armée du Roi près de Pignerol, non ſeulement le Siége lui en deviendroit plus facile, mais qu'il détruiroit abſolument l'Armée battue avant qu'elle eût pû ſe mettre en ſûreté derriere Suze, où il ne comptoit pas même qu'elle oſât s'arrêter.

Ainſi il ſe perſuada que pourvû qu'il battît l'Armée de M. de Catinat, qui étoit entre la ſienne & Turin, non ſeulement il prendroit aiſément Pignerol, (conquête qu'il regardoit dans ce tems-là comme le moindre objet de ſon projet d'offenſive après les premiers ſuccès de ſa Campagne,) mais reprendroit Suze, la Savoye, & porteroit même la guerre de cette Campagne par tout le Dauphiné & juſqu'aux portes de Lyon.

Après ce récit général de la guerre de Piémont pendant cette Campagne, il faut en faire un détail plus exact, afin de faire mieux connoître toutes les fautes qui y ont été faites contre les régles des deux

guerres, défenſive & offenſive.

Lorſque dans mes Mémoires j'ai parlé de la guerre défenſive, j'y ai donné des régles pour la ſoutenir différemment, ſuivant la différente conſtitution des Pays.

Comme ces régles ſont générales, & qu'ici je réfléchis ſur cette matiére par les occaſions que m'en donne la guerre de Piémont, je vais entrer dans un détail exact & précis de l'état où étoient les affaires du Roi de ce côté-là, pour rendre mes réflexions plus ſenſibles, & pour les appuyer par des raiſons ſolides.

Le Roi étoit le Maître de la Savoye & du Comté de Nice; il avoit une bonne Garniſon dans Cazal, & poſſédoit Suze au pied du mont Cénis, & Pignerol au bout de la Vallée de Pragelas, à l'entrée de la plaine de Piémont. Il falloit donc ſe donner une ſituation de défenſive, qui en protégeant les places au-delà des Monts, garantît en même tems la Provence & le bas Dauphiné des courſes des Ennemis. Car on ne pouvoit raiſonnablement craindre aucune entrepriſe de ce côté-là, de la

part des Ennemis, dont la réuſſite les pût mettre en état de ſe procurer un établiſſement ſolide en-deçà des Alpes. Le Roi avoit dans Pignerol & en arriere au-delà des Alpes une puiſſante artillerie de Siége; & toutes les charrettes, tant pour le ſervice de l'Artillerie, que pour celui des vivres, qui avoient ſervi les Campagnes précédentes, étoient auſſi dans Pignerol. D'ailleurs le Roi avoit de ces côtés-là beaucoup plus d'Infanterie que les Ennemis, mais auſſi moins de Cavalerie. Voilà quel étoit notre état; celui des Ennemis étoit tel que je vais le dire.

Ils étoient les maîtres de ſe promener par toute la plaine de Piémont, dans laquelle ſuivant notre projet de défenſive, nous ne voulions point entrer avec l'Armée. Ils étoient, comme je l'ai dit, ſupérieurs en Cavalerie, mais fort inférieurs en Infanterie.

Il auroit donc été raiſonnable de penſer, que la Cavalerie de l'Ennemi ne lui pouvant être d'aucune utilité pour agir dans la Montagne, notre défenſive étoit ſûre, pour-

vû que notre Infanterie fût placée de maniere qu'elle fût toujours en force devant celle de l'Ennemi, ſoit par ſon nombre, ſoit par le choix de bons poſtes, dans leſquels elle fût en ſûreté, juſqu'à ce que le reſte de l'Infanterie pût être raſſemblé pour agir.

Par ce que je viens de dire, on voit que les Ennemis étoient dans le baſſin du Piémont, dont nous voulions garder tous les bords depuis Nice & la Méditerranée, juſqu'au Lac de Geneve.

Ils avoient donc Cazal derriere eux, Pignerol & Suze devant eux au pied des Alpes, & tout le centre que forment les Montagnes; nous avions devant nous la plaine de Piémont, l'Armée des Ennemis toute enſemble, & Turin.

Ainſi notre premier déſavantage étoit en ce que nous avions ſéparé notre Infanterie en pluſieurs Corps, pour garder ce vaſte ceintre de montagnes; & que notre Cavalerie étoit trop en arriere, pendant que toutes les Troupes de l'Ennemi étoient réunies de maniere, que

quoiqu'il fût dans le fond fort inférieur à nous en Infanterie, il ne laiſſoit pas d'être ſupérieur par-tout où il auroit réſolu de faire ſon effort enſemble, parce qu'il y pouvoit être au moins pendant quelques jours plus nombreux que nous; ſituation d'autant plus triſte pour M. de Catinat, que le danger dans lequel elle nous mettoit, ne pouvoit être attribué qu'aux fautes faites contre les régles d'une judicieuſe défenſive, dont la bonne diſpoſition eſt la ſeule ſûreté à prendre contre les événemens malheureux, qui peuvent arriver en peu de jours.

Pour prouver ce que je viens de dire, il eſt certain premierement, que l'Ennemi ne pouvoit ſe porter ſur Cazal pour en former le Siége, qu'avec toute ſon Infanterie; & qu'en laiſſant ſa Cavalerie devant nous dans la plaine de Piémont, pour nous en chicaner l'entrée, lorſque nous aurions raſſemblé toutes nos forces pour marcher au ſecours de cette Place; & que cette Cavalerie ſupérieure à la nô-

tre ne pouvoit agir avec ſuccès contre l'Armée du Roi en tête, mais ſeulement en cherchant les flancs de l'Armée pendant ſes marches, ou en prenant ſes derrieres, pour enlever ſes convois, en cas qu'elle eût été néceſſitée d'en tirer de Pignerol après avoir marché en avant.

Car comment cette Cavalerie auroit-elle oſé ſe tenir ſi près de toute notre Armée, dans une plaine, qui quoiqu'elle ſoit fort unie, ne laiſſe pas d'être remplie de défilés preſque continuels par la nature du Pays? Elle auroit ſûrement été obligée de nous abandonner le terrein, même de loin, à meſure que nous aurions marché en avant.

Si elle s'étoit occupée à nous empêcher de fourager, notre Infanterie nous auroit garanti contre cette appréhenſion, moins raiſonnable à avoir en Piémont, que dans les autres Pays où l'on fait la guerre.

Si enfin elle s'étoit tenue derriere nous, pour empêcher que nous puſſions tirer des convois de Pignerol, il auroit été aiſé de parer cet

inconvénient, pour le tems qui étoit néceſſaire à faire lever le Siége de Cazal, en faiſant porter de la farine par nos charrettes au lieu de pain; car enfin il n'y a que vingt-deux lieues de Pignerol à Cazal.

D'ailleurs la diſtance de Pignerol à Turin n'eſt pas ſi grande, que nous n'euſſions pû pouſſer cette Cavalerie devant nous juſqu'au-delà de cette Place, que nous aurions pû tout au moins bombarder, & réduire en cendres, ſi nous l'avions voulu, & déſoler la plaine de Piémont, ce que M. de Savoye n'auroit pas voulu ſouffrir. Ainſi dans la conjoncture préſente, il ne paroiſſoit pas qu'il y eût raiſonnablement rien à craindre pour Cazal.

Secondement, nous ne devions pas craindre les Siéges de Nice & de Villefranche. Ces Places étoient en bon état. Nous avions de l'Infanterie ſur le War à portée d'y entrer. En cas que l'Ennemi eût eu ces objets d'entrepriſe, il auroit fallu qu'il eût quitté la plaine de Piémont avec ſon Infanterie, en laiſſant la Cavalerie ſeule dans la plai-

ne pour nous en chicaner la poſſeſſion.

Nous ne devions pas le craindre par les raiſons que je viens de dire, en parlant de ſon entrepriſe ſur Cazal, beaucoup plus fortes même pour Nice; parce que pour cette expédition il auroit fallu que l'Infanterie Ennemie eût paſſé toutes les Alpes du côté de Nice. M. de Savoye ne pouvoit même tirer ſon canon, ſes munitions de Guerre, & ſon pain, que d'Onéglia, ou des Places Eſpagnoles de la côte de Toſcane. Comment cela lui auroit-il été poſſible, dans un tems que nous étions les maîtres de la Méditerranée? Ainſi rien encore à craindre pour Nice & Villefranche, & par les mêmes raiſons rien à craindre pour Antibes.

Troiſiémement, nous n'avions rien à appréhender du côté de la vallée de Barcelonette, & des autres vallées en remontant, que des courſes pour brûler des Villages en Provence & en Dauphiné, & pour enlever des beſtiaux dans les montagnes.

Ces objets étoient bien petits pour une armée, qui ſe propoſoit une forte offenſive. Nous avions d'ailleurs de l'Infanterie en ce pays-là, dont le nombre auroit aiſément augmenté par celle qui étoit campée ſur le Mont-Genévre, & qui ſe ſeroit trouvée ſuffiſamment en force, pour obliger l'Ennemi à ſe retirer, & pour l'empêcher de prendre un établiſſement ſur la Durance.

Il avoit encore un raiſonnement à faire, pour ſe raſſurer contre les entrepriſes des Ennemis de ces côtés-là, qui étoit de dire, qu'ils s'y ſeroient portés avec un petit Corps, ou avec un gros; s'ils avoient entrepris avec un petit Corps, le remede auroit été facile par ce côté-ci de la montagne, en prenant le derriere de ce Corps, s'il s'étoit avancé; s'ils avoient voulu entreprendre avec un gros Corps d'Infanterie, de quoi auroit-elle vêcu, ſi en entrant en même tems avec toutes nos forces dans la plaine de Piémont, en ſuivant le pied des Alpes, notre Armée avoit fait retirer la portion de celle de l'Ennemi, qui auroit été miſe à l'entrée

d'une vallée, pour raſſurer le retour du Corps qui auroit voulu pénétrer ?

Quatriémement, il ne paroiſſoit pas raiſonnable d'avoir des ſujets d'appréhenſion pour la Savoye du côté de la Maurienne & de la Tarentaiſe, ou du Chablais, parce que l'Ennemi n'auroit pû y entrer que par la vallée d'Aouſte & le petit S. Bernard ; ainſi le ſeul objet de défenſive capital à avoir, étoit de protéger Sainte Brigitte, Pignerol & Suze.

Pour réduire donc à ce point toute l'offenſive des Ennemis, & toute notre défenſive, il y avoit de notre part pluſieurs choſes à faire, dont les unes n'étoient que des démonſtrations, les autres des choſes eſſentielles.

Les démonſtrations étoient, la réparation des chariots de l'Artillerie & des Vivres, qui étoient dans Pignerol. Cette chétive dépenſe étoit capable de faire penſer à l'Ennemi, que nous voulions nous mettre en état de profiter de tous les mouvemens qu'il voudroit faire, pour entreprendre loin de Pignerol.

Ainſi il ne nous auroit donné aucunes

aucunes attentions éloignées de notre véritable objet de défenſive, parce qu'il auroit jugé que nous n'en aurions pris aucune, puiſque nous nous ſerions préparés à agir offenſivement, dès qu'il nous auroit préſenté le moyen de le faire avantageuſement, en s'éloignant de notre centre principal.

M. de Catinat ne devoit point auſſi mettre ſa Cavalerie au Camp du Sablon. Elle y étoit trop éloignée de ſon principal Corps d'Infanterie, pour faire connoître à l'Ennemi qu'il vouloit s'en ſervir dans la plaine de Piémont, en cas qu'il lui en donnât le moyen, en s'attachant à des entrepriſes éloignées de Pignerol. Il devoit faire ſubſiſter dans la Savoye ſa Cavalerie, & la ſéparer pour ſa commodité des fourages, que les montagnes lui auroient fournis dans cette ſaiſon.

Et je ne trouve pas que la raiſon de garantir le Bas-Dauphiné & la Provence des courſes de la Cavalerie ennemie, fût aſſez bonne par les raiſons que j'ai dites ci-deſſus, en parlant des objets que pouvoient

avoir les Ennemis, pour agir offenſivement de ces côtés, pour engager ce Général à mettre les quarante Eſcadrons qu'il avoit, tout à fait hors de portée de faire craindre M. de Savoye pour la plaine de Piémont.

La Cour devoit auſſi choiſir pour commander dans Pignerol, & à cette tête de notre principale défenſive, un autre homme que le Comte de Teſſé, qui avec un Corps conſidérable d'Infanterie, ne ſçut pas trouver les moyens de garantir le Fort de Sainte Brigitte qu'il laiſſa prendre par M. de Savoye, qui enſuite ſe ſaiſit de l'Abbaye de Saint Pierre, du Malenage, de la redoute & des hauteurs de Tourines; coupa la communication du Camp de Rochecoſtel avec Pignerol; dépoſta l'Infanterie qui étoit campée ſur Rochecoſtel, & la pouſſa juſqu'à Mantoules & Feneſtrelles; de ſorte que ſi M. de Savoye, après avoir bombardé Pignerol, s'étoit mis auſſi-tôt après en devoir de former le Siége de cette Place, il y a beaucoup d'apparence qu'il l'auroit pri-

ſe, avant que M. de Catinat eût été en état d'entrer dans la plaine de Piémont par Suze, pour en faire lever le Siége à ce Prince.

Exemple qui juſtifie ce que j'ai dit dans mes maximes ſur la Guerre défenſive, que la maniere de la ſoutenir réſide entiérement dans la bonne diſpoſition générale, dans laquelle ſe ſçait mettre le Général qui en eſt chargé & dans la prévoyante capacité de ceux à qui ce Général commet le détail des mouvemens particuliers qu'il faut faire, pour prévenir ceux d'un Ennemi qui veut entreprendre, parce que toutes les fautes y ſont capitales, & preſque toujours ſans reméde.

Car ce n'en eſt point un raiſonnable, que celui d'avoir recours au ſuccès d'une bataille, quand on a projetté de reſter ſur une judicieuſe défenſive, & que par les fautes faites contre les véritables régles de la Guerre défenſive, on ſe laiſſe réduire à un moyen d'extrémité, quand on a cru pouvoir s'en paſſer, ſans s'expoſer à de grands inconvéniens.

C'eſt ce que je prouve par ce qui

a ſuivi l'événement heureux de la bataille de la Marſaille. La Victoire fut complette ; cependant elle ne put pas apporter un grand changement aux affaires du Roi en Piémont.

Car quoique les débris de l'Armée ennemie ſe fuſſent fort éloignés de la nôtre, elle ne fut pourtant pas en état, ni d'entreprendre ſur Turin, ni de faire le Siége de Coni, ni même d'hyverner en Piémont, tant parce qu'il ne ſe trouva point de chariots en état pour remuer & ſervir l'Artillerie, que parce que les voitures des mulets ne ſe trouvoient pas ſuffiſantes, pour faire vivre l'Armée éloignée de Pignerol, & de nos dépôts de farine.

Ce dernier exemple prouve, qu'on ne doit jamais tellement ſe déterminer par ſon choix à une Guerre défenſive, que l'on ſe prive abſolument des moyens de la tourner en offenſive, en cas que les fautes de l'Ennemi, ou des ſuccès heureux rendent la choſe poſſible.

L'année 1694 fut aſſez difficile à paſſer en France, non par des mouvemens de guerre, mais par des mal-

heurs du dedans du Royaume. Vers la fin de 1693, la malice de quelques gens d'affaires rendit l'argent plus rare, qu'il ne l'avoit encore été; la récolte fut mauvaise dans plusieurs Provinces; ce qui mit les bleds à si haut prix, qu'il périt beaucoup de peuple de miseres & de maladies, qui en sont les suites inévitables.

Ces malheurs intérieurs porterent le Roi à ne faire pour cette année qu'une Guerre défensive par-tout. M. de Luxembourg fut chargé de celle de Flandres sous les ordres de M. le Dauphin.

Ce Général, à qui le nombre de Troupes ne manquoit pas, mais seulement les moyens pour être en état d'entreprendre, ne crut pas devoir faire connoître aux Ennemis par des mouvemens d'une simple défensive, qu'il n'étoit chargé que de cette espece de Guerre, qu'il ne trouvoit pas même convenable à la présence de M. le Dauphin.

Il porta donc à l'ouverture de la Campagne toute l'Armée du côté de Tongres, pour marquer à M. le Prince d'Orange qu'il entrepren-

droit ſur Liége, en cas que ce Prince voulût ſe porter vers la Flandre.

Deux raiſons l'engagerent à prendre ce parti : la premiere, d'ôter par-là à l'Ennemi toutes ſes vues d'entrepriſe du côté de la Flandre ; la ſeconde, de trouver pour toute la Campagne, ou au moins pour la plus grande partie, des ſubſiſtances pour l'Armée du Roi, aux dépens du Pays ennemi.

Ce deſſein lui réuſſit. M. le Prince d'Orange crut toujours que M. de Luxembourg vouloit aſſiéger Liége, dès qu'il l'auroit quitté de vue, & ne ſongea dans ſes campemens qu'à protéger Louvain, & à ſe tenir à portée de combattre l'Armée du Roi, ſi elle s'attachoit à Liége ; de maniere que M. de Luxembourg fit vivre l'Armée une grande partie de la Campagne auprès de la Meuſe, & laiſſa paiſiblement faire la récolte par toute la Flandre, juſqu'à ce qu'enfin l'Armée du Roi étant campée à Vignamont, & celle du Prince d'Orange à Tavieres, ce Prince crut qu'ayant par cette poſition pluſieurs marches ſur l'Armée

du Roi, il pourroit arriver avant elle en Flandres, & qu'en couvrant bien ce deſſein, il parviendroit à l'Eſcault, & ſe ſaiſiroit de Courtrai, avant que M. de Luxembourg y pût arriver avec l'Armée.

Mais ce Général prévoyant ſçut ſe diſpoſer à des marches forcées avec tant de juſteſſe, qu'il arriva à Hauterive ſur l'Eſcault quelques heures ſeulement avant la tête de l'Armée ennemie, & rompit par-là toutes les meſures que M. le Prince d'Orange avoit priſes pour ſe ſaiſir de Courtrai, & ſe donner des quartiers de fourages aux dépens de la Châtellenie de Courtrai, que M. de Luxembourg eut pour l'Armée, en laiſſant ainſi en repos le Pays du Roi.

Cet exemple ſur une Guerre défenſive, faite en conſervant toujours un air de ſupériorité, ou au moins d'égalité ſur ſon Ennemi, fera ſentir combien la pénétration d'un Général, qui ſçait connoître juſqu'aux momens que ſon Ennemi peut prendre pour exécuter un deſſein, eſt utile & profitable à ſon Prince.

Car dans cette occaſion, il eſt certain qu'un Général moins vif, & moins pénétrant que M. de Luxembourg, auroit fait une fin de Campagne déſagréable; au lieu que la ſienne fut éclatante, & que ſans action elle peut être miſe au rang de ſes plus belles, par les mouvemens judicieux dont elle fut remplie.

Il ne ſe paſſa rien en Allemagne, ni en Italie, qui mérite mes réflexions. La mort de M. de Luxembourg arrivée au commencement de l'année 1695, changea abſolument la face des affaires du Roi en Flandres.

Il fallut donner un nouveau Général à cette Armée, qui ſous le commandement de M. de Luxembourg avoit toujours été victorieuſe, quand elle avoit combattu, & ſupérieure, quand elle n'avoit ſeulement fait que ſe remuer ſous un ſi grand Général.

Le choix tomba ſur M. le Maréchal de Villeroi pour l'Armée principale. La ſeconde Armée fut donnée à M. le Maréchal de Boufflers ſubordonné à M. le Maréchal de Villeroi;

roi ; & le Roi par le projet de Campagne pour cette année, ne chargea ce nouveau Général en Chef, que de la conſervation des conquêtes précédentes, ſans lui demander de ſe commettre à des événemens, dont il ne croyoit pas les ſuccès ſi ſûrs, quoiqu'avec les mêmes Troupes toujours victorieuſes, qu'il les auroit pû penſer, lorſqu'elles étoient conduites par M. le Maréchal de Luxembourg. M. le Prince d'Orange de ſon côté, défait d'un auſſi redoutable adverſaire que l'étoit M. de Luxembourg, devant lequel il n'oſoit plus ſe commettre, ſongea à prendre un air de ſupériorité ſur nos nouveaux Généraux, & pour cela forma le deſſein du Siége de Namur, qu'il couvrit par des préparatifs immenſes dans les Places des Eſpagnols du côté de la mer & de la Flandre, voulant par-là nous donner des attentions égales pour Dunkerque, Ypres, Tournay & Namur.

Le Roi, qui comme je viens de dire, avoit pour cette Campagne pris le parti de la défenſive en Flan

dres, & qui étoit perſuadé que M. le Prince d'Orange feroit tous ſes efforts pour entreprendre, ſongea également à pourvoir ces quatre Places.

Il faut remarquer que Namur & Dunkerque faiſoient la droite & la gauche de l'étendue du Pays à protéger. Namur au confluent de la Sambre dans la Meuſe, Dunkerque ſur la mer, Tournai ſur l'Eſcault, & Ypres près de la Lys, faiſoient le centre de cette étendue de Pays.

Pour mettre donc, à l'ouverture de la Campagne, nos Armées dans une diſpoſition également à portée de protéger ces quatre Places, le Roi voulut que l'Armée de M. le Maréchal de Boufflers s'aſſemblât vers Mons, pour obſerver Namur; & que celle de M. le Maréchal de Villeroi s'aſſemblât entre l'Eſcault & la Lys, pour protéger Ypres, Dunkerque & Tournai.

On mit outre cela dans Namur une puiſſante garniſon d'Infanterie, parce que cette place étoit à une aſſez grande diſtance des autres, & que d'ailleurs elle eſt difficile à aborder.

On donna à M. de Montal, chargé en particulier de la défenſe de Dunkerque, un petit Corps avec lequel il ſe tenoit campé à l'Abbaye de Lo, entre Dunkerque & la Kenoque.

Je fus deſtiné pour la défenſe d'Ypres, en cas que ce fût cette Place que les Ennemis vouluſſent attaquer.

M. de Créqui fut deſtiné pour Tournai, & M. le Maréchal de Boufflers eut ordre de ſe jetter dans Namur avec un gros Corps de Dragons, dès qu'il verroit que les Ennemis ſe détermineroient à faire le Siége de cette Place.

Voilà qu'elles furent les meſures qui furent priſes, pour la conſervation ou la défenſe de ces quatre Places, & pour ſoutenir la Guerre défenſive cette Campagne en Flandres.

M. le Prince d'Orange, dont le véritable deſſein étoit ſur Namur, le couvrit à l'ouverture de la Campagne par de feintes démonſtrations ſur les autres Places.

Comme ſes forces étoient fort ſupérieures aux nôtres, & qu'il crut avoir pénétré que nous ne voulions

ſoutenir cette année qu'une Guerre défenſive, il les partagea d'abord avec trop peu de circonſpection en pluſieurs Corps. Il donna à M. l'Electeur de Baviere une Armée, qui s'aſſembla vers la haute-Dendre, & qui bientôt après vint entre l'Eſcault & la Lys.

Ce mouvement engagea M. de Boufflers, deſtiné à l'obſerver, à venir couvrir les lignes de Courtrai. Le Prince d'Orange donna à M. d'Owerkerque un Corps de Cavalerie, qui vint ſe placer ſur la grande chauſſée près de Fleurus. Ce Corps commençoit à marquer le deſſein de ce Prince ſur Namur, ou Charleroi; & pour lui, il vint à Becelaër ſur la Heule avec ſon Armée principale, d'où il détacha M. le Duc de Wirtemberg avec vingt-deux Bataillons & quelques Eſcadrons, pour venir par Dixmude juſques vis-à-vis de la Kenoque & de la Fintelle.

Cette premiere diſpoſition, par laquelle ce Prince croyoit donner également jalouſie à toutes nos Places, étoit fort haſardeuſe, & il n'au-

roit jamais osé se séparer de la sorte devant une Armée aussi puissante, que celle du Roi le pouvoit devenir en six heures de tems, s'il avoit encore eu M. de Luxembourg en tête.

Pour prouver que cette disposition exposoit nos Ennemis à des inconvéniens irréparables pour toute la Campagne, il faut remarquer, que l'Armée du Roi presque réunie par le mouvement qu'avoit fait M. de Boufflers, en venant garder les lignes de Courtrai, tenoit ainsi tout le Pays depuis l'Escault jusqu'à la Kenoque, & pouvoit en six heures de tems se joindre, pour accabler à son choix, ou l'Armée de M. le Prince d'Orange très-désavantageusement campée à Becelaër, où l'Armée de M. de Baviere campée devant les lignes de Courtrai, où elle étoit sans communication avec celle de M. le Prince d'Orange.

Il m'auroit même été facile avec les trente-six Bataillons & les vingt Escadrons, campés le long du canal de Bouzingen, entre Ypres & la Kenoque, d'accabler M. de Wirtem-

berg dans le Camp qu'il avoit pris entre la Kenoque & l'Abbaye de Lo, ſans que les Armées principales de Meſſieurs de Villeroi & de Boufflers euſſent eu aucun mouvement à faire pour ſoutenir cette entrepriſe.

Il eſt certain que le ſuccès d'une de ces trois entrepriſes auroit changé la conſtitution de la Guerre défenſive, ſans expoſer l'Armée du Roi à un événement douteux, par la grande ſupériorité où elle ſe ſeroit trouvée, lorſqu'elle auroit voulu agir contre l'un de ces trois Corps des Ennemis, qui étoient également à portée de l'Armée du Roi, & ſans communication entr'eux.

Et il eſt encore certain que ce ſuccès auroit ôté à l'Ennemi toute poſſibilité de réuſſir dans le Siége de Namur, qu'il s'étoit propoſé de faire, & qu'il auroit pour toute cette Campagne ôté au Roi toutes ſes inquiétudes des deſſeins de ſes Ennemis ſur ſes Places, parce que ſon Armée ſe ſeroit ainſi acquis une ſupériorité entiere ſur celle de ſes Ennemis, ſans s'être commiſe à un événement douteux.

Cette mauvaiſe diſpoſition de l'Ennemi dura même plus de huit jours, ſans aucun mouvement de notre part pour l'en châtier ; au bout duquel tems, tout étant apparemment prêt pour le Siége de Namur, M. le Prince d'Orange raſſembla ſes forces diſperſées, repaſſa la Lys & l'Eſcault ; après quoi M. de Baviere prit le Corps de Cavalerie de M. d'Owerkerque en paſſant, & alla inveſtir Namur.

Premier exemple dans cette Campagne par rapport à la Guerre défenſive, qui fera ſentir de quelle conſéquence il eſt à un Prince de choiſir pour quelque eſpece de Guerre qu'il ait à ſoutenir, un Général, qui ſçache ſe conduire de maniere à ne point laiſſer échapper les occaſions heureuſes, que ſon Ennemi ou préſomptueux, ou peu judicieux lui préſente, de s'acquérir une ſupériorité ſûre, ſans s'être commis.

Car il eſt certain que dans la conjoncture, dont je viens de parler, il auroit ſuffi de détruire un de ces trois Corps, pour mettre

M. le Prince d'Orange hors d'état d'oſer de toute la Campagne entreprendre un Siége comme celui de Namur ; parce que la perte d'un de ces trois Corps placés, comme je viens de dire qu'ils l'étoient, entraînoit indiſpenſablement après elle la ruine des autres, ou tout au moins la perte de la ſupériorité ſur les forces du Roi, & par conſéquent l'inaction pour l'offenſive.

Voilà donc, à l'ouverture de la Campagne une occaſion perdue par M. le Maréchal de Villeroi, dont la réuſſite dans l'une des trois entrepriſes qu'il auroit pû exécuter, étoit capable de changer la conſtitution de la Guerre, ſans commettre les Armées du Roi. Mais comme une premiere faute eſſentielle en entraîne preſque toujours d'autres, il faut encore faire voir dans la ſuite de mes réflexions ſur cette Campagne par rapport à la Guerre défenſive, quelles ont été les autres fautes faites par M. le Maréchal de Villeroi, ſeulement par rapport à cette matiere.

Le Siége de Namur fut donc

formé par M. l'Électeur de Baviere avec l'Infanterie de ſon Armée, celle de pluſieurs Princes d'Allemagne, dont il fut joint, & quelque Cavalerie. M. le Prince d'Orange avec toute ſon Armée, & la Cavalerie que commandoit M. d'Owerkerque ſur la grande chauſſée avant le Siége de Namur, formoit une Armée d'obſervance en dehors de la Mehaigne, à portée d'y entrer pour favoriſer le Siége, lorſqu'il ſeroit néceſſaire.

M. le Prince de Vaudemont fut laiſſé pour couvrir les Places de la Flandre, avec ſoixante & quelques Bataillons, & environ cinquante Eſcadrons. Ce Corps vint camper auprès de Deynſe, entre la Lys & le Mandel.

De notre côté M. le Maréchal de Boufflers, qui avoit côtoyé M. l'Électeur de Baviere dans la marche qu'il faiſoit pour aller former le Siége de Namur, s'étoit ſuivant les ordres du Roi, jetté dans cette Place avec vingt Eſcadrons de Dragons, & avoit renvoyé à M. le Maréchal de Villeroi toute ſon

Armée, à la réſerve de quelque Cavalerie, qui avoit été deſtinée pour entrer dans les Places voiſines de Namur, afin de couvrir le Pays d'entre Sambre & Meuſe & le côté de Dinant.

Ainſi l'Armée de M. le Maréchal de Villeroi ſe trouvoit fort groſſe, & ce Général étoit venu camper dans les lignes de Courtrai, où il n'étoit qu'à trois lieues du Corps que commandoit M. de Vaudemont.

Voilà quelle étoit la diſpoſition des Armées au commencement du Siége de Namur. Comme je réſerve mes réflexions ſur ce qu'il auroit été mieux de faire de notre part que ce que l'on fit, lorſque la matiere m'y engagera, & qu'il ne s'agit ici que de ce qui regarde la Guerre défenſive; je ne remarquerai ici que les fautes que fit M. le Maréchal de Villeroi par rapport à cette eſpece de Guerre.

Un préalable pour ſécourir Namur avec un ſuccès vrai-ſemblablement heureux, étoit d'y pou-

voir marcher avec une grande ſupériorité, & ſans inquiétude du Corps conſidérable, que M. de Vaudemont commandoit en Flandres.

Ce Général s'étoit fort inconſidérément campé à portée de notre Armée infiniment ſupérieure à la ſienne, & d'ailleurs mal poſtée. M. le Maréchal de Villeroi conçut donc le deſſein de l'aller accabler dans ſon Camp. Ses mouvemens pour raſſurer ce Général ennemi, furent fort judicieux, & ſa marche vers lui ſi ſecette, que toute l'Armée du Roi ſe trouva ſur les cinq heures du matin à deux portées de mouſquet de la gauche de l'Ennemi, ſans qu'il eût eu aucun avis de notre mouvement.

Il y avoit entre la gauche de l'Ennemi & l'Infanterie de l'Armée du Roi, un petit ruiſſeau qui n'avoit pas plus de cinq ou ſix pieds de large, & qui en un moment avoit été couvert de ponts faits des portes des maiſons voiſines du ruiſſeau. Il n'y avoit donc qu'à faire paſſer l'Infanterie ſur les ponts,

& entrer dans le quartier de M. de Vaudemont qui dormoit encore. Ce mouvement dans cette circonſtance fait avec vivacité, ne pouvoit ſouffrir aucune difficulté dans ſon exécution.

Cependant dans le moment de voir réuſſir heureuſement un projet conduit au point de ſa réuſſite, M. le Maréchal de Villeroi fit prendre à gauche à toute l'Armée pour aller paſſer le Mandel à Iſenghien, à une lieue & demie au-deſſus, diſant qu'il ne vouloit pas attaquer en colonne un Camp qu'il prenoit en flanc, de maniere que l'Ennemi éveillé décampa avec toute la diligence poſſible, & débleya tout ſon Camp, avant que toute notre Armée fût ſeulement arrivée à Iſenghien.

Exemple, qui fait connoître que dans des occaſions auſſi déciſives pour changer la conſtitution d'une Guerre, & ſauver une Place auſſi conſidérable que Namur, il faut qu'un Général ſoit capable de profiter des fautes que fait ſon Ennemi.

Ce que je viens d'avancer, ſera

encore mieux juſtifié par ce qui ſe paſſa le lendemain. Car il ſembloit que Meſſieurs de Villeroi & de Vaudemont dans ce tems-là diſputaſſent entr'eux à qui feroit le plus de fautes; en quoi pourtant M. le Maréchal de Villeroi l'emporta ſur M. de Vaudemont, , comme je vais le faire voir.

Il étoit raiſonnable de penſer que M. de Vaudemont échappé d'un danger auſſi grand que celui qu'il venoit de courir, s'éloigneroit aſſez de notre Armée pour s'en mettre hors de portée ; cependant il ne le fit pas, & il alla ſe camper ſur la hauteur d'Arſelle, le Village d'Enterghen devant lui, ſa gauche au Mandel, & ſa droite abſolument découverte.

M. le Maréchal de Villeroi, après avoir paſſé le Mandel, s'étoit avancé avec toute ſa Cavalerie de la droite & la Brigade des Gardes Françoiſes ; il avoit laiſſé le reſte de l'Infanterie derriere avec l'aîle gauche de Cavalerie, & il avoit ordonné à l'Infanterie de prendre trois ou quatre Châteaux, dans

leſquels les Ennemis avoient des poſtes d'Infanterie, qui couvroient le front du Camp qu'ils venoient d'abandonner, & qu'ils n'avoient pas eu le tems d'évacuer en ſe retirant. Cette chétive expédition ne dura guères; après quoi les Troupes reſterent en colomne, comme elles y étoient, en attendant les ordres pour s'avancer, leſquels ordres elles ne reçurent que ſur les deux heures du matin, qu'elles marcherent, & arriverent ſur les ſix heures à vûë de l'Ennemi, qui étoit en Bataille ſur la hauteur d'Arſelle.

Le front de l'Ennemi étoit fort difficile à attaquer; mais il étoit très-facile de faire paſſer le Mandel à la Cavalerie de la droite, & à quelque Infanterie, pour attaquer le flanc gauche de l'Ennemi, pendant que tout le reſte de l'Armée, marchant par la gauche, ſe ſeroit trouvé devant la droite de l'Ennemi. * On fit même ce mouvement à la gauche de l'Armée ſans aucune oppoſition; & toute cette gauche, & une partie de l'Infante-

rie du centre, ſe trouvoient en bataille avec une ſupériorité infinie devant la droite de l'Ennemi, & à la diſtance tout au plus de deux portées de Mouſquet *.

Enfin tout conſpiroit pour la gloire de M. le Maréchal de Villeroi, & la préſomption de l'Ennemi lui préſentoit encore une occaſion ſûre de faire oublier la faute de la veille; mais il la laiſſa encore échapper. Sur le point de charger & d'accabler cette Armée, qui pour la ſeconde fois, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, s'étoit par ſa faute trouvée au moment d'être totalement détruite, notre Général remit l'affaire au lendemain, quelqu'inſtance que l'on pût lui faire pour l'engager à ordonner que l'on marchât à la charge.

Ainſi Monſieur de Vaudemont, profitant de ſon bonheur & de notre molleſſe, fit la retraite devant nos yeux, auſſi tranquillement qu'il l'auroit pû faire hors de notre vûë, à la réſerve d'une petite arriere-garde de Dragons & d'Infanterie, que M. le Maréchal de

Villeroi permit enfin que l'on chargeât à la droite, & de quelques coups de fusil qui furent tirés à la gauche sur l'arriere-garde des Ennemis.

Cet exemple servira pour justifier la nécessité de charger du projet d'une guerre défensive, un Général qui ait les vûës suffisantes pour ne pas laisser échapper les occasions sûres de changer cette espece de Guerre défensive en une plus avantageuse.

Car enfin par rapport au sujet que je traite, il est évident, que si M. le Maréchal de Villeroi avoit sçu prendre avantage des occasions favorables, qui lui furent présentées par les Ennemis, pour les détruire par parties, il auroit très-certainement par le premier avantage regagné l'égalité entre les deux Armées, ce qui auroit produit l'impossibilité à nos Ennemis de former aucune entrepriſe.

Ainsi sans commettre l'Armée du Roi, il pouvoit tout au moins changer la Guerre défensive en une Guerre entre Puissances égales, bien moins

moins difficile à ſoutenir que la défenſive.

Depuis cette année juſqu'à la paix de Riſwick, la Guerre fut preſque par-tout de la troiſiéme eſpece, qui eſt celle que j'ai dit qui ſe fait entre Puiſſances égales, puiſqu'il n'y eut point d'entrepriſe, qui en Flandres, en Allemagne, ou en Italie, marquât une détermination de Guerre, autre que celle de cette troiſiéme eſpece, à la réſerve des Siéges d'Ath & de Barcelonne, que le Roi fit faire dans un tems que les Plénipotentiaires pour la paix étoient aſſemblés, & qu'on étoit même convenu qu'on ſe rendroit réciproquement ce qui auroit été conquis pendant la négociation, pourvû qu'elle fût conclue dans un certain tems.

Je paſſerai donc aux réflexions à faire ſur les incidens qui ont changé la nature des deux premieres eſpeces de Guerres dont j'ai parlé, & qui les ont fait dégénérer en la troiſiéme eſpece, qui eſt celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, qui en ſe meſurant continuellement

dans leurs mouvemens, ne laiſſent pas de chercher les occaſions de reprendre l'offenſive, pourvû que cela devienne poſſible, ſans ſe commettre mal à propos, & ſans qu'un malheur qui n'auroit pas été aſſez ſagement prévû, faſſe retomber dans la défenſive.

La Triple Alliance alloit faire dégénérer en Guerre entre Puiſſances égales, l'offenſive commencée en 1667. par le Roi contre les Eſpagnols, ſi la paix ne s'étoit conclue à Aix-la-Chapelle à la gloire du Roi.

En l'année 1672, la Ligue qui ſe forma contre le Roi, preſque auſſitôt qu'il eut commencé la Guerre contre les Hollandois, fit bientôt changer la conſtitution de cette Guerre offenſive, & la ramena à cette troiſiéme eſpece que le bon Gouvernement du Cabinet, & la capacité de nos Généraux ſçurent pourtant toujours rendre profitable au Roi, qui par la paix de Nimégue y trouva des avantages conſidérables.

En 1675, M. de Montecuculli,

par l'enlevement du convoi de Wirtzbourg, avoit changé la nature de la Guerre offenſive que M. de Turenne faiſoit en Allemagne, & avoit forcé ce grand Général à revenir ſur le haut-Rhin, pendant qu'il étoit allé s'établir ſur le bas-Rhin, & qu'il avoit contraint le Roi à abandonner ſes conquêtes de Hollande. Nos Ennemis même ſe préparoient à l'offenſive en Flandres pour l'année 1674.

Cependant le Roi conquit la Franche-Comté au Printems de cette même année. M. de Turenne preſque dans le même tems, par le gain du combat de Sintzheim, acquit l'égalité de force avec les Ennemis. M. le Prince en Flandres par l'avantage du combat de Seneff, fit perdre aux Ennemis les moyens de nous faire une Guerre offenſive, & les réduiſit à l'égalité.

M. de Turenne par les avantages de la bataille d'Emsheim, ſe conſerva encore dans l'égalité, & par le combat de Mulhauſen & de Colmar, décida enfin de la ſupériorité en ſa faveur, & ſçut par ce

moyen changer la conſtitution de la Guerre, même pour l'année ſuivante, qui fut celle de ſa mort.

Enfin preſque toute cette Guerre qui ſe termina par la paix de Nimégue, fut glorieuſe au Roi, ſoit lorſqu'il l'entreprit en perſonne, ſoit qu'il la fît par ſes Généraux. De maniere que quoiqu'elle fût de la nature de celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, elle ne laiſſa pas d'être marquée dans toutes les Campagnes par des entrepriſes heureuſes, & des actions de guerre éclatantes.

La Guerre qui commença en l'année 1688., & qui ne finit que par le traité de Riſwick, peut être miſe au nombre des Guerres de cette troiſiéme eſpece. Elle fut d'abord offenſive de notre part contre l'Empereur; elle ſe rendit bientôt générale par la Ligue des Puiſſances de l'Europe contre la France; & dès l'année ſuivante, qui étoit celle de 1689, elle parut toute défenſive de notre part.

En 1690, le Roi reprit l'offenſive en Flandres & en Piémont; en Allemagne la Guerre y fut de la

troiſiéme eſpece, & y reſta juſqu'à la Paix; la défenſive fut repriſe en Piémont, & l'offenſive fut le caractere de la Guerre qui ſe fit en Flandres juſqu'en 1695, qu'elle dégénéra en Guerre entre Puiſſances égales, pourtant avec quelques marques de ſupériorité de la part de nos Ennemis, puiſqu'ils reprirent Namur.

La Guerre commencée en 1701, pour la ſucceſſion de la Monarchie d'Eſpagne, ſembloit devoir commencer par l'offenſive de notre part, parce qu'il paroiſſoit raiſonnable de penſer que les deux Couronnes de France & d'Eſpagne réunies pour leurs intérêts communs, ne devoient point ſouffrir que les Puiſſances qui vouloient s'unir en faveur de la Maiſon d'Autriche Allemande, euſſent pris les meſures convenables pour agir de concert, & attaquer de toutes parts les États ſéparés de la Monarchie d'Eſpagne.

Il falloit faire déclarer la République de Veniſe pour la tranquillité & le repos des États de la Monarchie d'Eſpagne en Italie; & il

n'a pas été prudent de s'être contenté de l'offre d'une Neutralité, qu'on devoit préſumer qui ſeroit avantageuſe à l'Empereur, & que les Vénitiens permettant aux deux partis de paſſer ſur leurs terres, pourvû que les Troupes payaſſent ce qu'elles prendroient, ou conſommeroient, on devoit croire que les Troupes de l'Empereur y entreroient les premiers, parce que ſans cela elles ne pourroient pas s'approcher des États du Roi d'Eſpagne, tous ſitués en-deçà du Mincio.

Par cette premiere faute la Guerre commença en Italie par la défenſive de notre part, & a toujours continué à y être telle juſqu'en 1706, que des événemens, qui trouveront leur place ailleurs, firent perdre à la Monarchie d'Eſpagne tous ſes États d'Italie.

Il y a eu pourtant un moment favorable pour faire changer la nature de cette Guerre défenſive, & peut-être même pour la terminer glorieuſement pour les deux Couronnes; c'eſt celui qui a ſuivi le combat de Calcinato.

Le projet en avoit été capablement fait par M. de Vendôme, l'exécution en avoit été heureuſe; mais il auroit été néceſſaire que ce Général eût eu plus de vivacité pour marcher juſqu'à Salo ſur le lac de Guardia, afin que les Allemands ne puſſent pas ſonger à ſe raſſembler que dans le Trentin; & qu'en même tems ce Général eût fait paſſer l'Adige à ſon Armée, & l'eût portée juſqu'au débouché des Alpes.

Si M. de Vendôme avoit fait ce mouvement, il chaſſoit abſolument les Allemands de toute l'Italie, & les réduiſoit à abandonner cette Guerre, au moins pour cette année, pendant laquelle il n'auroit pas été impoſſible d'engager les Vénitiens & les autres Puiſſances d'Italie, à concourir avec nous à ſon repos pour l'avenir.

Ce manque de vivacité de M. de Vendôme lui fit donc perdre le fruit du combat avantageux de Calcinato, & n'apporta aucun changement à la conſtitution de la Guerre d'Italie, parce que M. le Prince Eugéne eut le tems de faire venir de

nouvelles Troupes des Princes d'Allemagne, & de rétablir la Guerre en Italie.

Il falloit en Allemagne mettre en force & en mouvement les Alliés que nous y avions, qui étoient les Electeurs de Baviere & de Cologne, & le Duc de Volfembutel.

Ce manque d'attention nous fit perdre le Duc de Volfembutel avant l'ouverture de la Campagne de 1701. & l'Electorat de Cologne dans la ſuite de cette Campagne; de maniere que la Guerre avantageuſe que nous aurions pû faire en Allemagne du côté du bas-Rhin, ſe tourna bientôt en défenſive de notre part.

Les fautes particulieres faites pendant cette Campagne, peuvent être attribuées à M. le Maréchal de Boufflers, qui ne ſe fit point un capital de ſoutenir Keiſerwert, & dont les mouvemens incertains donnerent les moyens à nos Ennemis de ſe porter à la baſſe-Meuſe, après la priſe de cette Place.

Ainſi l'on peut dire, que de ce côté-là la Guerre qui y avoit commencé

mencé, & qui devoit s'y tenir offenſive, dégénéra bientôt en une défenſive même honteuſe.

A l'égard de la Hollande, il falloit retenir les Troupes que les États Généraux avoient dans les Places Eſpagnoles, juſqu'à ce que l'on eût pris avec eux des ſuretés qu'ils n'armeroient pas, & n'entreroient dans aucunes Ligues contre les deux Couronnes.

Il auroit même été bien utile de donner à cette République, ſoigneuſe de ſa conſervation, des ſuretés contre les juſtes appréhenſions qu'elle pourroit concevoir de la nouvelle grandeur de la Maiſon de France; & quand il en auroit coûté un peu de terres & quelques Places à la Monarchie d'Eſpagne, ç'auroit été peu de choſe, pour s'aſſurer que les Hollandois ne prendroient aucune part dans la querelle de l'Empereur.

Il falloit auſſi prendre des meſures avec eux pour le commerce, ſi avantageuſes & ſi excluſives pour les Anglois, qu'on eût pû être certain, que ces avantages pour leurs

Négocians les euſſent détachés de leur union avec l'Angleterre, union que le Roi Guillaume, qui venoit de mourir, avoit ſçu conſerver avec un ſoin extrême entre ces deux Puiſſances, quoique toujours jalouſes l'une de l'autre pour la ſupériorité de la mer & du commerce.

Mais toutes les meſures ſages, dont je viens de parler, ne furent qu'imparfaitement priſes, ou même négligées, de ſorte que de notre plein gré, nous laiſſâmes dans l'inaction échapper les moyens de faire d'abord une Guerre offenſive, qui n'auroit point été de durée par la grande ſupériorité, où ſe trouvoient alors les deux Couronnes réunies, & parce qu'il n'auroit fallu commencer cette Guerre, qu'en offrant continuellement la paix, pourvû qu'on eût eu des ſuretés de ſa durée.

Nos Ennemis donc, après avoir pendant près de dix-huit mois levé des Troupes, & pris toutes les meſures entr'eux, pour attaquer de toutes parts les États de la Monarchie d'Eſpagne, nous déclarerent la Guerre, & la commencerent eux-mêmes

par une offenſive, qui fut pendant quelque tems ſoutenue avec quelque eſpece d'égalité en Italie, mais avec beaucoup d'inégalité du côté du Rhin & de la Meuſe.

Les raiſons des événemens ſurprenans de cette Guerre, qui dure encore pendant que j'écris, trouveront leur place dans la ſuite de cet ouvrage.

CHAPITRE LIV.

De l'Aſſemblée des Armées.

QUoiqu'il paroiſſe par le titre de ce Chapitre, qu'il ne comprenne que le rendez-vous général des Troupes, qui doivent compoſer une Armée, en un ſeul lieu pour y camper; cependant comme il y a pluſieurs raiſons & des tems différens pour faire cette aſſemblée, il me paroît néceſſaire de donner ici quelques préceptes généraux ſur ce ſujet.

L'Armée s'aſſemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, & tous les ans à l'ouverture de la Campagne, pour entreprendre un Siége,

ou pour occuper un poſte avantageux pour les ſubſiſtances.

Elle s'aſſemble entiere, ou par parties ſéparées. Si l'Armée s'aſſemble une premiere fois à l'ouverture d'une Guerre, ou cette Guerre eſt offenſive, ou elle eſt défenſive. Si elle eſt offenſive, il faut avoir précédemment diſpoſé les quartiers, & donné les ordres pour la marche des Troupes de leurs quartiers au rendez-vous de l'Armée, en ſorte qu'elles y arrivent toutes à même jour, s'il ſe peut. Ces meſures peuvent être juſtes, ſi l'on ſe proportionne pour les jours de marche, que doivent faire les Troupes de leurs quartiers au lieu du rendez-vous général de l'Armée.

La raiſon pour faire ce grand mouvement tout d'un coup, eſt pour donner de la terreur à l'Ennemi que l'on attaque, & pour le prévenir. En ce cas, il faut que toutes les choſes néceſſaires à l'exécution de l'entrepriſe méditée, ſe trouvent en même tems à la ſuite de l'Armée, ou au moins à une portée qui ne retarde pas l'entrepriſe.

Si l'Armée s'assemble pour soutenir une guerre défensive, on doit la commencer par l'assemblée de l'Infanterie en plusieurs gros Corps, soit sous, soit dedans les Places qu'on craint que l'Ennemi n'attaque, tant pour lui rendre sa premiere entreprise plus difficile, que pour pouvoir faire travailler cette Infanterie à la réparation des ouvrages de la Place, ou à la construction de nouveaux ouvrages.

On campe cette Infanterie sous une Place, dans un Camp retranché & protégé de la Place, s'il y a commodité & avantage à le faire; ou on la loge dans la Place même, s'il y a des couverts suffisans, ou que l'on ne juge pas pouvoir prendre avec sureté ce Champ retranché sous la Place.

Il ne faut, en cas, mettre de la Cavalerie dans ces Places, que ce qu'il en faut, tant pour avoir des Partis dehors, & sçavoir des nouvelles des mouvemens des Ennemis, & les faire sçavoir au Général, que pour la défense de la Place en cas de Siége.

Tout le reſte de la Cavalerie doit tenir la Campagne ſans s'enfermer, de peur qu'elle ne ſoit inveſtie par l'Armée ennemie ; mais pourtant avec la ſageſſe requiſe pour ſa ſureté, & pour la liberté de ſes mouvemens, qui peuvent avoir pluſieurs vûës, ſoit d'introduire un ſecours de Troupes, ou un convoi, ſoit d'incommoder l'Ennemi dans ſes fourages & ſes convois.

Lorſque dans la ſuite d'une Guerre, on veut aſſembler l'Armée pour ouvrir la Campagne, il faut faire avancer l'Infanterie la premiere, dans les Villes les plus proches du lieu, où l'on a réſolu d'aſſembler l'Armée, afin qu'elle n'ait pas beaucoup à marcher pour s'y rendre.

La Cavalerie peut être laiſſée en arriere, dans des lieux commodes pour ſa ſubſiſtance, ſoit en ſec, ſoit en verd, comme il a été dit, quand j'ai parlé des pâtures.

Si le Général a pour objet de faire un Siége à l'ouverture de la Campagne, pour lequel on ſe ſera précédemment arrangé ; ou la Place, qu'il veut attaquer, eſt voiſine de

pluſieurs Villes de ſon Prince, & l'objet unique; ou il veut donner jalouſie à pluſieurs Places également à portée de pouvoir être attaquées, afin de tomber ſur la moins pourvûë.

Si ſon objet d'attaque eſt de la premiere nature, il doit aſſembler ſon Armée en pluſieurs Corps, également d'Infanterie & de Cavalerie, afin qu'ils ſe mettent tous en mouvement en même tems, par proportion du chemin qu'ils ont à faire, pour arriver tous enſemble ſur le terrein de l'inveſtiture, dont chaque Officier général menant ces Corps, aura connoiſſance de celui qu'il doit occuper.

Que ſi la Place que le Général veut attaquer, eſt hors de portée d'être inveſtie par une ſeule marche de ces Corps ſéparés, comme il vient d'être dit, ou qu'il ait à donner jalouſie à pluſieurs Places, pour tomber ſur la moins pourvûë, il faut qu'en ce cas, l'aſſemblée de ſon Armée ſoit général; qu'auſſitôt qu'elle eſt aſſemblée, il ſe porte en avant vers la Place qu'il ne veut point attaquer; qu'il faſſe faire en

arriére des mouvemens de Pionniers & de groſſe Artillerie, comme s'ils regardoient cette Place, afin d'y porter toute l'attention de l'Ennemi.

Que ſi effectivement il prend tous ces faux mouvemens pour vrais, & diminue ſon attention ſur la Place qu'on a réſolu d'attaquer, elle ſera promptement inveſtie par toute la Cavalerie, à la ſuite de laquelle on fera marcher l'Infanterie, avec plus de diligence qu'il ſe pourra.

Que ſi le Général aſſemble ſon Armée pour occuper un poſte avantageux pour les ſubſiſtances, comme on doit ſuppoſer qu'il ne regarde pas les vivres, mais les fourages qu'on veut prendre & ôter à l'Ennemi, c'eſt à ſa prudence à ſe donner ce poſte commode, par la connoiſſance qu'il a du Pays & de l'état de l'Ennemi.

La maxime générale en ce cas, eſt ſeulement que ce lieu ſoit ſain par lui-même, bon par ſon aſſiette, & commode, tant pour prendre ſans riſque les fourages en avant, qu'il veut ôter à l'Ennemi, que pour ſe

conſerver ceux du derriere de l'Armée; & enfin que ce poſte ne ſoit pas d'une trop grande garde.

Je ne preſcrirai rien de nouveau en cas que l'Armée s'aſſemble entiére, en ayant déja parlé dans les articles préécédens. Je dirai ſeulement qu'en cas qu'elle s'aſſemble par corps ſéparés, le Général doit toujours obſerver que ces corps ſoient placés avec commodité, par premiere & ſeconde ligne, afin de pouvoir ſe raſſembler ſans confuſion ſur le terrein qu'on a réſolu de faire occuper par l'Armée, lorſqu'on l'aſſemblera.

Que ſi les quartiers ſont couverts d'une riviere, ou d'un bon ruiſſeau, il doit y avoir de l'Infanterie dans chaque quartier de Cavalerie pour le garder. Que ſi ces quartiers ſont à découvert, il y faut prendre les mêmes précautions que celles dont je parlerai, lorſque je traiterai des quartiers de fourages.

REMARQUES.

Je n'ai vû faire que trois fautes conſidérables dans la maniere d'aſ-

ſembler une Armée qui doit agir offſivement.

La premiere a été faite en 1667, lorſque le Roi aſſembla ſon Armée auprès d'Amiens. Elle y étoit trop éloignée du premier objet d'action qu'on s'étoit propoſé, qui étoit celui de Charleroi.

Il ne faut point ſans une néceſſité abſolue, faire faire une trop longue marche à une Armée pour la premiere après ſon aſſemblée. La raiſon eſt que l'on en fatigue trop les hommes & les chevaux, qui ſortent du repos, & par conſéquent que tout le reſte de la Campagne l'Armée ſe trouve moins bien ſervie de ſes équipages particuliers, & même de ceux des Vivres & de l'Artillerie.

Si l'Armée du Roi avoit été aſſemblée vers le Caſteau-Cambreſis, elle n'auroit pas moins donné de différentes attentions aux Eſpagnols, & elle n'auroit pas été ſi fatiguée qu'elle l'étoit, lorſqu'elle arriva à Charleroi, où elle fut obligée de faire un trop long ſéjour pour une Armée, dont l'objet étoit d'agir of-

fenſivement, & dont ſuivant les véritables maximes de la Guerre offenſive, le premier mouvement doit porter ſans perte de tems à l'exécution de l'entrepriſe méditée.

La ſeconde faute que j'ai vû faire, même beaucoup plus conſidérable que celle dont je viens de parler, eſt celle que fit M. de Catinat en 1690, à l'ouverture de la Guerre en Piémont.

L'armée du Roi débouchoit également par la vallée de Suze, & par Pignerol, & les Troupes de M. de Savoye étoient encore dans ce tems-là répandues ſur les frontieres de ſon Etat.

Il auroit donc été judicieux, pour commencer la Guerre par une offenſive avantageuſe, d'aſſembler l'Armée du Roi dans un pays, d'où elle pût empêcher que les Troupes de Savoye ne puſſent s'aſſembler pour protéger Turin, & où elle eût une longue & commode ſubſiſtance. Tous ces avantages ſe trouvoient ſur la plaine de Millefleurs près de Turin, également à portée des deux débouchés de la vallée

de Suze & de Pignerol.

Cette maniere d'aſſembler l'Armée du Roi lui acqueroit la ſupériorité pour toute la Campagne, & la portoit tout à coup ſur le grand objet d'entrepriſe, qui étoit Turin. Mais au lieu d'aſſembler l'Armée de cette maniere, qui étoit la plus aiſée, M. de Catinat ſortit de la vallée de Suze, où il étoit avec une partie de ſon Armée; il ne fit que la montrer à Turin, & vint chercher l'autre partie qui étoit auprès de Pignerol, & ſe campa à Macel, où il reſta même pluſieurs jours.

Par cette faute dans la maniere d'aſſembler ſon Armée à l'ouverture d'une Guerre, que M. de Savoye n'auroit pas été en état de ſoutenir, ſi elle avoit été bien commencée, M. de Catinat donna à ce Prince tout le tems dont il eut beſoin, pour aſſembler ſes Troupes auprès de Turin, & pour ſe faire joindre aux Eſpagnols, qui vinrent du Milanès au ſecours de M. de Savoye avec tout ce qu'ils purent tirer de Troupes de cet Etat.

Ainſi donc la Guerre de Piémont,

qui, à ſa déclaration pouvoit & devoit même être offenſive de notre part, par cette ſeule faute dans la maniere d'aſſembler l'Armée, ſe tourna d'abord en une Guerre entre Puiſſances égales.

La troiſiéme faute a encore été faite par M. de Catinat en 1791, lorſqu'il aſſembla l'Armée du Roi en deçà de l'Adige. Je ſçai qu'on a dit qu'elle avoit ſon excuſe par rapport à lui, ſur les ordres de la Cour, de ne point entrer dans les États de la République de Veniſe au-delà de l'Adige; mais au moins cette faute capitale ne peut-elle avoir d'excuſer du côté de la Cour, qui devoit connoître la conſtitution de ce pays, & ſçavoir qu'en portant d'abord l'Armée du Roi juſqu'aux débouchés des défilés du Tirol & du Trentin, il devenoit impoſſible à M. le Prince Eugène de ſortir en corps d'Armée de ces défilés, pour combattre M. de Catinat placé avantageuſement aux débouchés, & de faire ſubſiſter ſa Cavalerie dans un e plaine, dont il n'auroit pas été le maî tre.

CHAPITRE LV.

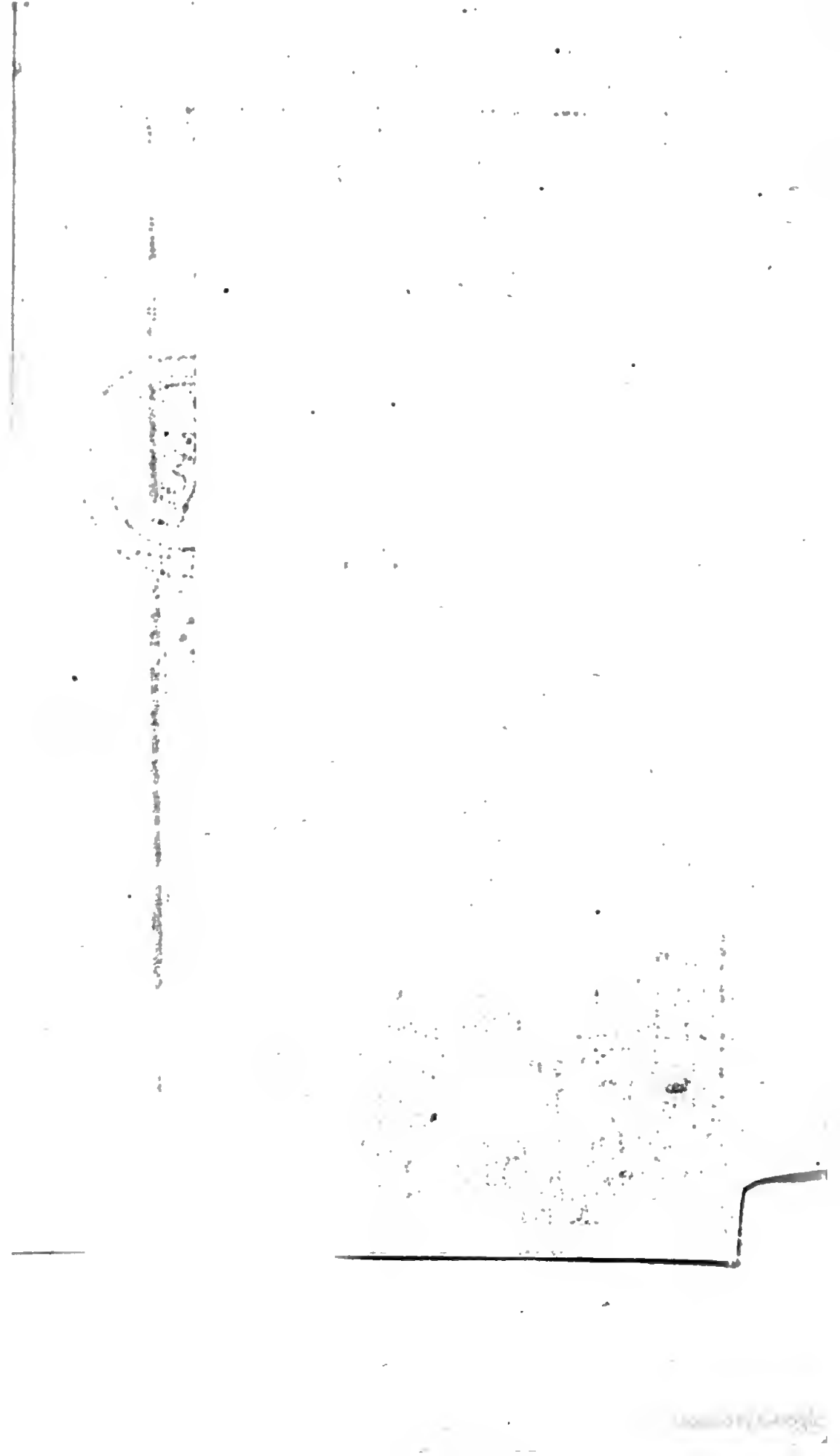
Des Marches.

LEs marches des Armées ſe doivent régler ſur le pays dans lequel on veut marcher, ſur le tems, ſur l'attention à la portée de l'Armée ennemie, & ſur le deſſein que l'on a formé. En général, on doit toujours marcher comme on eſt campé, ou comme on veut camper, & comme on veut combattre.

Lorſqu'on ſe régle ſur le pays dans lequel on veut marcher, il faut conſiderer premierement de quel nature il eſt; ſi on eſt hors de portée de l'Ennemi, ou ſi on le peut rencontrer dans la marche.

Si le pays eſt ouvert, il faut marcher en bataille, non pas de front, mais en colomne, par aîle : celle de la Cavalerie couvrant le Corps de l'Infanterie; & ſuivant l'éloignement, ou le voiſinage de l'Armée ennemie, placer le gros & menu bagage entre les colomnes, ou derriere les colomnes.

BIBLIOTECA NAZIONALE NAPOLI



Si l'Ennemi eſt hors de portée, il ne faut pas pour cela laiſſer en dehors des colomnes les gros ni les menus bagages, non plus que l'Artillerie, qui doit toujours, autant qu'il eſt poſſible, occuper la marche la plus proche de l'Infanterie.

Il ne faut jamais laiſſer à découvert les colomnes d'Artillerie, de gros & menus bagages, à cauſe qu'il les faut garantir contre les petits Partis, ſoit des Places, ſoit de l'Armée ennemie, qui ſe prévaudroient de ce manque de précaution.

Si l'Ennemi eſt proche, & que le pays ſoit aſſez ouvert, pour que l'on puiſſe marcher ſur pluſieurs colomnes, il ne faut laiſſer entre les marches de deux colomnes, que la ſeule colomne d'Artillerie, & faire marcher derriere l'Armée, ou ſur la droite, ou ſur la gauche des colomnes, tous les gros & menus bagages en dehors des colomnes des Troupes.

En ce cas-là, on les couvrira de ce qu'il conviendra de Troupes, pour les garder contre les partis, qui pourroient s'être gliſſés dans les derrieres

de l'Armée, ou qui ſeroient embuſqués ſur les flancs; & l'on ne ſouffrira jamais que ces colomnes devancent la tête de l'Armée.

Une précaution générale, eſt d'avoir toujours, & indiſpenſablement, un nombre de Travailleurs à la tête de chaque colomne, pour raccommoder les ponts, ouvrir les paſſages trop étroits, & raccommoder des mauvais pas dans les chemins, afin que rien ne retarde la marche de l'Armée, & n'oblige à défiler. Ceci s'entend d'une marche imprévûë, & tenue ſecrette par des raiſons; ſans quoi il eſt prudent au Général, dès qu'il eſt arrivé dans un Camp, de ſe faire préparer d'avance pluſieurs marches, pour ſe ſervir de celle qui lui conviendra, lorſqu'il voudra marcher.

Si on ſe régle ſur le tems, il ſuffit de dire qu'on ne doit jamais ſans néceſſité forcer les marches; elles ruinent les hommes & les chevaux. Si on eſt attentif aux mouvemens que l'Ennemi peut faire dans le tems de la marche, elle ne ſçauroit être faite avec trop de précaution, & doit

être

être débarraſſée de ſes gros & menus bagages.

Les attentions par rapport à l'Ennemi, ſont en grand nombre. Ou l'on marche à lui pour le combattre ; ou l'on ſe retire de devant lui pour éviter le combat ; ou l'on change de Camp pour ſe donner des commodités, ſoit pour les vivres, ſoit pour les fourages ; ou on veut les ôter à l'Ennemi ; ou l'on veut l'attirer dans un nouveau pays ; ou on veut empêcher qu'il n'y entre ; ou on veut paſſer des défilés ou une riviere devant lui, ou on veut empêcher qu'il ne les paſſe ; ou on veut inveſtir une Place dont on croit pouvoir faire le Siége ; ou on veut empêcher qu'il n'en inveſtiſſe une, qu'on auroit peine à ſecourir, quand l'inveſtiture en ſeroit faite.

Voilà donc dix objets différens, que le Général peut avoir de faire marcher ſon Armée, & qui s'exécutent de différentes manieres.

La marche de l'Armée ſe réglant donc ſur l'exécution d'un deſſein, qui tombe dans un des cas dont je viens de parler, il eſt préſuppoſé

que les événemens précédens vous ont mis en état d'exécuter. Car il eſt de la prudence à la Guerre de ne jamais rien entreprendre, ſans avoir prévû tout ce qui en peut troubler le ſuccès. La réputation d'heureux ne ſuffit pas à un Général, celle de ſage & de prévoyant lui eſt plus utile, & beaucoup plus néceſſaire.

Quoiqu'il ſoit preſqu'impoſſible de donner des régles certaines ſur toutes les différentes manieres de faire marcher une Armée, dont je viens de parler; cependant je ne laiſſerai pas de poſer des principes généraux ſur chaque maniere de marches, qui ſuffiront pour preſcrire des maximes, capables de faire éviter les inconvéniens principaux, qui peuvent arriver dans les marches, & pour les rendre ſûres & aiſées.

Lorſque l'on marche à l'Ennemi pour le combattre, ou l'on part de loin, ou l'on part de près. Si l'on part de loin, il faut multiplier, autant qu'il eſt poſſible, les colomnes de Troupes, afin de faire plus de diligence, au moins juſqu'à ce que l'on ſoit à portée du pays, où l'on

croit trouver l'Ennemi.

En ce cas il faut tâcher de ſe procurer pluſieurs marches pour la colomne d'Artillerie, même en faire marcher quelques Brigades à la tête des colomnes d'Infanterie, & cela afin que l'Artillerie arrive aſſez tôt, pour être placée ſur la ligne, ſuivant l'ordre de bataille.

Les gros bagages de l'Armée doivent avoir été renvoyés en lieu, où ils ſoient en ſûreté, & les menus bagages ne doivent marcher qu'à ſa ſuite, même de loin, & laiſſant entr'eux & les Troupes, une diſtance qui empêche qu'ils ne ſe brouillent avec les colomnes des Troupes, ſi elles faiſoient quelques petites altes, pour des raiſons qui n'arrivent que trop fréquemment dans les marches.

Cette diſtance doit même être ſuffiſante, pour laiſſer une eſpace entre les menus bagages, & la ſeconde ligne, capable de réformer ſans embarras la premiere ligne, ſi dans le commencement du combat, il y en avoit une partie de renverſée par l'Ennemi. Il eſt même encore plus prudent à un Général, qui

marche à ſon Ennemi pour le combattre, d'être abſolument débarraſſé de ſes menus bagages, quand même l'Armée en devroit ſouffrir quelques heures.

Il faut mettre à la tête des colomnes de bagages, des détachemens qui contiennent les valets, & les empêchent de s'approcher de trop près des colomnes des Troupes, comme il vient d'être dit, à leur queue, & ſur les flancs des eſcortes, pour les empêcher d'être pillés & mis en confuſion par de petits Partis ennemis, qui pourroient être dans les flancs, ou dans les derrieres de l'Armée.

Il faut que la marche du Corps de l'Armée ſoit précédée de quelques heures par un Corps de Cavalerie, ou de Cavalerie & d'Infanterie, ſuivant le pays, afin que ce Corps détaché éclaire la marche, & empêche que l'Armée ne ſoit ſurpriſe en colomne, en cas, comme il peut fort bien arriver, que le hazard eût fait faire à l'Ennemi le même mouvement, pour marcher en avant, que l'on feroit pour aller combattre.

Ce Corps détaché doit être commandé par les Officiers Généraux de jour, s'ils ſont gens de confiance; ſinon le Général en doit choiſir de bons pour une pareille commiſſion, parce qu'elle eſt d'une fort grande conſéquence.

Ce Corps doit faire des altes de tems en tems, parce que, comme il marche légerement, & ſans aucuns embarras, il ne faut pas qu'il s'éloigne trop du Corps de l'Armée, auquel il faut qu'il donne continuellement des nouvelles de ce qu'il voit, ou de ce qu'il apprend. Et pour cela il doit avoir pluſieurs petits Partis devant lui, & ſur ſes flancs; la nature du pays par lequel il paſſe, lui ſert de régle pour la maniere de ſe conduire avec ſûreté & prudence.

Il faut que tous les Officiers généraux marchent à la tête des aîles & des colomnes, ſuivant l'ordre de bataille; & les Officiers particuliers à la tête de leur Corps.

Les Gardes nouvelles doivent précéder la marche du Corps de l'Armée. C'eſt à la tête de ces Gardes que doit marcher le Maréchal

de Camp, qui entre de jour, & le Lieutenant Général de jour à la tête du Corps détaché de toute l'Armée.

Le campement doit être gardé au Corps de l'Armée, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé ſur le terrein où le Général veut camper, ſans avoir trouvé l'Ennemi. Alors le Maréchal de Camp ayant poſté les Gardes nouvelles tout le plus avant qu'il ſe peut, pour découvrir le pays, & le Lieutenant Général, avec le Corps détaché, s'étant avancé pour couvrir les Gardes, le Maréchal de Camp revient pour déterminer la droite & la gauche du Camp; il envoye chercher le campement, & diſtribue le terrein ſur lequel enſuite l'Armée arrive, & ſe met en bataille par premiere & ſeconde ligne, poſe les armes & campe.

On fait cependant arriver les bagages; après quoi on doit faire ſortir les Fourageurs, qui pour ce premier ſoin, ne doivent fourager qu'en dedans des Gardes. Le fourage rentré, les Troupes détachées

reviennent au Camp, & les Gardes ſe rapprochent du poſte que le Maréchal de Camp leur aura marqué; & lorſque la nuit eſt proche, elles reviennent à leur poſte de nuit, que le Maréchal de Camp leur aura auſſi marqué.

Après que l'ordre eſt donné, les Partis commandés ſortent du Camp, & s'avançent vers le lieu, où l'on ſçait qu'eſt l'Ennemi, pour tenir l'Armée avertie de tout, de crainte de ſurpriſe, & pour éclairer la marche du lendemain, en cas qu'il y en ait une à faire.

Voilà à peu près, ce qui ſe peut donner de maximes générales ſur la maniere de marcher en avant, & vers l'Ennemi. Tout ce qui ſe peut pratiquer d'ailleurs en pareil cas de plus particulier, réſide dans la nature du Pays que l'Armée traverſe.

Que ſi l'Armée marche en arriere pour éviter le combat, elle fait marcher d'avance & même avant la nuit qui doit précéder la marche en arriere, les gros & les menus bagages avec une bonne eſcorte,

dont le Commandant ſçait juſqu'où il faut qu'il marche ; enſuite la plus grande partie de l'Artillerie, avec une partie du Corps deſtiné à ſa garde, n'en conſervant que quelques brigades auprès de l'Infanterie en cas de beſoin.

Toute l'Armée ſe tient en bataille ſous les armes, juſqu'à ce que tout le Camp ſoit débarraſſée. Que ſi l'Armée a des défilés derriere ſon Camp, ils doivent avoir été auparavant ouverts, & les ouvertures & paſſages multipliés, autant qu'il aura été poſſible, & leur tête gardée par de l'Infanterie, & même du canon, s'il ſe trouve des endroits propres à y en placer, pour être ſervi contre l'Ennemi avec ſuccès.

On doit tenir devant la premiere ligne les vieilles Gardes du Camp, & un Corps détaché pour faire l'arriere-Garde de tout. * Les nouvelles Gardes peuvent faire la tête de l'Armée lorſqu'elle ſe met en marche, afin d'être placée où elles doivent être, lorſque l'Armée arrivera ſur le terrein où il a été réſolu de la faire camper. *

Lorſque

Lorſque les défilés ſont entiérement débarraſſés, & leur tête gardée par l'Infanterie qui y aura été poſtée, l'Armée marchera par la ſeconde ligne à colomne renverſée, & chacun des Officiers qui conduit une colomne, entrera dans le défilé qui lui a été marqué, obſervant bien de ne point embrouiller la marche d'une autre colomne.

Quand cette ſeconde ligne a paſſé le défilé, elle ſe retourne, & ſe met en bataille pour attendre que la premiere ſoit paſſée, ou pour la ſoutenir en cas qu'elle ſoit preſſée par l'Ennemi.

Lorſqu'il en eſt fort proche, & qu'il veut abſolument engager une affaire, on doit les jours précédens, avant la marche, faire faire un grand retranchement qui couvre le front de l'Armée, quelquefois même deux. Ce ſecond ne doit pourtant être que de grands redans devant les défilés, pour y placer beaucoup d'Infanterie; les flancs de ces redans doivent être ouverts, pour que la Cavalerie puiſſe entrer dans les défilés par les côtés, ſans cou-

vrir les redans, dont le feu de l'Infanterie qui y eſt placée, doit proteger ſon entrée.

En ce cas, il eſt bon que ce ſoit la ſeconde ligne d'Infanterie qui entre dans ces redans de jour, & qu'il n'y ait que la ſeconde ligne de Cavalerie, qui marchant à l'entrée de la nuit, ſe forme de l'autre côté du défilé; & après que tout ce qui a marché, eſt placé, on fait marcher la premiere ligne en colomne renverſée, qui continue ſa marche, juſqu'à ce qu'elle ait paſſé le défilé, où elle ſe met en bataille pour y attendre l'arrivée du Corps détaché, les Gardes, & enſuite l'Infanterie qui étoit dans les redans devant les défilés, & celle qui en gardoit la tête; après quoi tous ces Corps étant rejoints à l'Armée dans leur ordre de marche, les vieilles Gardes & le Corps détaché en font l'arriere-garde, juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé dans le Camp qu'on aura voulu prendre.

Que ſi l'Armée qui veut éviter le combat, a une riviere à paſſer au lieu de défilé, les précautions à pren-

dre pour la ſûreté ſont encore bien plus grandes. Et voici en général celles que je penſe qu'on doit obſerver.

Le Général doit enfermer ſon Armée dans de bonnes lignes, qui en couvrent les flancs juſqu'à la riviere, de l'autre côté de laquelle, en dehors de ſes flancs, il doit établir de groſſes redoutes bien remplies de canon & d'Infanterie, afin que l'Ennemi ne prenne point les flancs de l'Armée, & ne cherche point à ſéparer les Troupes qui ſeront en bataille, des ponts ſur leſquels elles doivent paſſer. On doit auſſi faire un ſecond retranchement qui couvre tous les ponts, & qui ſoit ouvert de diſtance en diſtance, à côté des ponts, pour laiſſer le paſſage libre à la Cavalerie, dont la retraite eſt toujours beaucoup plus difficile que celle de l'Infanterie, lorſqu'il faut qu'elle paſſe ſur des ponts. Dans ce ſecond retranchement doit être placé un gros Corps d'Infanterie.

Intérieurement à ces deux retranchemens, on peut encore couvrir d'un redan chaque pont, & y met-

tre de l'infanterie, pour faciliter la levée desdits ponts, quand l'Armée aura achevé de passer.

Les gros & menus bagages doivent avoir précédé d'un tems considérable la marche de l'Armée; la Cavalerie doit aussi précéder la marche de l'Infanterie. La premiere Infanterie qui passe la riviere doit être postée, & retranchée sur l'autre bord dans les redoutes qui doivent protéger les flancs de l'Armée. Rien ne doit être vû marcher par l'Ennemi, afin qu'il n'apprenne pas le tems de la marche pour attaquer, parce que le désordre est fort à craindre en pareil cas; & si l'Ennemi est à la vûë du Camp, il ne faut marcher que de nuit, après pourtant que les seconds retranchemens, les redans & redoutes auront été garnies de jour pour éviter le désordre. Ce tems doit pourtant être pris de maniere que ce mouvement ne puisse point être vû par l'Ennemi.

La troisiéme maniere de faire marcher l'Armée, qui est celle où elle change de Camp pour la commodité des subsistances, n'a rien de

particulier pour les précautions, & tombe dans les maximes générales pour les marches.

La quatriéme, qui eſt celle où l'on marche pour ôter à l'Ennemi, ou des fourages commodes, ou des facilités pour des convois de vivres, n'a point auſſi de maximes particulieres. L'utilité de ce mouvement dépend de la connoiſſance exacte, que le Général a acquiſe du pays dans lequel il fait la Guerre.

La cinquiéme, qui eſt celle de forcer l'Ennemi à quitter le pays où il eſt, n'a point encore de maximes particulieres pour ſon exécution.

* On peut ſeulement dire, que ſon utilité ne ſe fera ſentir, qu'au cas que l'on puiſſe par cette marche faire craindre à ſon Ennemi, ou une entrepriſe ſur quelqu'un de ſes poſtes dépourvûs, ou une courſe dans ſon pays par un Corps de Cavalerie, qui pendant qu'il ſera dehors, ſera couvert de l'Armée, & ſans crainte d'être battu.

La ſixiéme maniere, qui eſt celle d'empêcher l'Ennemi d'entrer dans un pays, n'a point encore de maxi-

mes particulieres pour ſon exécution. Son utilité réſide entiérement dans la capacité du Général, qui ſçait ſe choiſir le meilleur poſte pour ce deſſein. *

La ſeptiéme maniere, qui eſt celle de paſſer des défilés, ou une riviere devant ſon Ennemi, ou d'empêcher qu'il ne les paſſe devant l'Armée, a des régles particulieres pour être exécutées ſûrement. En voici les principales.

Ces défilés ſont cauſés, ou par des montagnes qui reſſerrent la marche de l'Armée, & la réduiſent à une colomne ſeule, ou par des marais ou forêts, ou par une riviere, ou par des ravines difficiles à paſſer, & à rendre pratiquables.

Si ce défilé eſt de la premiere eſpece, il faut ſçavoir ſi ces montagnes ont pluſieurs gorges, ſi l'Armée qui veut paſſer, eſt du côté où la montagne eſt plus élevée, ou la plus humiliée ſur la plaine.

Si ce paſſage de montagnes a pluſieurs gorges, il faut faire entreprendre pluſieurs des plus contigues par l'Infanterie de l'Armée, laquelle au-

ra des détachemens qui monteront, & ſe ſoutiendront toujours au plus haut de la montagne, un peu en avant des colomnes qui marcheront au-deſſous, de maniere que ſi l'Ennemi eſt poſté ſur le plus haut, il puiſſe craindre que pendant que les détachemens l'occuperont en tête, il ne ſoit tourné, & enveloppé par le Corps qui marche au-deſſous.

Que ſi l'Ennemi a barré toute la gorge d'une hauteur à l'autre, il faut l'attaquer de nuit, dans tout cet eſpace, par pluſieurs endroits; parce qu'il ſuffit d'en forcer un ſeul pour ſe rendre maître de tout le front, qui ſe trouve ſéparé, & dont la droite & la gauche de l'endroit forcé ne peuvent ſe rejoindre, pour former un Corps capable de réſiſter au Corps qui a forcé, & qui eſt enſemble.

Comme il ne ſe peut pas auſſi que cette gorge n'ait des revers, l'Infanterie qui aura été conduite dans les gorges voiſines, & à qui il aura été preſcrit de tâcher de monter ſur les revers de la gorge, qu'on a réſolu d'attaquer ſérieuſement, occu-

pera, ou déplacera ſûrement l'infanterie ennemie, qui tient la hauteur de l'un des deux côtés, & rendra par conſéquent l'attaque du front plus pratiquable; ce qui eſt d'autant plus ſûr, que l'Ennemi forcé en un endroit, ne pouvant plus ſe rejoindre avec le reſte des Troupes portées ſur le front qu'il a voulu défendre, ſera contraint de ſe retirer en détail, pour tâcher de ſe rejoindre; pendant lequel tems les détachemens, qui auront été envoyés pour gagner le haut, en étant les maîtres, & marchant en avant, toujours en ſe ſoutenant, faciliteront la marche du gros Corps qui s'avance par le bas.

Je ſçai par experience, qu'il y a des natures de pays, où les gorges ſe trouvent tellement reſſerrées par des roches, qu'elles forment une chaîne inacceſſible juſqu'au plus haut de la montagne. En ce cas, pour en dépoſter l'Ennemi, il n'y a de parti à prendre, que celui de gagner les revers.

Si ces défilés ſont cauſés par des marais, qui barrent abſolument le

pays, & que par exemple, les marais d'un côté tiennent à une riviere, & de l'autre à une place, & qu'enfin on ne les puiſſe tourner, il n'y a de parti à prendre, pour les paſſer, que d'y faire des chauſſées de faſcines, & d'eſpace en eſpace des redoutes, dans les lieux du marais qui ſeront les plus ſecs, & où l'on pourra placer quelqu'Infanterie, & même du canon, afin que la colomne qui ſera en marche ſur cette chauſſée, ſoit protégée, & même couverte par le feu du canon & de la mouſqueterie, qui ſera dans ces redoutes.

Après tous ces ſoins, ſi l'Ennemi qui veut empêcher le paſſage de ces marais, ſçait ſe placer; comme nuls de vos mouvemens & de vos ouvrages ne peuvent échapper à ſa vûë, il lui ſera bien aiſé d'empêcher qu'on ne réuſſiſſe dans cette entrepriſe.

Si ces défilés ſont cauſés par une forêt, dont le fond ſoit marécageux, & où il n'y ait que quelques chemins ſecs, dans leſquels l'ennemi auroit fait des abbatis, & placé de l'Infanterie; comme les déblais de ces abbatis ſont longs à faire ſous le

feu de l'Ennemi, cet ouvrage coûtera bien des hommes & du tems. Il n'y a d'expédient que de bien fouiller toute la forêt par ſon travers, eſſayant de trouver quelque paſſage, ou négligé par l'Ennemi, ou éloigné de ces principaux abbatis, afin d'en pouvoir prendre les flancs ou les derrieres, auquel cas on les dépoſtera aiſément, après quoi il ne reſtera d'ouvrage que celui de ranger ces arbres coupés, pour faciliter la marche des premieres colonnes d'Artillerie ou de Cavalerie.

Mais comme dans ces cas, l'Ennemi ne tient ces abbatis que par de l'Infanterie détachée, & qu'il ſe ſera apparemment poſté dans la plaine avec ſon armée, à diſtance d'empêcher qu'on ne puiſſe déboucher du front, lorſqu'on eſt parvenu au bord de la forêt, il faut s'étendre, autant qu'il eſt poſſible; déborder le front de l'Ennemi, s'il ſe peut; placer du canon à pluſieurs endroits; gagner du terrain ſur la plaine, par des ouvrages faits de nuit, leſquels ouvrages ſeront garnis d'Infanterie & de canon; lier enſuite ces ou-

vrages les uns aux autres, afin d'y placer toute une ligne. Après cela, ſuivant la conſtitution du pays, la ſeconde ligne pourra déboucher de la forêt, ſous la protection du feu de la premiere ligne retranchée, ſoit pour gagner par la droite ou la gauche, le flanc de l'Armée ennemie, ſoit pour marcher de front, & attaquer l'Ennemi, après avoir pendant la nuit raſé tous les ouvrages qu'on aura faits les nuits précédentes, afin qu'il ne reſte aucune ſéparation entre les deux lignes qui les empêche de ſe communiquer & de ſe ſoûtenir, & de garder la diſtance qui doit être obſervée entre les deux lignes d'une Armée qui s'avance pour combattre.

Si ce défilé pour aller à l'Ennemi eſt une riviére, elle a des gués, ou elle n'en a point. Si elle a des gués qui ſoient ſéparés, & dans une diſtance hors de la vûe, il en faut ſurprendre quelqu'un par des mouvemens de nuit, & avoir diſpoſé des Troupes, de maniere que pendant qu'elles paſſent à ce gué, on paroiſſe occuper fortement l'Ennemi en quel-

que autre endroit éloigné de celui où l'on passe, & que ces attentions éloignées que l'on donne à l'Ennemi, ne finissent qu'avec la nuit.

Il faut beaucoup de vivacité dans ce mouvement, parce qu'il faut être en bataille de l'autre côté de la riviere, en état de recevoir l'Ennemi, avant qu'il ait ait eu le tems d'y marcher avec un front capable de culbuter ce qui auroit passé, & qui se seroit étendu, pour former un front plus grand que celui de l'Ennemi, qui n'y peut d'abord arriver qu'en colomne.

Souvent ces gués peuvent se trouver vis-à-vis d'une hauteur. En ce cas, il faut faire passer toute la Cavalerie la premiere, afin de s'y placer. Souvent aussi ils peuvent être près de quelque défilé, qu'il faudroit que l'Armée ennemie passât devant vous; & en ce cas, il faut faire passer l'Infanterie la premiere, afin qu'elle garde le défilé, & soûtienne un combat, pendant que la Cavalerie passe, & se réforme derriere l'Infanterie, ou sur son aîle, suivant le terrein.

Si la riviere qu'on veut paſſer, n'a point de gué, il faut obſerver ſi les bords en ſont hauts & eſcarpés, & de quel côté eſt la ſupériorité des bords; parce que ſi elle ſe trouve du côté de l'Ennemi, il eſt inutile d'en tenter le paſſage: on n'y réuſſiroit pas.

Il faut obſerver encore ſi la riviére a pluſieurs Iſles, & ſi ces Iſles ſont couvertes de bois. En ce cas, on peut ſe rendre maître de quelques-unes de ces Iſles; faire un pont ſur la branche de la riviere juſqu'à l'Iſle; voir de quelle nature eſt le terrain du côté de l'Ennemi; s'il eſt de maniere qu'on n'y puiſſe prendre aucun établiſſement, pendant que l'on conſtruit le pont entre l'Iſle & le bord; & ſi l'Armée, à la faveur de cet établiſſement, peut paſſer par la droite ou la gauche du retranchement, ſans pouvoir être combattue par l'Ennemi, avant qu'elle ſoit entiérement paſſée; ſans quoi l'entrepriſe ne réuſſira pas.

Que ſi ce ſont des ravines conſidérables & difficiles, qu'on veut

paſſer, & que l'Ennemi ſoit à portée de s'y oppoſer, il faut encore obſerver de quel côté eſt la ſupériorité du terrain, ſans laquelle cette opération ne peut réuſſir.

Il faut obſerver la nature du ſol. Si elle eſt de roche, elle eſt preſque impoſſible; ſi elle eſt de terre que l'on puiſſe renverſer des deux côtés, & réduire en talus, cela peut devenir pratiquable. Mais dans ce cas, la plus grande difficulté eſt, que comme cette eſpéce de travail eſt fort long, il peut être détruit en un moment par le premier orage. Je n'en parle ici que pour ne rien omettre de toutes les opérations de Guerre.

Sur toutes les différentes maniéres de cette ſeptiéme nature de marche, il n'y en a aucune ſur laquelle on puiſſe s'aſſurer de la réuſſite, ſans une grande ſupériorité de force ſur l'Ennemi, qui fait quil ne peut pourvoir à tout, ou ſans avoir affaire à un Général borné dans ſes lumiéres, & qui ne ſera pas placé dans une diſtance convenable, pour empêcher ſon Ennemi d'oſer haſarder de défiler

près de lui, ſans craindre d'être forcé à combattre, avant que d'avoir eu le tems de ſe former.

Lorſque le Général aura conduit ſon projet juſqu'au point de faire marcher ſon Armée, pour faire inveſtir une Place, qui eſt la huitiéme des maniéres de marcher, il y a pluſieurs choſes à obſerver, tant par rapport à la ſituation de la Place qu'on veut inveſtir, que par rapport à la connoiſſance de ce mouvement qu'il faut dérober à l'Ennemi.

Comme dans la ſuite de ce diſcours, il ſe trouvera un Chapitre particulier de la maniére d'inveſtir une Place, je ne parlerai ici que de celle d'y marcher. Il y en a deux.

Ou l'Armée eſt aſſemblée précedemment, ou elle eſt encore dans les Places & poſtes voiſins. Si elle eſt aſſemblée, ou elle eſt proche de celle des Ennemis, ou elle eſt hors de portée. Si elle en eſt proche, il faut que la marche ſoit vive, faite avec précaution, débarraſſée d'équipages, & l'inveſtiture ſi bien reconnue, que la marche ſeule de l'Armée la faſſe.

Cette maniére d'inveſtir une Place eſt ſouvent dangereuſe ; parce que l'Armée qui inveſtit, peut avoir été ſuivie d'aſſez près, pour n'avoir pas le tems de ſe rejoindre, & de s'oppoſer à l'Ennemi qui vient en bataille ; ainſi je ne la conſeillerai jamais.

Il eſt bien plus ſûr d'oppoſer toute l'Armée à celle de l'Ennemi, en tenant la Place que l'on veut inveſtir derriere, & en couvrant ainſi le Corps deſtiné à faire le Siége. Ce qui tombe dans le cas de faire un Siége avec deux Armées, l'une d'obſervance, qui eſt celle que j'ai placée au-devant de l'Ennemi, & l'autre qui doit ſe renfermer dans des lignes, & faire le Siége.

Si on eſt hors de portée de l'Ennemi, il y a moins de précautions à prendre ; & en ce cas-là le Général peut garder les menus bagages avec lui, ſi la conſtitution du pays par lequel il doit marcher, le lui permet.

Si ce Siége ſe fait à l'ouverture de la Campagne, & que l'Armée ſoit ſéparée ſeulement par de gros Corps, il faut que toute la Cavalerie

rie qui compoſe l'Armée, par-tout où elle ſera, ait des ordres ſecrets pour marcher à différentes heures, ſuivant la diſtance où elle ſe trouvera de la place que l'on veut inveſtir; que le terrein que chaque Corps de Cavalerie doit occuper dans l'inveſtiture, lui ſoit préciſément marqué; & que toute cette Cavalerie ſe trouve en même tems autour de la Place.

Il faut tâcher de prendre ſes meſures de maniere que l'inveſtiture ſe faſſe avant le jour, afin qu'à la pointe du jour, il ne puiſſe plus rien ſortir de la Place, & qu'il n'y ait qu'à marquer le terrein des Camps, & des lignes. L'Infanterie doit, autant qu'il ſe peut, avoir ſuivi la Cavalerie de près; afin de pouvoir dès ſon arrivée marcher ſur les terreins qu'elle doit occuper dans la circonvallation.

La neuviéme maniere de faire marcher une Armée, eſt quand elle a pour objet de garantir une Place d'être inveſtie.

Lorſque dans la ſuite je parlerai des Siéges, on y trouvera les pre-

cautions qui doivent être prises par le Prince, tant pour les approvisionnemens de vivres & de munitions de guerre, que de Troupes pour la défense de la Place.

Il ne s'agira donc ici que de ce qui regarde le Général, qui doit veiller de si près au mouvement de l'Ennemi, qu'il ne puisse lui dérober une investiture. Il faut pour cela qu'il se place de maniere qu'il couvre toujours, ou au moins tienne de près les Places qui peuvent être les objets d'attaque de l'Ennemi.

Que si l'investiture de ces Places est coupée par une riviere, ou ruisseau difficile à passer, une forêt, ou des défilés, il faut qu'il se campe de maniere à pouvoir arriver à cette Place par le côté, par lequel l'Ennemi n'en peut pas avoir fait l'investiture avant son arrivée, ou n'y puisse pas être placé avec un Corps superieur à celui qu'il peut y mener avec diligence; qu'il marche à l'Ennemi sans aucun bagage, afin que rien ne l'empêche de faire diligence, & que pendant ce tems-

là les bagages de l'Armée ſe retirent derriere les Places, pour y être en ſûreté, tant dans leur ſéjour, qu'en la rejoignant.

Lorſque le Général arrive à portée de l'Ennemi, il faut qu'il l'attaque avec vivacité, & ordonne à tout ce qui peut pénétrer juſqu'à la Place de le faire ſans s'arrêter, parce qu'il arrive preſque toujours, qu'une Place qui reçoit un ſecours dans le tems de ſon inveſtiture, déconcerte aſſez l'Ennemi, pour le faire déſiſter de ſon entrepriſe.

Le ſecours entré, s'il eſt raiſonnable, le Général doit ſe retirer promptement hors de portée de l'Ennemi, principalement s'il n'a pas marché avec toute ſon armée, la rejoindre, pour après cela, ſi l'Ennemi perſiſte dans ſon entrepriſe, chercher les occaſions de le forcer dans ſes lignes, ou de battre quelqu'un de ſes convois, ou de le reſſerrer dans ſes fourages.

Si au contraire le côté par lequel il ſera arrivé à la Place, n'a pû être inveſti par l'Ennemi, à cauſe des difficultés qu'il aura trouvées à y

paſſer, il faut en ce cas qu'il s'y tienne, juſqu'à ce que le reſte de ſon Armée y ſoit arrivé; ce qui fera ſûrement retirer l'Ennemi, parce que ſon entrepriſe deviendra impoſſible à exécuter.

REMARQUES.

J'ai traité dans mes Maximes de toutes les différentes manieres de faire marcher une Armée; ainſi mes réfléxions ne ſeront que ſur ce que j'ai vû exécuter par les Généraux, dont je jugerai ſuivant les préceptes que j'ai établis. Mes réfléxions ſur ce ſujet ſeront donc moins étendues que le Chapitre, où je traite à fonds cette matiere.

A la fin de l'année 1673, lorſque M. de Luxembourg eut par ordre du Roi abandonné les conquêtes de Hollande juſqu'à la Meuſe, & qu'il fût arrivé près de Maſtrick avec le Corps de Troupes qu'il ramenoit en France, il ſçut que M. le Prince d'Orange étoit campé ſur la grande chauſſée, avec toutes les forces des Eſpagnols & des Hollandois, & qu'il avoit même été joint par un

Corps considérable de la Cavalerie de l'Empereur.

L'Ennemi se trouvoit donc ainsi fort supérieur en Cavalerie, & il n'auroit pas été prudent à M. de Luxembourg de se commettre dans un pays assez ouvert, avec aussi peu de Cavalerie qu'il en avoit.

M. le Maréchal de Schomberg avoit rassemblé un Corps de Cavalerie auprès de Charleroi, pour venir au-devant de M. de Luxembourg; mais la difficulté étoit que ces deux Généraux pussent se joindre, malgré M. le Prince d'Orange qui étoit entre deux.

Il s'agissoit donc dans cette occasion de tromper l'Ennemi par des mouvemens faux, qui fussent capables de donner un tems assez considérable, pour faire sans risque la jonction de la Cavalerie de M. de Schomberg, avec l'Infanterie de M. de Luxembourg.

Pour y parvenir, ce Général feignit de ne plus avoir dessein de rentrer en France par Charleroi, & de vouloir traverser la Condros & les Ardennes pour arriver à la Meuse.

Ces démonſtrations firent déplacer M. le Prince d'Orange. Il s'avança juſqu'à Hui & à Namur, & ce fut ce tems-là que M. de Luxembourg prit pour paſſer bruſquement la Meuſe à Maſtrick, & pour joindre auprès de Tongres M. de Schomberg, qui s'étoit avancé pour cet effet; de ſorte que ces deux Généraux ſe joignirent, ſans que M. le Prince d'Orange pût s'y oppoſer.

Cet exemple fait connoître que la bonne conduite d'un Général dans ſa marche, lui procure preſque toujours la certitude de la faire heureuſe, & le ſuccès du deſſein pour lequel il l'a entrepris.

La belle marche que M. de Montecuculli avoit faite quelques mois avant celle dont je viens de parler, & par laquelle de Wirtzbourg il ſe porta au bas-Rhin, pour donner le moyen à M. le Prince d'Orange de faire le ſiége de Bonn, & de joindre l'Armée de l'Empereur & celle des Hollandois, ayant trouvé ſa place ailleurs, lorſque j'ai parlé de l'enlevement du convoi de Wirtzbourg, je n'en reparlerai point ici.

L'année 1674. me fournira pluſieurs exemples de belles marches.

La premiere a été celle que fit M. de Turenne, lorſque partant de la haute Alſace, où il étoit avec une partie de ſon Armée, pour couvrir la conquête de la Franche-Comté, il alla battre un Corps de Troupes que les ennemis avoient aſſemblé à Sinthzeim entre Philiſbourg & Heilbron.

Cette longue marche avoit été ſi capablement & ſi ſécrettement préparée par M. de Turenne, qui avoit ſucceſſivement avancé des Troupes ſur la route de Philiſbourg, que l'Ennemi fut attaqué & battu, ſans avoir eu aucune connoiſſance précédente des mouvemens que ce Général avoit fait, pour rendre ſa marche plus vive.

La ſeconde belle marche fut celle que M. le Prince fit faire à l'Armée du Roi, en partant du Camp d'Eſpieres, pour ſecourir Oudenarde, aſſiégée par M. le Prince d'Orange. L'Armée n'ayant pû arriver d'aſſez bonne heure, pour être placée ſur les hauteurs qui étoient au-

dessus de la ligne de circonvallation, M. le Prince ne voulut pas qu'elle s'en approchât, pour ne pas donner d'inquiétude à l'Ennemi, ni même la pensée de sortir de sa ligne pour occuper ces hauteurs; ce qui auroit rendu son secours plus difficile.

Ce Prince se disposa donc seulement toute la nuit à occuper à la pointe du jour les hauteurs; mais un brouillard fort épais, qui couvrit la terre un peu avant le jour, cacha aux yeux la retraite de l'Armée Ennemie, & fit perdre à M. le Prince le fruit de ses beaux mouvemens, dont il ne put pas même profiter sur l'arriére-Garde de l'Armée Ennemie, parce que M. de Souches qui commandoit l'Armée de l'Empereur, se servit avec capacité de la constitution du pays, pour faire faire le crochet à la Cavalerie de l'Empereur, & la mettre en bataille sur une hauteur qui se trouvoit derriére l'Armée du Roi, dont elle n'étoit séparée que par un petit ruisseau qui couloit entre les deux hauteurs.

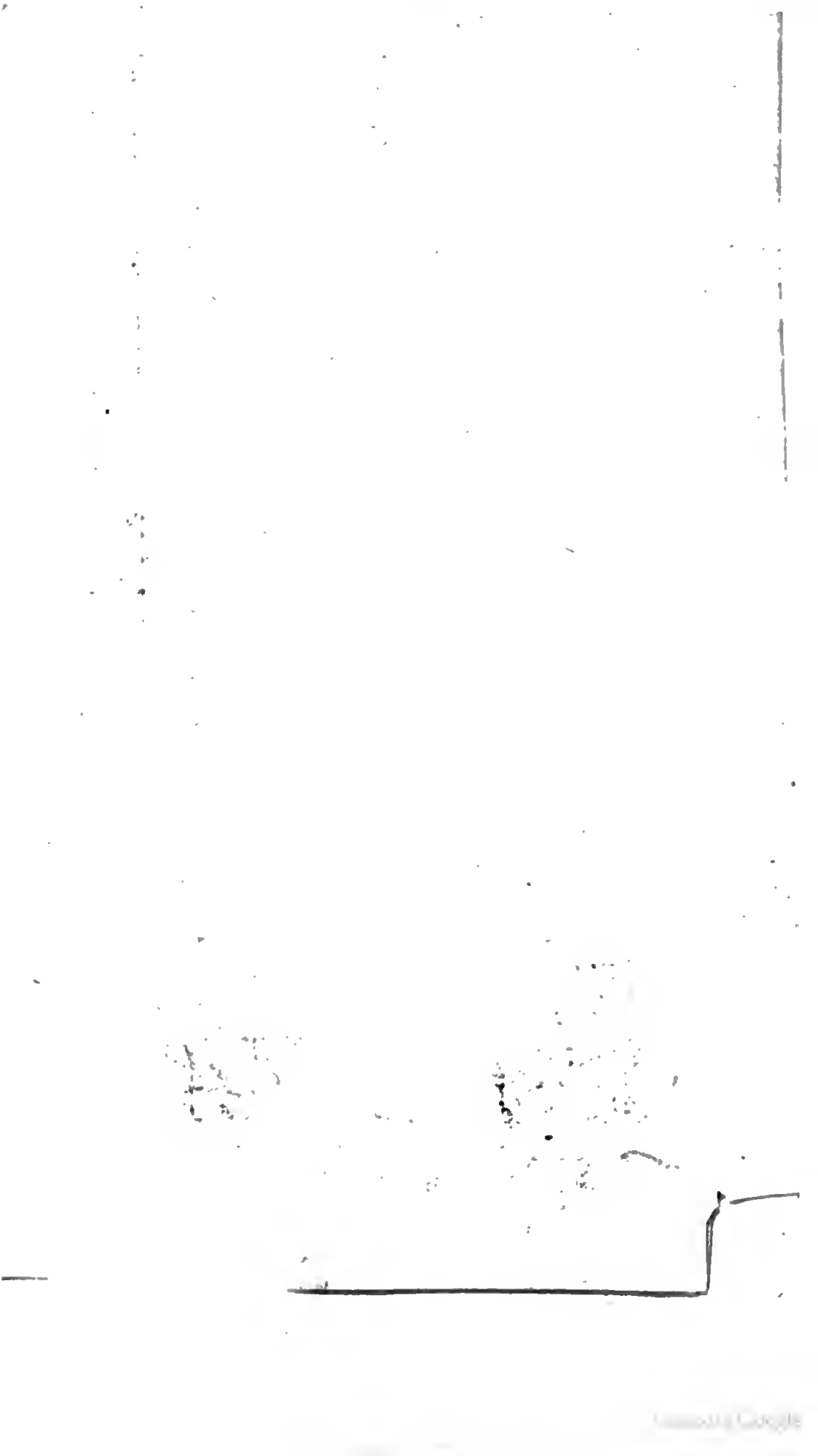
Cette

...E DU COURS DU RHEIN
...is Basle jusqu'a Mayence
Et Partie de la ...
MOZELLE
...pays qui les environnent Pour l'In...
...e de quelques Marches et actions ...
...apportées par Mr de Feuquieres

Lieues communes de France

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE NAPOLI

...ES SUISSES



Cette contre-marche d'une Armée qui ſembloit ſe retirer pour éviter une affaire, étoit ſi judicieuſe, que M. le Prince n'oſa rien entreprendre ſur ſon arriére-garde, parce qu'il ne pouvoit marcher à elle, ſans prêter le flanc à M. de Souches ainſi placé.

La troiſiéme belle marche de cette Campagne a été celle que M. de Turenne fit faire à l'Armée du Roi, à la fin du mois de Décembre, lorſque ce Général quitta les quartiers d'hiver qu'il avoit feint de faire prendre à l'Armée, dans la Lorraine, pour tomber par Tannes & Bedfort, ſur les quartiers que l'Armée des Ennemis, infiniment ſupérieure à la ſienne, croyoit tranquillement conſerver dans la haute-Alſace. Il les força de les abandonner après pluſieurs combats, & d'en aller prendre d'autres de l'autre côté du Rhin.

Comme les quartiers que M. le Maréchal de Turenne occupoit, étoient fort ſéparés, mais pourtant tous à portée du pied des montagnes, qui ſont entre l'Alſace & la Lorraine, ce grand Général avoit

envoyé des ordres à tous les quartiers de marcher, comme s'ils n'avoient eu deſſein que de s'étendre pour la commodité des ſubſiſtances, ou pour aller prendre des quartiers d'hiver en Franche-Comté, & couvrir cette Province de nouvelle conquête, trop voiſine des quartiers que les Ennemis occupoient dans la haute-Alſace.

Toutes les routes que M. de Turenne avoit envoyées aux Troupes, finiſſoient vis-à-vis des paſſages par leſquels il vouloit rentrer en Alſace; ainſi toute les Troupes, ſans le ſçavoir elles-mêmes, ſe trouverent en même tems aux deux rendez-vous généraux de Tannes & de Bedfort, d'où elles partirent pour entrer dans la haute Alſace, & tomberent ſur les différens quartiers des Ennemis, qui furent tous attaqués en même tems, ſans avoir eu aucune connoiſſance du mouvement général de l'Armée de M. de Turenne.

Cet exemple ſervira à faire connoître, qu'il faut être toujours attentif ſur les moindres mouvemens qu'un Général habile fait faire à ſes

Troupes, parce que l'on doit être persuadé qu'il n'en fait jamais faire d'inutiles, & qu'ils cachent toujours un dessein, & conviennent à son exécution.

En l'année 1676. M. le Maréchal de Schomberg fit une fort belle marche, pour se retirer de devant M. le Prince d'Orange, après lui avoir fait lever le siége de Mastrick. Il étoit fort inférieur à ce Prince, qui vouloit le combattre; cependant il sçut si bien ménager ses mouvemens, & se couvrir du Jaker, qu'il entra ensuite dans la Méhaigne, & gagna Charleroi, sans qu'il fût possible à M. le Prince d'orange d'engager une affaire, quelque désir qu'il en eût.

En 1667. toutes les marches de M. le Maréchal de Créqui devant M. de Lorraine, furent belles & sçavantes. Ce Maréchal, durant quatre mois, ne perdit jamais son ennemi de vûe, & s'opposa toujours de front à tous les mouvemens en avant qu'il voulut faire, soit pour entrer en Lorraine du côté de la Saare, soit pour passer la Meuse du

côté de Mouzon, ſans que dans aucun des mouvemens hardis que M. le Maréchal de Créqui fit faire à ſon Armée, M. de Lorraine pût trouver l'occaſion de le combattre, parce que M. de Créqui qui vouloit éviter un engagement général, compaſſa ſi ſagemment juſqu'à ſes moindres mouvemens, qu'il ne donna jamais à ce Prince aucun tems qui pût lui procurer la poſſibilité de connoître avec apparence d'un ſuccès heureux.

Je n'ai point donné de préceptes dans mes maximes, pour régler la conduite d'un Général chargé d'un projet de cette nature, parce qu'il auroit été impoſſible de rien dire ſur ce ſujet, qui pût ſervir de maxime certaine.

Cependant tout ce qui a été fait par M. le Maréchal de Créqui, dans le cours de cette Campagne, a trouvé ſa régle dans la diſcution des différens objets qu'une Armée peut avoir pour marcher.

Il eſt certain que les marches de M. le Maréchal de Créqui ont toutes eu quelques parties des préceptes & des attentions qu'un Général doit

avoir, lorſqu'il fait marcher ſon Armée, différemment appliqués ſuivant la conſtitution particuliére des pays, où il s'eſt trouvé dans la néceſſité de s'oppoſer aux mouvemens de ſon Ennemi.

Je finirai mes réflexions ſur les marches, par celle que fit M. de Luxembourg en 1694.

Il commandoit cette Campagne l'Armée du Roi en Flandres ſous M. le Dauphin. L'Armée étoit campée à Vignamont, Hui, & la Meuſe derriere elle. Celle des Ennemis étoit campée à Tavieres ; la droite appuyée à Méhaigne. Par ces deux poſitions, il eſt aiſé de voir qu'après tous les fourages de ce pays également conſommés par les Armées, l'Ennemi n'ayant plus rien à craindre pour Liége, ne pouvoit avoir d'autre parti à prendre, que de venir finir ſa Campagne en Flandres, en occupant Courtrai avant nous, & en s'aſſurant par-là les fourages d'entre la Lys & l'Eſcault, & le poſte de Courtrai, pour y faire hiverner un Corps conſidérable de Troupes. M. le Prince d'Orange crut qu'il

feroit aiſément ce mouvement, parce que pour l'exécuter, il avoit au moins trois ou quatre marches ſur l'Armée du Roi.

Cependant M. de Luxembourg, qui étoit dans une attention continuelle ſur les mouvemens de l'Ennemi, ſe diſpoſa à une marche vive, dès que l'Ennemi commenceroit la ſienne.

Pour cet effet, quelque jour avant que l'Ennemi ſe mît en mouvement, il fit avancer ſur ſa marche des Brigades de Cavalerie, juſqu'à la hauteur de Buſſiere ſur la Sambre, ſous prétexte de couvrir le pays d'entre Sambre & Meuſe, contre les courſes de l'Ennemi, & fit faire une diligence ſi extraordinaire à toute l'Armée, dès qu'elle commença à marcher, que ſa tête arriva à Hauterive ſur l'Eſcaut quelques heures ſeulement avant la tête de l'Armée Ennemie. Cette avance lui ſuffit pour empêcher M. le Prince d'Orange de faire des ponts ſur l'Eſcault, & l'obliger d'aller paſſer cette riviére à Oudenarde, & la Lys auprès de Gand, pour aller finir ſa Campagne.

à Rouſſelaër, ſans avoir pû empêcher M. de Luxembourg de faire ſubſiſter l'Armée le reſte de la Campagne, aux dépens de la Châtellenie de Courtrai & des Eſpagnols, & même au-delà de la Lys.

Tous ces exemples de belles marches qui finiſſent à cette année, ſuffiſent pour faire connoitre l'utilité dont elles ont été pour les ſuccès avantageux qu'elles ont produits, & quelle a été la différence de la capacité des Généraux qui les ont faites, d'avec celle des Généraux dont le Roi s'eſt ſervi depuis ce tems-là, & dont aucun ne m'a fourni un ſeul exemple à citer ſur cette matiére des marches, qui mérite d'être ſuivi.

CHAPITRE LVI.

Des Campemens.

CE Chapitre contiendra deux parties. Dans la premiere, je parlerai ſeulement de la maniere dont on marche au Campement, par qui & comment le Camp ſe

fait, & quelles ſont les régles générales, pour y marcher, pour faire ce camp & pour l'aſſurer. Dans la ſeconde partie, j'examinerai toutes les maniéres de camper une Armée, ſoit dans le commencement, ſoit dans le milieu, ſoit à la fin des Campagnes. *

C'eſt le Maréchal de Camp qui reçoit l'ordre du Général & du Lieutenant Général entrant de jour, pour le camp que l'on veut occuper le lendemain.

Lorſque l'Ennemi n'eſt point à portée d'empêcher que l'on ne campe à la fin de la marche, peu de tems avant que l'Armée ſe mette en mouvement, le Maréchal de Camp ſe met à la tête des nouvelles Gardes, & de l'Infanterie deſtinée pour la Garde des environs du camp, ſuivi des Officiers deſtinés à faire le détail du camp, qui ſont le Maréchal des Logis de l'Armée & ſes Fouriers, le Maréchal des Logis de la Cavalerie, les Majors de Brigades de ce corps, le Major-Général de l'Infanterie, & les Majors de Brigades, le Major-Général de Dragons, &

les Majors de Brigades ; du Major de l'Artillerie, du Prépoſé pour les Vivres, & des Brigades & Colonels de jour, & derriere les Gardes marchent tous les Fouriers, & gens qui vont au campement.

Le Maréchal de Camp, en arrivant ſur le terrein où il veut camper l'Armée, après avoir ſeulement marqué la droite & la gauche du camp, & déſigné le quartier général, doit s'avancer avec les Gardes & les Brigadiers & Colonels de jour, auſſi loin qu'il le jugera à propos, pour laiſſer entre les lieux où il placera leſdits Gardes & le Camp, aſſez de diſtance, pour que l'Armée y trouve au moins pour la premiere nuit, du fourage, le bois, l'eau & la paille qui lui ſont néceſſaires.

Avant que de quitter les Officiers du détail, après avoir donné ſeulement l'alignement du camp, il doit indiſpenſablement obſerver de laiſſer à la tête de ce camp une eſpace convenable, pour y pouvoir mettre l'Armée en bataille, en cas de beſoin.

Il appuyera ſes aîles, ou de Villa-

ges, ou de bois, ou de ruiſſeaux, ou de riviéres ; enfin il les couvrira, & les aſſurera tout le plus qu'il luiſera poſſible, tant à l'aide de la ſituation naturelle, qu'à celle de la nature des Troupes qu'il y fera camper. Il marquera un terrein pour le parc de l'Artillerie, autant qu'il ſe pourra, au centre & à la tête de l'Infanterie, & dans le lieu le plus élevé ; il placera les vivres, s'il ſe peut, entre les deux lignes, & auſſi vers le centre, afin que les Troupes ayent une égale commodité à aller au pain.

Le Quartier Général ſera auſſi placé dans le centre, s'il eſt poſſible, ſoit entre les deux lignes, ſoit derriere la ſeconde, mais jamais à la tête, * ſans une néceſſité indiſpenſable, auquel cas il doit toujours être convert d'un corps. * S'il eſt derriere les deux lignes, il ne ſera pas mal à propos de tirer quelques Bataillons de la ſeconde ligne pour le couvrir, ou même y camper la réſerve, en cas qu'on n'en ait pas beſoin ailleurs.

Au tour du Quartier Général

doivent être marqués des terrains commodes pour les boucheries, les Marchands de vin, & toutes les autres eſpéces de Marchands ſuivans l'Armée, ſéparés les uns des autres, pour éviter la confuſion. Ce détail regarde le Prevôt.

Les Majors-Généraux de l'Infanterie, & les Maréchaux des Logis de Cavalerie, ſeront chargés de diſtribuer entr'eux le terrain qui leur aura été marqué pour le campement, obſervant de donner plus ou moins de diſtance, ſelon le terrain. Celle que que l'on doit mettre entre les deux lignes, doit être de trois cens pas au moins; & la diſtance d'une Troupe à l'autre de la même ligne, ſe réglera ſur l'étendue du front marqué pour la droite & la gauche. Ces intervalles ne doivent pourtant jamais être plus grands qu'il ne faut, pour paſſer entre deux Troupes campées avec une autre Troupe de pareille nature.

La réſerve ſera placée, ſelon ce qui ſera jugé le plus utile, ou à la droite, ou à la gauche, ou derriére l'Armée; pour donner plus de ſûreté à ceux

qui en détail apportent des ſubſiſtances à l'Armée, ou même quelquefois devant l'Armée, pour occuper un poſte dont on veut être maître, ou derriére le Quartier Général. Mais en tous ces cas il faut toujours obſerver que ce ſoit avec ſureté pour ce corps.

Lorſque les Gardes de Cavalerie ſont placées, le Maréchal de Camp, s'il le juge à propos, laiſſe au Brigadier & Colonel de Cavalerie de jour, le ſoin de la découverte des environs, pour qu'il n'y ait point de gros ni de petits Parties ennemis embuſqués à la tête de l'Armée; & aux Brigadiers & Colonels d'Infanterie de jour, le ſoin de placer l'Infanterie deſtinée à couvrir le camp, & à protéger les Gardes de Cavalerie avancées.

Comme à préſent les Armées ſont fort nombreuſes, & occupent un grand terrain, ordinairement les Officiers de jour, dont je viens de parler, ſe partagent le ſoin des Gardes par droite & par gauche; après quoi ils viennent rendre compte de ce qu'ils ont fait, au Maréchal de Camp du de-

voir duquel il eſt de viſiter tous les poſtes de l'Armée, & d'en rendre enſuite compte au Général, quand il eſt arrivé.

De toutes ces gardes & poſtes, il en eſt fourni un état par écrit au Général & aux Officiers Généraux qui entrent du jour, afin qu'ils puiſſent les aller vérifier le lendemain, & ordonner ce qu'ils jugeront néceſſaire pour leur ſureté, en cas que cela n'ait pû être fait en arrivant.

Ce qui vient d'être dit, ne regarde que les maximes générales du campement. Il faut entrer dans les particulieres, & examiner toutes les maniéres de camper une Armée, ſoit dans le commencement, ſoit dans le milieu, ſoit dans la fin des Campagnes.

Si le Général a trouvé trop de difficulté à exécuter une entrepriſe, n'ayant pû prévenir l'aſſemblée des Troupes ennemies, & qu'il n'ait à faire qu'une Guerre de Campagne, après les précautions priſes pour empêcher que l'Ennemi ne puiſſe rien entreprendre qui le déconcerte, il cherchera par les camps qu'il pren-

dra, les occaſions de combattre l'Ennemi avec avantage, en cas que cela convienne aux intérêts du Prince ; ou ſeulement des camps commodes pour la ſubſiſtance de ſon Armée.

Il doit dans ce commencement de Campagne, avoir pour objet principal la conſervation & la ſanté des hommes & des chevaux.

Pour cela, ſes camps doivent être placés en lieux ſains, commodes pour la fourniture des vivres, afin de n'en pas ruiner les équipages ; voiſins des prairies, où l'on puiſſe herber les jeunes chevaux que le changement de nourriture abbat très-aiſément ; enfin ce camp ne doit pas être d'une grande garde, afin de ne pas fatiguer l'Armée ſans raiſon. Dans la ſuite il doit, autant qu'il lui eſt poſſible, ſuivre dans les campemens le projet qui aura été réſolu avant l'ouverture de la Campagne, à moins qu'il n'en ſoit détourné par les mouvemens de l'Armée ennemie.

C'eſt preſque toujours dans le choix des Camps & des poſtes, que

réſident les ſuccès de la Campagne. On y doit obſerver la communication libre & facile avec les Places dont on doit tirer les ſubſiſtances & les commodités de l'Armée; la jalouſie qu'ils donnent à l'Ennemi, le pays ennemi qu'ils ouvrent, le pays ami qu'ils couvrent, & les avantages qu'ils donnent, ſoit pour forcer l'Ennemi à combattre avec déſavantage, en l'obligeant à nous venir chercher dans un camp où l'on ſe ſera accommodé, ſoit pour ſe trouver à portée de le combattre dans un lieu déſavantageux où il aura été forcé de ſe placer.

Dans les camps de ſéjour, il faut par des poſtes d'Infanterie, quelquefois même mêlés de Cavalerie ou de Dragons, entourer toute l'Armée, afin d'éviter que les petits Partis ennemis ne s'en approchent de trop près, & que les commodités des pâturages, du bois, de la paille & de l'eau, ne ſoient ôtées à l'Armée, ou ne lui deviennent difficiles.

Dans les camps de paſſage, ces précautions ne ſont pas ſi étendues.

C'eſt à la ſageſſe de l'Officier Général de jour, que ce diſcernement doit être commis.

Lorſque la ſaiſon a fait ceſſer les grandes opérations de la Campagne, il reſte encore un tems qu'il faut paſſer dans des quartiers de fourages, pour éviter la dépenſe des quartiers d'hiver. La prévoyance du Général les lui doit fournir, autant qu'il lui eſt poſſible, ſur le pays ennemi, & à la décharge des Etats de ſon Prince. Les plus ſûrs ſont ceux dans leſquels il peut ſe couvrir de défilés & de rivieres. En ce cas, il doit mettre ſon Infanterie en premiere ligne, près des lieux par où l'Ennemi pourroit pénétrer dans les quartiers, & mettre la Cavalerie en ſeconde ligne, à commodité des fourages, & à portée de ſe joindre à l'Infanterie.

S'il ne peut prendre ſes quartiers de fourages avec toutes ces commodités, & qu'il ne puiſſe pas les couvrir, il faut du moins qu'il les prenne en bataille; c'eſt-à-dire, que toutes les Troupes de la premiere ligne ſoient dans les Villages de premiere ligne,

ligne, & ceux de la ſeconde, dans ceux de la ſeconde ligne; de maniere qu'il ſe ſoit choiſi un champ de Bataille à la tête de ſes quartiers; qu'il l'accommode diligemment, comme s'il y devoit recevoir l'Ennemi; qu'il pourvoye à la communication de tous ſes quartiers au champ de Bataille, & qu'il en ait inſtruit les Officiers Généraux & particuliers, afin qu'au ſignal convenu, chacun puiſſe ſe rendre ſur le terrain qui a été marqué, * & par le chemin qui lui aura été preſcrit, afin qu'il n'y ait point de confuſion dans la marche des Troupes de leur quartier au champ de Bataille.

Le ſurplus des ſervices particuliers des Troupes dans le camp, & la polices qui doit y être obſervée, ſe trouve dans les Ordonnances militaires. Ainſi il eſt inutile de le répéter ici. *

REMARQUES.

Mes réflexions ſur ce Chapitre, qui eſt fort étendu dans mes maximes, ſeront cependant aſſez courtes, parce que la ſcience des camps

eſt plus étendue pour la Guerre défenſive, ou celle qui ſe fait entre Puiſſances égales, que pour l'offenſive, dans laquelle la ſupériorité donne ſouvent une audace qui ſeroit hafardeuſe à l'Armée qui auroit à ſoutenir une défenſive, ou une Guerre entre Puiſſances égales.

Ainſi je trouverai au moins juſqu'au tems de la Guerre préſente, plus de camps pris contre les régles par les Généraux ennemis, que par ceux que le Roi avoit juſqu'à ce dernier tems employés au commandement de ſes Armées, leſquels par leur capacité ſe ſont toujours conſervés dans les camps qu'ils ont pris; le maintien audacieux que donne la ſupériorité, lors même qu'ils ne l'avoient pas par l'inégalité de leurs forces, comparées à celles de l'Armée qui leur étoit oppoſée.

Je diſtinguerai donc ces réflexions, pour marquer la différence qu'il y a entre un camp mal pris par le terrain que l'on a fait occuper à l'Armée, ou par les inconvéniens qui ſont arrivés, de s'être mal campé; & j'en dirai les raiſons.

Le premier camp hazardeux que j'ai vû prendre aux Ennemis du Roi, préſomptueux de leur ſupériorité, eſt celui de Seneff. M. le Prince ſçut les en châtier, lorſqu'ils le quitterent, & ce châtiment changea la conſtitution de la Guerre en Flandres, à l'avantage du Roi.

Il faut faire une diſtinction de ce camp aux autres mauvais que j'ai vû prendre, & qui l'étoient par la ſituation naturelle du terrain choiſi pour les placer : c'eſt que ce n'étoit pas le terrain occupé par l'Armée ennemie, qui rendit ce camp mauvais, mais ſa ſortie par la droite, pour prendre ſa marche, en prêtant le flanc à un Ennemi attentif, capable, & à portée raiſonnable pour entreprendre.

Comme j'ai dit ailleurs quelles auroient dû être les précautions à prendre à l'Ennemi, pour ne pas tomber dans l'inconvénient qui lui arriva, je n'en parlerai point ici, où il me ſuffira de remarquer qu'il faut toujours qu'un camp ſoit placé de maniere que l'Armée y trouvela liberté dans tous ſes mouve-

C'étoit ce tems-là que M. le Maréchal de Turenne vouloit lui faire perdre, & dont il ſe ſervoit pour ſe retirer dès qu'il étoit nüit, & pour aller prendre un autre poſte avantageux.

Ainſi il n'abandonna jamais à M. de Brandebourg qu'un pays conſommé; & par cette maniere en lui diſputant le plat pays de l'Alſace, quoique fort inférieur, il gagna le tems qui lui étoit néceſſaire, pour mettre M. de Brandebourg dans l'impoſſibilité d'entreprendre ſur les Places du Roi. Ce Prince ne l'auroit pas manqué, ſi M. le Maréchal de Turenne ne l'avoit pas amuſé, comme il le ſçut faire, & ne lui avoit pas fait perdre le tems d'un reſte de Campagne, dont il auroit pû profiter.

Cet exemple prouve qu'un Général habile ſçait profiter des heures & des momens que lui donne ſon Ennemi inférieur en capacité, & qu'à la longue ces heures & ces momens raſſemblés lui donnent un tems, dont il tire un grand profit pour le ſervice de ſon Maître.

Le ſecond camp qui paroiſſoit hazardeux, eſt celui que j'ai vû prendre à M. le Maréchal de Turenne en 1675.

Ce Genéral étoit campé près de la Renchen, qui le ſéparoit de l'Armée ennemie, commandée par M. de Montecuculli; & il vouloit forcer l'Ennemi à abandonner le pays qui eſt entre le Rhin & les montagnes du Wirtemberg. Il ne le pouvoit faire par un combat, de la maniere dont l'Ennemi étoit placé : il falloit trouver le moyen de lui faire quitter le camp avantageux, où il étoit.

Si M. de Turenne avoit tenté ce déplacemenr, en remontant la Renchen avec toute ſon Armée; il auroit été cotoyé par M. de Montecuculli, qui étoit trop proche pour ignorer ce mouvement. Ainſi cette marche, en remontant la Renchen, n'auroit rien opéré pour l'exécution de ſon projet. Il falloit donc ſurprendre une marche à M. de Montecuculli, qui mît au moins durant quelque peu de tems, ce Général dans l'incertitude ſur ce mou-

Tome 2. Page 334.

vement. Voici ce que fit M. de Turenne.

Il détacha M. le Comte du Plessis avec toute la seconde ligne, pour aller au travers des marais qui bordent la Renchen, passer cette petite riviere, au-dessus du front qu'occupoit l'Armée ennemie, & se camper à sa gauche.

Ce mouvement parut tout-à-fait hazardeux à toute l'Armée, & il l'auroit été en effet, si M. de Turenne, dont le camp étoit à la vûe de l'Ennemi, ne s'y étoit tenu, pour empêcher que la marche de la seconde ligne ne fût connûe. En cette sorte l'arrivée de la seconde ligne au-delà de la Renchen, fut d'abord prise par M. de Montecuculli pour un gros parti sorti de l'Armée dont il voyoit toutes les tentes tendues.

Mais comme M. de Turenne jugeoit bien aussi que l'incertitude où ce mouvement mettroit d'abord M. de Montecuculli, ne dureroit que quelques heures, après lesquelles cette seconde ligne couroit risque d'être accablée par toute l'Armée ennemie, cet habile Général mar-

cha lui-même, dès que l'approche de la nuit put ôter à l'Ennemi la connoiſſance du décampement de toute ſa premiere ligne, qu'il joignit à la ſeconde avec tant de juſteſſe pour le tems de la marche, que ce ſecond mouvement fut encore ignoré de l'Ennemi, & qu'il ſe trouva à la queue du camp de M. le Comte du Pleſſis, dans le tems que M. de Lorraine, avec une partie de l'Armée ennemie commençoit à attaquer les Gardes : de ſorte que dans le commencement du combat, ce Prince ayant ſçu par des priſonniers, que M. de Turenne étoit arrivé avec le reſte de ſon Armée, il ne ſongea qu'à ſe retirer ; ce qu'il ne put faire qu'avec perte.

Cet exemple fait connoître que les camps qui, aux yeux du commun, paroiſſent le plus haſardeuſement pris, ne laiſſent pas de devenir sûrs par la ſage prévoyance & la capacité du Général qui les prend, même avec une partie de ſon Armée ; parce qu'il aura bien jugé du tems qui lui eſt néceſſaire pour y arriver avec le reſte de ſes Troupes,

&

& de celui que ſon ſecond mouvement peut raiſonnablement demeurer ignoré de ſon Ennemi.

Dans l'année 1692. M. l'Adminiſtrateur de Wirtemberg crut pouvoir ſe tenir à portée de notre Armée qui étoit à Phorzheim. Ce Prince avoit mené un corps de cinq mille chevaux, pour couvrir le Wirtemberg, & il étoit campé, la gauche, près d'Entzwahinghen, tout le front couvert d'un ruiſſeau aſſez marécageux, & ſa droite appuyée à un Village fermé, qui étoit ſur le ruiſſeau où il avoit mis quelques Dragons.

Il ſe croyoit ainſi en ſûreté, ou que tout au moins il auroit le tems de lever ſon camp, & de ſe retirer ſur Heilbron, ou de paſſer l'Entz; en cas que toute l'Armée du Roi marchât à lui. Il fut pourtant battu dans ce camp, parce que le ruiſſeau ſe trouva pratiquable au-deſſus de ſa droite, ce qui donna le moyen à notre Cavalerie de le prendre en flanc.

Ce fait eſt rapporté pour faire connoître à tous les Officiers qui ſeront chargés avec un Corps de

Cavalerie d'obſerver de près une Armée ennemie, qu'il ne faut jamais qu'ils faſſent tendre un camp, à cauſe du tems qu'il faut employer à le lever, lorſqu'une Armée ſupérieure marche à ce corps, pour le combattre, & qu'il faut qu'ils ſe tiennent toujours en état de lever le piquet, lorſqu'un corps ſupérieur marche à eux, parce que quelque sûr que l'on croye le poſte où l'on ſe ſera mis par le front, pour peu qu'il puiſſe être débordé, on le tourne, & l'on le prend en flanc; auquel cas il devient impoſſible de ſonger à une retraite honorable. Il ne reſte de parti à prendre, que celui d'une fuite honteuſe.

En 1693. M. le Prince d'Orange étant venu camper à Néerwinden, crut ce poſte ſi bon, qu'il y attendit M. de Luxembourg qui venoit l'y combattre. Voici quel étoit ce poſte.

La Getthe en formoit la droite; le ruiſſeau de Landen la gauche; le front de la droite étoit couvert d'une groſſe haye, qui prenoit fort près de la Getthe, & continuoit juſqu'au

a Page 338. au Tome 3. 281.

Village de Néerwinden, qui étoit au centre du front de ce Camp.

Derriere le Village étoit une hauteur qui alloit en baiſſant juſqu'au Village de Romſdorff, qui étoit au bord du ruiſſeau de Landen. Il y avoit même une eſpéce de ravine, ou chemin creux, qui prenoit dès cette hauteur au Village de Romſdorff.

M. le Prince d'Orange crut que ce front pouvoit aiſément être rendu inattaquable. Pour cela il fit pendant la nuit qui précéda la bataille, retrancher le Village de Néerwinden, où il plaça beaucoup d'Infanterie. Il mit beaucoup de Canon ſur la hauteur qui dominoit le Village & la gauche de ſon Armée, & plaça le reſte de ſa premiere ligne d'Infanterie derriere & le long de cette ravine, qui alloit de la hauteur au Village de Romſdorff, & dans ce Village il mit auſſi de l'Infanterie.

La péſanteur de la marche de l'Infanterie de l'Armé du Roi, qui partoit d'auprès de Liége, fit préſumer à M. le Prince d'Orange que M. de Luxembourg, après l'arrivée de ſon

Infanterie, n'oſeroit attaquer un front ainſi préparé.

La prudence ne vouloit pas que ce Prince dépourvû du Corps des Troupes qu'il avoit envoyé en Flandres ſous les ordres de M. le Duc de Wirtemberg, & de celui qu'il avoit détaché de ſon Armée, pour renforcer le Camp retranché de Liége, s'exposât à une affaire générale, mais la sûreté apparente de ce poſte l'emporta ſur la prudence. M. le Prince d'Orange ne voulut pas ſe ſervir d'un tems plus que ſuffiſant pour paſſer la Getthe derriere ſon Camp, & ſe mettre ainſi hors de portée d'un engagement général. Il crut qu'il feroit périr toute l'Infanterie de l'Armée de M. de Luxembourg, dans l'attaque du Village de Néerwinden, & de ſon front retranché, qui fut pourtant forcé après une longue réſiſtance, & lui coûta preſque toute ſon Infanterie, beaucoup de Cavalerie, & toute ſon Artillerie.

Comme je ferai mes réflexions particulieres ſur cette grande journée, lorſque je parlerai des *Batail-*

les, je me contenterai ici de ce qui regarde la ſcience des Camps.

Celui de Néerwinden étoit tel que je viens de dire par le front, & parut bon à un homme d'une médiocre capacité, qui crut que la ſûreté du front & des aîles étoit plus que ſuffiſante pour lui procurer l'avantage de détruire l'Infanterie de ſon Ennemi dans l'attaque de ce front : mais voici quels étoient les défauts de ce poſte.

Il manquoit tellement de fonds, à cauſe d'un marais qui bordoit un recoude que faiſoit la Getthe derriére le Camp, que la Cavalerie de la droite, y étoit en bataille ſur quatre ou cinq lignes ſi ſerrées, qu'elles ne ſe trouverent pas aſſez de terrein entre elles, pour faire leurs mouvemens.

Ces lignes même de Cavalerie ne furent pas placées aſſez près de cette haye, que j'ai dit qui venoit de la Getthe, au Village de Néerwinden, ni protégées de quelque Infanterie placée le long de la haye, pour empêcher la Cavalerie de l'Armée du Roi de s'en approcher, & de s'y faire des paſſages.

Comme le centre n'avoit pas plus de fond que la droite, on n'avoit pû y placer une ligne de Cavalerie, pour ſoûtenir l'Infanterie, en cas qu'elle fût chaſſée du Village de Néerwinden, & du front retranché.

L'aîle gauche de Cavalerie, qui n'avoit pas de front pour s'étendre, ni de fonds pour ſe mettre en ligne derriere l'Infanterie, avoit été miſe en potence, faiſant inutilement tête au ruiſſeau de Landen, & ne tenant à l'Infanterie que par ſon flanc droit.

De maniere que dès que l'Infanterie de l'Armée du Roi ſe fut rendue maîtreſſe du Village de Néerwinden, & que la Cavalerie légére de la droite fut entrée dans le rétranchement par la partie où il n'y avoit que des chariots d'Artillerie, rangés pour en fermer l'entrée, ſoit parce qu'on n'avoit pas eu le tems d'y élever un retranchement, ſoit parce que M. le Prince d'Orange avoit voulu ſe ménager cette ouverture aſſez étendue, pour faire ſortir ſa Cavalerie ſur l'Infanterie Françoiſe, lorſqu'elle auroit été miſe en

déſordre par le grand feu de ſon Artillerie & de ſon Infanterie placée dans Néerwinden, & ſur le front retranché, & que lorſqu'en même tems l'Infanterie de la droite de l'Armée du Roi attaqua le Village de Romſdorff, & le front de la gauche, la confuſion & le déſordre ſe trouva ſi général par tout le front de l'Ennemi, manque de fonds, comme je l'ai dit, qu'il ne fut pas poſſible à M. le Prince d'Orange de faire charger les Troupes du Roi, au moins avec un Corps aſſez conſidérable pour les renverſer.

Ainſi ce Prince fut obligé de fuir avec tout ce qui lui reſtoit de Cavalerie, qui n'avoit point combattu, & qui étoit en potence à ſa gauche; car pour celle de ſa droite, qui, comme je l'ai dit, étoit ſur pluſieurs lignes fort ſerrées, elle périt preſque entiérement dans la Getthe, où elle fut renverſée par la Cavalerie de l'aîle gauche : ainſi toute l'Infanterie ennemie de la premiere ligne fut ou tuée ou priſe.

Cet exemple fait voir qu'il ne ſuffit pas pour la bonté & la ſûreté

d'un Camp, principalement lorſqu'on veut y attendre un Ennemi qui cherche à combattre, que ce Camp ſoit bon, & retranché par le front, & qu'il ait même ſes aîles couvertes & protégées, qu'il faut auſſi qu'il ait ſuffiſamment du fonds, pour y pouvoir faire ſans embarras & avec une aiſance entiere, tous les mouvemens qu'il peut convenir d'y faire pour la protection du front retranché, que l'on veut défendre & ſoûtenir; & qu'il faut même s'être réſervé intérieurement un champ de bataille, & un terrain capable de faire marcher toute la ligne de front pour charger l'Ennemi, qui ne peut avoir forcé le retranchement, ſans être un peu en déſordre, afin qu'il n'ait pas le tems de ſe former en dedans du front forcé, & que ce terrain intérieur ſoit ſuffiſant pour y rallier & former les Troupes qui auront été forcées d'abandonner le retranchement.

J'ai vû prendre beaucoup d'autres mauvais Camps à nos Ennemis, principalement dans la Campagne de 1695. mais comme ils

n'en ont pas été châtiés, & que j'en ai parlé ailleurs, par rapport à d'autres matieres que celle de ce Chapitre, je n'en dirai rien ici.

Comme je n'ai point ſervi dans la guerre préſente, qui a commencé en 1701. je ne pourrois parler ſur la matiere des Camps, que par ce que l'on m'en a dit; par où il m'a paru que nos Ennemis ont pris pluſieurs Camps, dont les Généraux ſous leſquels j'ai ſervi, & appris la guerre, les auroient fait repentir.

M. le Duc d'Orléans m'a pourtant fait voir le plan d'un Camp qu'il a pris en Catalogne, qui dans ſa premiere inſpection m'a paru fort hazardeux, & contre toutes les bonnes régles, mais que j'ai trouvé ſçavant & judicieux, quand il m'en a expliqué les raiſons.

Ce Prince étoit obligé de tirer ſon pain de Balaguer avec la contrainte de ne pouvoir s'en éloigner hors de la portée de faire ſes convois en un jour, par le manque d'équipages pour les vivres. Il falloit auſſi qu'il ménageât aſſez de ſubſiſtance à ſa Cavalerie, pour de-

meurer dans cette ſituation plus long-tems que l'Ennemi ne pourroit reſter près de lui. M. de Staremberg étoit campé ſur le Scio, à trois lieues au deſſus du Camp, que M. leDuc d'Orléans avoit réſolu de prendre pour les deux effets dont je viens de parler.

Il étoit donc queſtion d'avoir les eaux du Scio pour l'Armée, & les fourages des deux côtés de cette petite riviere, ou ruiſſeau, & de protéger les convois de Balaguer.

Pour ſe donner tous ces avantages, M. le Duc d'Orléans imagina de mettre le cours du Scio entre ſes deux lignes, & de faire tête aux deux plaines, d'un côté pour la commodité de ſes convois, & de l'autre pour celle de ſes fourages. Il porta pour cet effet la droite de la premiere ligne à un Village qui étoit ſur une petite hauteur, & fit acommoder ce Village, où il mit une Brigade d'Infanterie, & la gauche de la ſeconde ligne vis-à-vis de ce Village où il y avoit un pont de pierre, & du reſte fit faire tout le long du ruiſſeau deux ponts par Bataillon,

& autant par Eſcadron, pour que réciproquement les deux lignes puſſent ſe communiquer par les derrieres de leur Camp.

Par cette poſition on voit que l'Armée ne paroiſſoit préſenter à l'Ennemi que le flanc droit de ſa premiere ligne, & le flanc gauche de la ſeconde.

Si M. le Duc d'Orléans avoit été obligé de recevoir l'Ennemi dans cette diſpoſition, ſans la pouvoir changer, elle auroit été très-mauvaiſe; mais il remédia ſagement à cet inconvenient, par le champ de Bataille qu'il ſe procura également des deux côtés du ruiſſeau.

Il fit du Village de la droite comme le point de ſa droite & de ſa gauche, & trouva dans la diſpoſition du pays, & par les communications qu'il ſe procura, le moyen de faire de ce Village la droite du front de ſon Armée, en cas que l'Ennemi marchât à lui par un côté de la petite riviere, ou la gauche du même front de l'Armée, en cas qu'il vînt par l'autre côté.

Ainſi les deux flancs de la droite & de la gauche, de la premiere & de la ſeconde ligne étant également couverts & aſſurés, il étoit évidemment vrai que ce Prince ne pourroit manquer de tems pour prendre ſon champ de Bataille, par une eſpéce de quart de converſion des extrémités éloignées de ce Village, qui en faiſoit le point.

Ce Camp eſt pourtant ſi biſarre, que pour en prendre un pareil, il faut avoir toutes les raiſons que M. le Duc d'Orléans avoit pour camper ainſi ſon Armée, & trouver même d'ailleurs un pays ſuſceptible de l'avantage de pouvoir porter les Troupes à ce champ de Bataille, par un mouvement auſſi grand que paroît devoir être celui de cette eſpece de quart de converſion du front entier d'une Armée. Cependant il faut convenir que l'avantage de ce Camp biſarre bien reconnu, marque en ce Prince beaucoup de lumiere pour la Guerre, & un jugement ſolide.

En l'année 1709. les Camps pris en Flandres par M. le Maréchal

de Villars ont été fort judicieux juſqu'à celui de Malplaquet, où il a été forcé de combattre.

CHAPITRE LVII.

Des Gardes.

IL y deux eſpéces de Gardes. Les unes ſe montent pour la sûreté du dedans du Camp, les autres pour celles du dehors. Celles qui ſe montent pour la sûreté du dedans du Camp, ſont les Gardes des Généraux, celles du Tréſor, de l'Intendant, du Parc des Vivres, de celui de l'Artillerie, du Prevôt, du Capitaine des Guides, & celles qu'on appelle les Gardes du Camp. Toutes en général ſe doivent monter le matin de bonne heure, & s'aſſembler en lieu commode pour leur diſtribution. Toutes celles dont nous venons de parler, ſont tirées du Corps de l'Infanterie ſeule.

Il y a encore une autre eſpéce de Gardes, qui eſt celles que la Cavalerie & les Dragons fourniſſent aux Officiers Généraux nés de leurs Corps, leſquelles Gardes ſe four-

niſſent par ces Corps, indépendemment de la Garde d'Infanterie qui eſt fournie à ces Officiers Généraux nés; lorſque d'ailleurs ils ſont Officiers Généraux de l'Armée.

La ſeconde eſpece de Gardes ſe tire de l'Infanterie & de la Cavalerie. Elle eſt deſtinée pour garder les approches du Camp, & pour le tenir averti. Celles de Cavalerie ſe placent ſur les grands chemins, autant qu'il ſe peut, en lieux ouverts & élevés, afin qu'elles découvrent de plus loin.

Elles doivent être diſpoſées de maniere qu'elles ſe voyent entr'elles, & s'il ſe peut qu'elles ſoient vûes de l'Armée; qu'elles couvrent le front, les flancs, & même les derrieres de l'Armée, ſelon les occaſions. Leur diſtance de l'Armée doit être plus ou moins grande, ſelon le pays où l'on eſt.

Celles d'Infanterie ſont deſtinées à pluſieurs uſages, & par conſéquent ſe placent de différentes maniéres. Leurs uſages ſont de recevoir les Partis de Cavalerie, s'ils étoient pouſſés, même les Gardes de la Ca-

valerie, que ces différentes ſituations peuvent quelquefois avoir fait placer loin du Camp, ce qu'il faut éviter avec ſoin. Elles doivent encore protéger les gens qui vont au bois, à la paille & à l'eau ; couvrir les pâturages, & empêcher les petits Partis Ennemis d'approcher l'Armée.

Pour cet effet, on en met dans les Egliſes & clochers des Villages voiſins, dans les châteaux & maiſons fortes, s'il y en a ; dans les avenues & paſſages qui ſe trouvent dans les bois. On en place auſſi ſur les bords des ruiſſeaux ; enfin dans les endroits où elle ſont jugées néceſſaires pour la ſûreté & la tranquillité du Camp.

Tous ces poſtes qui ſont dans les Egliſes, clochers, Châteaux, ou maiſons, doivent, autant qu'il ſe peut, être vûs de l'Armée, ou du moins de quelques Gardes ; & les Officiers qui les commandent, ſeront chargés de faire les ſignaux dont on eſt convenu, pour avertir qu'ils ſont attaqués par l'Ennemi, ou qu'ils le voyent.

Ceux que l'on place pour garder les avenues du Camp, ou les bords des ruiſſeaux, à couvert deſquels les chevaux ſont à la pâture, doivent avoir des ſentinelles placées à vûe les unes des autres, pour que rien ne paſſe entr'elles.

Ceux qu'on place dans les bois où on craint que l'Ennemi puiſſe embuſquer la nuit des Partis pour enlever quelque choſe de l'Armée, doivent faire quelques abbatis, pour y être en sûreté contre les Partis ennemis, qui ſans cette précaution pourroient tenter de les inſulter; avoir de jour des ſentinelles ſur des arbres, d'où ils puiſſent découvrir de loin ce qui pourroit venir à eux, & la nuit être fort alertes, avoir autour d'eux des ſentinelles aux écoutes, & de petites patrouilles qui viſitent ſouvent ces ſentinelles.

Toutes ces Gardes d'Infanterie ſont fixes, & ne changent point la nuit de poſtes, pour ſe rapprocher de l'Armée; * Hors celle que l'on peut avoir jugé à propos d'avancer, pour protéger une Garde de Cavalerie, leſquelles ſe retirent à

un

un poſte de nuit, pour le lendemain matin reprendre leur poſte de jour; & fouiller les environs de ce poſte. Celles qui ſont deſtinées à couvrir les Pâtureurs, ſe retirent auſſi dès que la nuit vient. *

Celles de Cavalerie, à l'entrée de la nuit, quittent leurs poſtes de jour, & ſe rapprochent du front & des flancs, auſſi-bien que des derrieres du Camp, & ſe rendent aux poſtes qui leur ont été marqués pour la nuit, pendant lequel tems elles ſont fort alertes, ont au moins un rang à cheval, & des vedettes en tête, & ſur leurs flancs, pour que rien ne puiſſe approcher du Camp entre deux Gardes, ſans être reconnu & arrêté.

A la pointe du jour, ces Gardes marchent à leurs poſtes de jour, d'où elles envoyent à la découverte tout le plus loin qu'elles peuvent avec ſûreté, & ce ſoin doit avoir été pris, avant que les nouvelles Gardes ſoient venues les relever. Alors l'Officier deſcendant la Garde, après avoir reçu la nouvelle, communique à l'Officier montant tout ce qui lui

a été consigné par son supérieur, pour la sûreté du Camp. Cette régle se pratique pour toutes les Gardes, de quelque nature qu'elles soient.

CHAPITRE LVIII.

Des Fourages.

LE Général se campera toujours de maniére que l'Ennemi ne puisse ni lui ôter les fourages, ni les lui rendre trop difficiles.

Il n'en laissera point manquer à ses Troupes. Cependant il n'en laissera point faire de dégât, principalement lorsqu'il prévoira qu'il doit faire un séjour considérable dans son Camp. La consommation des fourages en verd est beaucoup plus grande que celle du sec, mais aussi la quantité en est plus abondante sur la terre, ne pouvant être diminué par l'Ennemi, au lieu que le sec peut être écarté, emporté & mis dans les Places, ou même brûlé.

Les fourages s'ordonnent, & se font de differentes manieres, tant en verd qu'en sec. Lorsque nous

avons parlé des Campemens, nous avons déja dit que l'Officier Général de jour qui fait le Camp, doit toujours, autant qu'il lui eſt poſſible, diſpoſer ſes Gardes de maniére que l'Armée, au moins pour le premier jour, trouve du fourage, du bois, de la paille & de l'eau entre les Gardes & le Camp. Ainſi je ne parle ici que des fourages qui ſe font les jours ſuivans.

Les fourages ſe font ou en avant, ou derriere l'Armée, ou ſur les aîles. Ils ſe fond en verd ou en ſec, ou généraux ou particuliers. De quelque nature qu'ils ſoient, ils doivent avoir été précédemment reconnus, tant pour la diſpoſition des eſcortes générales, pour l'étendue du pays qu'on croit devoir embraſſer, que pour avoir aſſez de fourages dans l'enceinte, & pour la ſûreté de la marche des Fourageurs.

Après que le pays que l'on veut faire fourager à l'Armée; aura été reconnu par les ſoins du Général, ou par l'Officier Général, qui doit faire le fourage, on formera l'eſcorte dudit fourage pour la qualité des

Troupes, ſuivant qu'il ſera convenable, tant par rapport au pays que l'on veut fourager, qu'aux inconvéniens à éviter dans ledit fourage.

Ces eſcortes ſeront aſſemblées en lieux convenables, & reçûes par les Officiers deſtinés à faire ledit fourage, qui les feront marcher en Corps, ou en détail, ſelon qu'ils jugeront le pouvoir faire avec ſureté, juſqu'au lieu où elles devoient être poſtées pour la sûreté du fourage.

Il eſt bon de faire partir avant ces eſcortes des Partis, ſoit de Cavalerie, ſoit d'Infanterie, ſuivant le pays. Ces partis s'avanceront loin au-delà des lieux où les eſcortes doivent être placées, pour découvrir ſi l'Ennemi qui pourroit être averti du fourage, ne viendroit pas s'embuſquer à portée d'enlever les Fourageurs, ou battre leur eſcorte. Les Officiers ſeuls commandans leſdits Partis, doivent être inſtruits des raiſons pour leſquelles on les fait ſortir des lieux où ils pourront ſe retirer ſous la protection des eſcortes, en cas qu'ils ſoient pouſſés, & de l'endroit où ils pourront donner de

leurs nouvelles à l'Officier Général commandant le fourage.

Les Fourageurs doivent être aſſemblés à la tête de leurs Brigades; avoir des eſcortes particulieres de leurs Corps, & au moins un Officier par Compagnie commandé. Ils ne partiront du Camp, que lorſque l'Officier Général envoyera dire * qu'il eſt poſté, & qu'on peut faire avancer les Fourageurs; * ils ne viendront qu'au pas, en bon ordre, & conduits ſur le lieu où ils doivent fourager, par celui qui aura été commandé pour les amener, lequel empêchera, autant qu'il le pourra, que les Fourageurs ne ſe débandent, & les fera aſſeoir ſur le lieu du fourage; ſans quoi la rage du Fourageur, qui n'eſt jamais content du fourage qu'il voit devant lui, en gâte plus qu'il n'en enleve, * force ſouvent l'enceinte, & s'expoſe à être pris par des Partis ennemis embuſqués au-dehors, & au-delà du Pays que l'on aura fait viſiter & fouiller pour la ſûreté du fourage. *

Les fourages en avant, ſont ceux qui ſe font entre l'Armée & celle de

l'Ennemi, ou ſes groſſes Places. Si le pays eſt ouvert, il faut que l'eſcorte ſoit forte en Cavalerie ; que l'enceinte du fourage ſoit bien fermée par les eſcortes particulieres, & par une chaîne de vedettes, afin que l'enceinte ne ſoit pas forcée par les Fourageurs libertins, qui veulent toujours courir au-delà du lieu qu'ils fouragent ; que la plus groſſe partie de l'eſcorte ſoit enſemble ; qu'elle ait pluſieurs Partis loin devant elle, pour être informée de ce qui viendroit du côté des Ennemis, aſſez-tôt pour avoir le tems d'aſſembler toutes les eſcortes, afin de s'oppoſer aux Ennemis, & faire retirer les Fourageurs.

Si le pays eſt couvert, ou par des bois, ou par un ruiſſeau, il faut que l'eſcorte ſoit plus forte en Infanterie, & que les Partis de Cavaleric, ſoûtenus de ceux de l'Infanterie, s'avancent, s'il ſe peut, au-delà du pays couvert de bois, ou bordé du ruiſſeau ; que les Partis d'Infanterie ayent, la nuit qui précédera ce fourage, bien battu le pays ; & que toute l'eſcorte borde le bois ou le

ruiſſeau, non-ſeulement par des Corps ſéparés, mais par une chaîne de ſentinelles, afin que les Fourageurs ne les paſſent pas.

Il y a encore une autre maniere de fourager en avant. C'eſt lorſque les deux Armées ſont ſi proches l'une de l'autre, qu'elles reſpectent les fourages qui ſont entr'elles. En ce cas, pour les dérober à l'Ennemi, on s'avance avec toute la Cavalerie, dont il n'y en aura que la moitié de ſellée, & l'autre ne ſera qu'armée de ſes mouſquetons; & lorſque la Cavalerie armée ſera en bataille en avant, celle qui ne l'eſt pas, fouragera diligemment derriere, & ſe retirera à meſure qu'elle aura fait ſon fourage. Quelquefois ces fourages ſont * ſi * hazardeux, & pourtant ſi néceſſaires, qu'on ne les fait qu'avec des faucilles, au lieu de faulx, que toute la Cavalerie eſt armée & ſellée, & que tous les Cavaliers n'emportent que des balots au lieu de trouſſes.

Quelquefois auſſi toute cette Cavalerie a un gros Corps d'Infanterie, avec du Canon poſté derriere

éloignées de l'Armée, on les tire des lieux où ils ſont, par des répartitions qui ſe font ſur des Communautés qu'on oblige de voiturer ces grains au Camp, ou même ſeulement de les tenir prêts dans les lieux deſtinés pour les aller enlever. Mais cette derniere maniere ne ſe doit pratiquer, qu'en cas qu'elle ſe doive bien sûrement faire ; parce que l'Ennemi qui aura ſans doute connoiſſance de cette répartition faite ſur les lieux qui lui appartiennent, & de la maniere dont on doit enlever ces grains, y pourroit aiſément mettre obſtacle, ou en les enlevant lui-même, ou en enlevant les Fourageurs.

Les fourages derriere l'Armée, doivent être fort ménagés, parce qu'ils doivent ſervir, ou pour derniere reſſource, en cas que l'on doive faire un long ſéjour au Camp où l'on eſt, ou pour être donnés au quartier Général, aux Vivres & à l'Artillerie ; parce qu'à ces fourages derriére l'Armée, il faut des eſcortes bien moins conſidérables, & par conſéquent ils fatiguent bien moins l'Armée.

Les fourages ſur les aîles ſont encore d'une autre nature. Il faut veiller à ce que l'Ennemi ne les dérobe pas, ou que les habitans des lieux ne les détournent point. Il en faut faire une réſſource pour les aîles, leſquelles ſe chargeront chacune en particulier de faire ledit fourage, lorſqu'elles en auront beſoin, & après l'avoir demandé au Général; car nul dans l'Armée ne doit fourager ſans la permiſſion du Chef.

On n'a juſqu'à préſent rien dit du fourage de l'Infanterie. On ne compte tout au plus un Bataillon que pour un Eſcadron. Cela ne va pas même à cette ſupputation. Tant que dure le fourage en verd, on ne l'épargne pas plus à ce Corps, qu'à la Cavalerie; & lorſque j'ai parlé des fourages par aîle, j'ai ſuppoſé qu'on l'entendroit par moitié de l'Armée. Lorſque les fourages ſont ſecs, on en donne moins à l'Infanterie, parce qu'on ne veut pas qu'elle enleve les grains dont la Cavalerie a un beſoin abſolu.

Lorſque l'on fait des diſtributions de grains, il eſt fort rare que l'on en

donne à l'Infanterie, n'ayant pas beſoin de chevaux pour combattre. On ne ſe ſoucie pas tant que les chevaux de l'Infanterie, qui ne ſont que ceux des équipages & montures des Officiers, ſoient ſi bien nourris. Cependant, comme il faut qu'ils ſubſiſtent dans les fourages généraux, il y vont comme le reſte de l'Armée; mais dans les particuliers, principalement en ſec, & qui ſe font dans les Villages, on commence toujours à faire emporter les grains par la Cavalerie; & quand l'abondance du pays fait qu'on en donne à l'Infanterie, c'eſt toujours en petite quantité; comme il vient d'être dit.

Après avoir parlé de toutes les manieres de fourager, il ne reſte qu'à ajoûter que plus les fourages ſont bien ménagés dans un pays, plus l'Armée y ſubſiſte long-tems, moins auſſi fait-elle de mouvemens inutiles, qui ruinent la Cavalerie & les équipages, & par conſéquent elle eſt plus en état d'éxécuter ce qui a été projetté.

Ce que j'ai dit juſqu'à préſent des fourages, ne regarde que ceux qui

doivent être consommés par l'Armée. Il me paroît nécessaire de dire ici un mot de l'attention que le Général doit avoir, pour ôter à son Ennemi ceux qu'il peut consommer avec facilité.

C'est un principe certain qu'il faut ôter à son Ennemi tout le plus de fourages qu'il est possible. Ces fourages sont en verd ou en sec. Les fourages ne se peuvent ôter à l'Ennemi en total. On peut seulement se placer de maniere qu'il n'ose sans de fort grandes précautions, faire ses fourages en avant ; car ceux qu'il a derriere lui, on ne peut les lui ôter. La constitution du pays peut quelquefois faciliter les moyens aux petits Partis, de se couler dans les derrieres d'une Armée, & d'enlever en détail quelques Fourageurs, qui sortent sans escortes ; parce qu'ils se croyent en sûreté.

Les fourages en sec ne se peuvent ôter que par leur enlevement, si on en a le tems, & qu'ils se trouvent à portée d'être mis dans les Places, ou par leur incendie.

CHAPITRE LIX.

De la Paille.

QUoique la paille ſoit compriſe dans le général des fourages, puiſqu'elle ſert à la nourriture des chevaux, & que j'en aye déja parlé, lorſque j'ai traité des différentes natures de ſubſiſtances; je ne laiſſerai pas de dire ici un mot, ſur la maniere dont elle doit être enlevée par les Troupes, lorſque ſon uſage ne regarde que le coucher des hommes, ou la conſtruction des baraques & écuries, dans le tems que les nuits commencent à être froides.

Après que l'Infanterie eſt arrivée au Camp, & qu'elle a poſé les armes, il faut que le Soldat ſonge à ſe pourvoir de paille, pour les choſes auſquelles il en a beſoin; mais pour cela, il ne le doit jamais faire en déſordre. Il faut qu'il y ait par Bataillon des Officiers & des Sergens commandés, pour conduire les Soldats à la paille, & les ramener enſemble au Camp. Ces Officiers ne doivent jamais ſouffrir, ſans une néceſſité abſolue,

que le Soldat toujours porté au déſordre & à la deſtruction, découvre les maiſons, parce que les maiſons découvertes & rendues inhabitables reſtent abandonnées, même après que l'Armée s'eſt éloignée ; d'où ſuit par conſéquent le manque de culture, qui ruine le pays dans la ſuite de la guerre, & cauſe la diſette de fourages pour les années ſuivantes. Ce ſoin mérite une attention ſérieuſe de la part du Général.

CHAPITRE LX.

Du Bois.

JE voudrois prendre le même ſoin pour la conſervation des bois de charpente, & obliger le Soldat & la Cavalerie à s'abſtenir de la deſtruction des édifices, en les faiſant conduire pour aller faire du bois, de la même maniere que je viens de dire pour aller à la paille, & en les obligeant de ſe contenter du bois ſec de chauffage, qui ſe peut trouver dans un pays, pour aider à

faire brûler le bois qu'ils couperoient.

Je ſçais bien qu'on me dira, que l'obſervation de cette diſcipline eſt d'une grande application ; j'en conviens : mais auſſi produit-elle de grands avantages pour une Armée dans les ſuites d'une Guerre, puiſqu'elle empêche l'abandon du pays, & de la culture des terres.

L'habitant de la campagne ne croit pas être malheureux tous les ans, & revoir l'Armée dans ſon champ & dans ſa maiſon l'année ſuivante. Quand il la trouve encore habitable, il cultive & croit recueillir ; ce qu'il ne ſçauroit certainement plus faire, quand il trouve ſa maiſon détruite.

REMARQUES

Sur ces trois Chapitres.

Mes réflexions ne s'étendront que ſur ce qui regarde les fourages, parce qu'il eſt aiſé d'entendre que le Général qui ſe procure leur facilité pour les enlever, ou leur économie dans leur conſommation, ſe donne

auſſi la facilité d'avoir les autres choſes qui peuvent regarder autant la ſubſiſtance des hommes, que celle des chevaux.

Je dirai donc en général, que quoique nos Armées ayent à leur ſuite beaucoup moins d'équipages que celles des Allemans, elles ne laiſſent pas de conſommer infiniment plus de fourages & d'aiſances.

Il y a pluſieurs raiſons de cette conſommation inutile de nos Armées, & de la bonne économie de celle des Allemands. Ils font preſque toujours leurs fourages en arriere, & ſuivant même les beſoins que chaque particuller en a. Ainſi la marche des Eſcortes & des Fourageurs ne gâte pas un grand pays, comme cela arrive parmi nous.

Les Allemands ont encore une autre maniere de prendre les fourages en avant en détail, & je l'eſtime fort, à cauſe de tous les bons effets qu'elle produit.

Ils avancent ſouvent un gros Corps de Cavalerie aſſez loin de leur Armée, ſuivant la conſtitution du pays dans lequel ils font la Guerre.

Ce Corps pouſſe de petits Partis devant lui pour ſa ſûreté, leſquels ne peuvent être pouſſés bien loin par les nôtres, parce qu'ils ſe retirent à leur gros Corps.

Ce Corps avancé facilite & aſſure même l'enlevement, en détail & ſans dégât des fourages qui ſont entre l'Armée & ce Corps de Cavalerie, qui ſubſiſte même pendant qu'il eſt dehors, des fourages trop éloignés de l'Armée pour être enlevés, & en rapporte en balots, lorſqu'il revient au Camp.

L'uſage que les Allemands font de la paille hachée, lorſque les Armées fouragent en ſec, eſt encore d'une grande économie pour la conſommation. Pour peu que le Cavalier y mêle de grain, ſon cheval eſt bien nourri, & le pays dure bien plus long-tems, parce que tout ce qu'il a produit, eſt tourné à profit pour l'Armée qui fait moins de mouvemens pour ſe donner des ſubſiſtances, & par conſéquent ruine moins les chevaux de ſa Cavalerie & de ſes équipages.

Le premier uſage de prendre les

fourages en détail, & de conſommer ceux qui ſont en arriere, avant ceux de la tête ou des aîles, les fait durer plus long-tems en verd, parce qu'il n'y en a point de gâtés par la marche des Eſcortes & des Fourageurs, comme je l'ai dit ci-deſſus.

Le ſecond, de ſe ſervir de la paille hachée, les fait durer plus long-tems en ſec. Auſſi avons-nous toujours vû par expérience, que nos Ennemis ſubſiſtent plus long-tems que nous dans un pays, & qu'ils y ſubſiſtent même ſans incommodité, quand ils y entrent après nous, & que nous le quittons, après avoir crû l'avoir entierement épuiſé.

CHAPITRE LXI.

Des Convois.

LEs Armées ne pouvant ſubſiſter long-tems par elles-mêmes, & devant être continuellement pourvûes de tout ce qui ſe conſomme journellement, il eſt de la prudence du Général de faire aſſembler les Convois dans la Place la

plus voiſine de l'Armée, afin de pouvoir aiſément les rendre fréquens.

Il doit ordonner au Gouverneur de veiller continuellement à rendre les chemins sûrs contre les petits Partis ennemis, qui à la faveur des bois, ſe peuvent tenir cachés, & enlever en détail les marchands qui viennent à l'Armée. Ces ſortes de petits partis doivent plûtôt être regardés comme des voleurs qui ſe raſſemblent, que comme des Partis de Guerre; auſſi doivent-ils être traités avec toute ſorte de rigueur, lorſqu'on les charge, & avant qu'ils ayent pû faire voir qu'ils ſont munis de paſſe-ports.

Lorſque le convoi eſt prêt, il eſt du ſoin du Général de le faire arriver dans ſon Camp avec ſûreté. La ſituation du pays, ou ſon éloignement de la Ville, d'où part le convoi, & même la portée de l'Armée ennemie, ſont les différences de la qualité & de la force des Eſcortes, qui peuvent être en certain cas aſſez conſidérables, pour mériter d'être commandées par un Officier Gé-

néral, comme ſont ceux d'argent.

Des autres convois, il y en a de pluſieurs eſpeces. Ceux des vivres ſont preſque continuels pour l'allée & le retour, parce que le pain ſe fournit aux Troupes tous les quatre jours; & à ceux-ci ſe joint tout ce qui vient à l'Armée pour ſon beſoin particulier.

Les autres ſont des convois de munitions de Guerre pour les beſoins journaliers de l'Armée, & ceux qui ſe font pour conduire devant une Place aſſiégée la groſſe Artillerie.

En général de quelque eſpece que ſoit un Convoi, il faut toujours pourvoir à ce qu'il arrive ſûrement à l'Armée, afin de ne point rebuter les gens que le gain attire à la ſuite de l'Armé, & qu'elle ne manque jamais de rien.

REMARQUES.

Je n'ai qu'une réflexion à faire ſur les Convois qui ſe font pour les vivres, qui eſt que les Armées Allemandes ſçavent mieux ſe paſſer de la regularité dans la fourniture du

pain, que les nôtres qui tombent dans un grand beſoin, dès que la fourniture, même en avance, n'eſt pas réguliére.

Le Soldat Allemand qu'on a accoutumé à cette irrégularité dans la fourniture du pain, le ménage continuellement ; au lieu que fort ſouvent le François qui eſt accoutumé à cette régularité, en vend une partie, ou par libertinage, ou par la pareſſe de le porter dans les marches.

Ainſi je ne crois pas qu'il y eût un grand inuonvénient de ſe relâcher un peu petit à petit ſur cette régularité, pour accoutumer inſenſiblement le Soldat François à être plus prévoyant. Mais comme la ſolde des Campagnes en argent eſt trop exceſſivement petite en France, je voudrois que quand on a manqué à fournir le pain en nature, on le payât en argent aux Soldats, ſur le même pied que le Roi le retient au Soldat ſur ſa ſolde.

Cette attention produiroit à mon ſens un bon effet, qui ſeroit celui de ne pas tant gêner le Général pour

des mouvemens quelquefois abſolument néceſſaires, & qu'il n'oſeroit faire par la crainte où il eſt du manque de régularité dans la diſtribution du pain de l'Armée.

Les Allemands ont des petits moulins par Compagnie, & lorſque les grains ſont mûrs, ils font de la farine & cuiſent du pain. Les François au contraire amaſſent bien du grain, mais ils en font un mauvais uſage. Le Cavalier en donne trop à ſon cheval, & tous le vendent aux Vivandiers, ou même aux Munitionaires qui en chargent les caiſſons, lorſqu'ils s'en retournent à vuide de l'Armée au lieu où ſe fait la cuiſſon du pain.

Ainſi je ſuis perſuadé que ſi le Roi faiſoit payer en argent le prix entier du pain qu'il ne conſommeroit pas en nature, preſque toute la Cavalerie au moins ſubſiſteroit du pain qu'elle feroit; & ne ſeroit-ce pas toujours un grand avantage, d'épargner les Eſcortes des convois qui ne ſeroient ni ſi grands, ni ſi fréquens dans des ſaiſons, que les chemins deviennent mauvais?

L'on ne peut oppoſer à cet uſage qu'une raiſon qui devroit le faire établir. C'eſt le gain que le Munitionnaire fait ſur le non complet des fournitures qu'il eſt obligé de faire, & ſur le payement en argent qu'il fait du pain qu'il devroit fournir en nature, dont il ne donne tout au plus aux Généraux, lorſqu'ils font le décompte de leur pain, que les deux tiers du prix qu'il en reçoit du Roi, & aux Troupes que la moitié. Abus qui eſt d'autant plus grand, que ce profit eſt entier pour le Munitionnaire, qui gagne aſſez d'ailleurs ſur ſon traité général.

La néceſſité des convois de munitions de Guerre pour les Armées qui font des Siéges, eſt indiſpenſable. Les meſures pour les faire avec ſûreté, ont été ſi bien priſes par les Miniſtres de la Guerre, & par les Généraux que le Roi a employés pour l'éxécution de ſes projets, que juſqu'en l'année 1706. je ne trouve aucune occaſion de réfléchir ſur cette matiere.

Mais la conduite qu'on a tenue pendant le Siége de Lille, me donne

une funeſte occaſion de réfléchir ſur le peu d'attention qu'on a euë à former des obſtacles qui auroient facilement interrompu les convois des Ennemis, & leur auroient rendu impoſſible la réuſſite de cette téméraire entrepriſe. Pour le mieux comprendre, il faut commencer par dire quel étoit l'état & la diſpoſition des Armées, lorſque les Ennemis ont entrepris le Siége de cette Place.

Après le combat d'Oudenarde, l'Armée de M. le Duc de Bourgogne s'étoit retirée derriere le canal de Bruges à Gand, pour la protection de ces deux grandes Villes, & M. le Comte de la Motthe commandoit un Corps détaché du côté de la mer, pour favoriſer les convois qui ne pouvoient plus venir à notre Armée que par le canal de Nieuport à Bruges.

M. le Maréchal de Berwick, qui comme je l'ai dit ailleurs, n'avoit pû arriver en Flandre qu'après M. le Prince Eugéne, avoit fait entrer toute ſon Infanterie dans les Places du Hainault, de l'Eſcault & de l'Artois,

l'Artois, & il étoit avec ſa Cavalerie, derriere la Scarpe. L'Armée principale des Ennemis commandée par M. de Malboorough, s'étoit avancée juſqu'auprès de Menin. Celle de M. le Prince Eugéne étoit vers la Dendre, pour couvrir les Places du Brabant. Voilà quelle étoit la poſition des deux Armées, depuis le tems du combat d'Oudenarde, juſqu'au jour de l'inveſtiture de Lille.

L'on pouvoit bien penſer que l'Ennemi ne pouvoit former & exécuter une auſſi grande entrepriſe, avec les ſeules munitions de Guerre & l'Artillerie qu'il avoit dans Menin ; & l'on a vû pendant un tems conſidérable, qu'il faiſoit venir de Hollande par le grand Eſcault, juſqu'à Bruxelles, une prodigieuſe quantité de munitions de Guerre & d'Artillerie.

De Bruxelles cet amas ne pouvoit être conduit devant Lille, que par terre. La diſtance de ces deux Villes eſt de vingt-deux à ving-trois lieues ; & l'on voyoit que nos Ennemis aſſembloient ſept à huit mille chariots pour le tranſport de leurs

munitions, ſans qu'il ſoit entré dans l'eſprit d'interrompre cette aſſemblée de voitures. Ce qui a été une premiére faute. Ces voitures aſſemblées & chargées ſe ſont miſes en marche, & devoient au moins faire une file de cinq lieues, qui n'étoit protégée depuis Bruxelles juſqu'à la Dendre, que d'un Corps de quatorze à quinze mille hommes.

Comment peut-on comprendre que l'Ennemi dans une ſi grande étendue, ait pû ſi bien couvrir cette longue file, que ni l'Armée de M. de Berwick, ni celle de M. le Duc de Bourgogne, n'ayent rien entrepris ſur ce convoi ? c'eſt ce que perſonne de bons ſens ne comprendra jamais. De la Dendre à l'Eſcault l'eſcorte du convoi fut fortifiée d'un Corps de Cavalerie détaché de l'Armée de M. de Malboorough ; ainſi ce convoi arriva ſur l'Eſcault ſans aucun inconvénient, & donna le moyen à l'Ennemi de commencer le Siége de Lille.

Le convoi, quelque grand qu'il fût, ne pouvoit pas avoir porté à l'Ennemi, ni aſſez de quoi vivre,

ni assez de quoi finir un Siége de cette conséquence, & il auroit été forcé d'abandonner son entreprise, si nous n'avions encore trouvé le moyen de faire assez d'autres fautes, pour lui rendre l'exécution de son projet possible. Voici ce qui a été fait de notre part.

Notre Armée principale quitta le Camp de Lovendghein, ne laissant qu'un Corps d'Infanterie dans Gand, & marcha à la Dendre, où elle joignit l'Armée de M. de Berwick. De-là ces deux Armées marcherent à Tournai, où elles passerent l'Escault, à dessein de faire lever le Siége de Lille par un combat.

Pendant ce tems-là, on ne veilla point sur les convois qui pouvoient sortir de Bruxelles; de sorte qu'il en passa encore plusieurs petits, qui arriverent tous au Camp devant Lille, sans qu'il y ait jamais eu un seul chariot enlevé; ce qui a été un manque d'attention bien considérable de notre part.

Enfin lorsque l'Armée du Roi se fut retirée de la Margne, sans avoir combattu les Ennemis, & qu'on

eut pris la réſolution de les forcer à abandonner le Siége de Lille, faute de munitions pour l'achever, on forma ce grand ceintre dont j'ai parlé ailleurs.

M. le Duc de Bourgogne & M. de Vendôme occupoient avec l'Armée principale, l'Artois, la Scarpe, & le pays depuis Tournai juſqu'à Gand ; M. le Comte de la Motthe eut le ſoin du ceintre depuis Nieuport juſqu'à Gand ; & au centre de ce ceintre étoient toutes les forces de nos Ennemis, bien occupées des moyens de ſe procurer des vivres & des munitions de Guerre.

Par cette nouvelle poſition des Armées, on voit que les Ennemis ne pouvoient plus rien tirer de Bruxelles ; auſſi n'y penſoient-ils plus. Ils ne ſongeoient qu'à vivre de l'Artois & de nos Châtellenies ; en quoi on ne leur fit jamais trouver aucune difficulté. Ils imaginerent de faire venir par Oſtende ce qui leur manquoit de munitions de Guerre, pour achever le Siége de Lille, où pluſieurs fois ils ont été un nombre de jours conſidérable ſans tirer un feu

coup de canon, faute de poudre.

Il ne ſuffiſoit pas à nos Ennemis de faire entrer dans Oſtende leurs munitions de Guerre. Ils étoient les maîtres de la mer ; & les Armateurs de Dunkerque n'interrompoient en rien leurs tranſports de Hollande & d'Angleterre. La difficulté qui paroiſſoit devoir être inſurmontable, étoit de tirer ces munitions d'Oſtende, pour les conduire par des chariots juſqu'à Leffinghen, que M. le Comte de la Motthe leur avoit laiſſé occuper, ou juſqu'au bord de l'inondation formée des eaux du canal de Nieuport ; de paſſer l'inondation & le canal ſans batteaux, & d'avoir ſur le bord de l'inondation des voitures pour charger les munitions, & enſuite les conduire à Lille.

M. le Comte de la Motthe, qui depuis quinze ou ſeize ans avoit toujours été employé à Ypres & à Bruges, & qui par conſéquent devoit connoître le pays, ne s'eſt jamais oppoſé à tout ce que les Ennemis ont imaginé, pour tirer leurs convois d'Oſtende. Il lui auroit pourtant été

bien aiſé de ſe ſervir plus utilement qu'il n'a fait, des Forts de Plaſſendaël & de Nieuvendan, & même de Nieuport, pour empêcher que les Ennemis ne tiraſſent continuellement des Convois d'Oſtende, avec toutes toutes les difficultés naturelles qu'ils avoient. Il ne ſe ſeroit pas fait battre à Winendall par un Corps infiniment inférieur à celui qu'il avoit, & il auroit détruit, & le convoi, & l'eſcorte, s'il avoit été un peu plus attentif qu'il ne l'a été.

Il ſçavoit que les Ennemis étoient dans la néceſſité abſolue de tirer leurs munitions de guerre d'Oſtende, pour achever le Siége de Lille; pourquoi à l'aide de Plaſſendaël ne s'eſt-il pas placé avec un Corps conſidérable plus près d'Oſtende; & pourquoi n'a-t-il pas été continuellement en attention depuis Plaſſendaël juſqu'à Nieuport? pourquoi a-t-il ſouffert que les Ennemis s'établiſſent à Leffinghen? pourquoi n'en a-t-il pas détruit le pont d'avance; & puiſqu'il avoit des barques armées à Nieuport, pourquoi a-t-il ſouffert ſur le canal, & ſur l'inon-

dation, un ſeul bateau de quelque conſtruction qu'il pût être ?

La ſuite de tout ce manque d'attention a été précédée de celle du combat de Winendall, qui en ayant été une des principales cauſes, m'engage à en rapporter ici quelques ſingularités.

Les Ennemis à la faveur de toutes ces négligences, avant la ſortie du grand convoi d'Oſtende qu'on auroit pû détruire entre Oſtende & le canal, parvinrent à Winendall, malgré bien des difficultés. M. de la Motthe étoit parti de Bruges avec trente-ſix Bataillons & ſoixante-deux Eſcadrons, dans le deſſein d'attaquer leur convoi.

On a peine à comprendre pourquoi il a préféré de prendre ſa marche par Oudembourg & le long du canal, juſques près de Giſthel, qui eſt un pays fort ſerré & coupé, plutôt que par le grand chemin de Bruges à Winendall, qui eſt un pays plus ouvert ? pourquoi quand il eſt enfin arrivé à la vûe des Ennemis placés dans les bois de Winendall, ayant de groſſes hayes en avant ſur

leurs flancs ganies d'Infanterie, il les a attaqués ?

Comme son principal objet étoit celui de détruire le convoi, il n'avoit qu'à tourner le bois qui étoit fort petit. Il seroit tombé sur ce convoi, & l'auroit facilement détruit ; après quoi il seroit revenu sur l'escorte, en cas qu'il l'eût encore retrouvée, & si elle lui étoit échappée, ce n'auroit pas été un grand inconvénient, puisqu'il auroit réussi dans son principal objet, dont les conséquences auroient été la levée du Siége de Lille, manque de munitions pour le continuer.

CHAPITRE LXII.

Des Partis de Guerre.

ON fait sortir de l'Armée presque toutes les nuits des Partis d'Infanterie & de Cavalerie. Leur objet général est d'être informé par eux de ce qui se passe dans le pays, & d'empêcher que ceux des Ennemis n'en approchent.

Ceux qui sortent pour aller aux nouvelles,

nouvelles, ſont, ſuivant le pays ou l'on eſt, ou d'un Corps particulier, ou mêlés de Cavalerie, de Dragons, & même d'Infanterie, & s'éloignant de l'Armée, plus ou moins, ſuivant les vûes du Général.

Ceux qui ſont deſtinés à éloigner les Partis de l'Armée, s'embuſquent & ſe cachent ſoigneuſement pour ſurprendre ceux des Ennemis, & les battre. Outre ces Partis d'Infanterie, ou de Cavalerie, ſuivant le pays, pour lequel on les deſtine, il ſort auſſi d'autres Parties des Armées, deſtinés pour couvrir les flancs des convois, pour empêcher que l'Ennemi n'interrompe les fourages qu'on veut faire le lendemain, & pour faciliter au Général la connoiſſance qu'il veut prendre, ou d'un Camp avantageux, ou d'une marche, ou même de la ſituation du Camp ennemi. Ces Parties doivent être beaucoup plus forts que les autres, & poſés ſuivant la nature du pays.

Ce ſont là toutes les eſpéces différentes de Partis que l'on fait ſortir d'une Armée, qui ont la guere pour objet, & que l'on dit en général

être des Partis qui vont à la guerre. Tous ceux-ci ſont commandés à l'ordre par le Général ; & ceux qui les conduiſent, reçoivent leurs inſtructions ſur ce que l'on veut qu'ils exécutent, & qu'il tâchent d'apprendre dans le pays où on les envoye.

Souvent ils ſont commandés à tour de rôle, tant pour les Officiers, que pour les Soldats & Cavaliers. Souvent auſſi le Général choiſit, pour commander ces Partis, des Officiers de bonne volonté, qui connoiſſent le pays dans lequel on les envoye, & qui ayent aſſez de capacité, pour bien voir & connoître ce dont le Général veut être inſtruit.

Il y a d'autres Partis qui ſortent de l'Armée, que l'on nomme volontaires. Comme ils n'ont preſque toujours pour objet, que le gain particulier, ſoit ſur les Convois, ſoit ſur les Fourageurs & Pâtureurs de l'Armée ennemie, ceux qui les commandent & les compoſent, ſe choiſiſſent entr'eux, ſe propoſant au Major-Général de l'Infanterie, quand ils ſont de ce Corps, (ce qui eſt

preſque toujours) lequel après s'être informé, premiérement de la capacité du Commandant de ce Parti, & enſuite de la nature de ſon deſſein, lui donne un paſſeport, afin qu'en cas qu'il ſoit pris, il ſe trouve avoué Parti de guerre, & puiſſe être, ou racheté, ou échangé, s'il y a un cartel de guerre entre les Princes.

Quand ces ſortes de Partiſans ſont hardis & capables, & que le pays eſt un peu mêlé de bois, ils déſolent une Armée, qui ne prend pas toutes les précautions pour s'en garantir; qui ſont celles dont j'ai parlé dans le Chapitre des convois, des Fourages, & des Pâtures.

Il y a encore une autre eſpéce de Partis, tant de guerre, que volontaires. Ce ſont ceux qui ſortent des Places. Leurs objets ſont en grand nombres. Voici les principaux.

Un Gouverneur craint d'être aſſiégé, & veut ſçavoir préciſément les mouvemens des Ennemis, pour en donner avis au Prince & à ſon Général. L'Armée ennemie marche près de ſa place? il veut, pour ſçavoir où & comment elle campera,

faire des priſonniers, pour en apprendre quelque choſe de particulier, & le faire ſçavoir ?

Il a ordre de faire ſortir un convoi de ſa place, pour joindre l'Armée ? Comme l'aſſemblée de ce convoi ne peut être inconnue à l'Ennemi, il faut qu'il en aſſûre le chemin juſqu'à portée de l'Armée ; & pour cela, il fait ſortir pluſieurs Partis, qui fouillent le pays par lequel le convoi doit paſſer, qui s'informent des habitans du pays, & qui après avoir donné avis de tout ce qu'ils ont appris, s'embuſquent en quelque lieu marqué pour protéger le convoi.

Si le Gouverneur a ordre d'établir des contributions, il faut pour cela qu'il faſſe craindre ſa garniſon, & faſſe pénétrer tout le pays par de gros partis, pour l'établiſſement de la contribution. Enſuite, ſuivant qu'il ſe trouve craint, il fait ſortir de petits Partis ſeulement, pour l'exactitude des payemems, & pour ſçavoir ce qui ſe paſſe dans le pays ennemi. Les Partis volontaires qui ſortent des Places, étant de même

nature que ceux des Armées, & ayant le même objet, il eſt inutile d'en parler.

La hardieſſe du Partiſan qui attaque, décide preſque toujours du ſuccès entre Partis à peu près égaux en pleine campagne; & ſa conduite pour être bien embuſqué, & pour ſurprendre l'Ennemi, qui s'engage dans l'embuſcade ſans précaution, en aſſûre la réuſſite dans un pays convert & rempli de défilés.

Un jeune homme, de quelque qualité qu'il ſoit, qui veut ſçavoir à fond le métier de la Guerre, ne doit point tenir au-deſſous de lui d'aller en Partie, ſoit à pied, ſoit à cheval, avec les bons Partiſans de l'Armée, & de s'en faire aimer, afin d'apprendre d'eux cette eſpéce de Guerre, pour ſe rendre dans la ſuite capable de l'ordonner à propos, lorſqu'il ſera parvenu au commandement.

REMARQUES.

La ſeule réflexion que j'ai à faire ſur ce Chapitre, eſt qu'une Armée ne peut être avertie des mouve-

mens de celle des Ennemis de trop de manieres différentes, & qu'ainſi quelque quantité d'Eſpions qu'elle ait dehors, comme les uns pourroient avoir été découverts, & les autres empêchés de revenir donner des avis, à cauſe que l'Ennemi auroit avancé un Corps pour couvrir ſon mouvement, il eſt toujours très-utile d'avoir continuellement des Partis dehors, compoſés ſuivant la nature du pays qu'il faut qu'ils pénétrent, & par leſquels Partis le Général ſoit averti de ce qui ſe paſſe, à une diſtance raiſonnable de ſon Camp.

La méthode des Allemands, pour la ſureté de leurs Partis, me paroît plus judicieuſe que la nôtre. Ils font ſortir de gros Corps de Cavalerie, lorſque l'Armée ſe trouve dans un pays ouvert. Ces Corps par leur force peuvent s'avancer ſans riſque. Ils pouſſent enſuite de petits Partis devant eux, que les nôtres ne peuvent guéres pouſſer, parce qu'ils ſe trouvent ſoutenus.

Je trouve cette maniere beaucoup meilleure que celle que nous

pratiquons, en n'envoyant à la Guerre que de trop petits Partis.

CHAPITRE LXIII.

Des Combats particuliers.

LE hazard, & une infinité de vûes différentes, engagent des affaires particuliéres. Ainſi on ne peut donner de régles préciſes ſur ce ſujet.

En général on peut dire, que le deſſein de combattre doit toujours être pris librement. On ne s'y doit jamais laiſſer forcer par ſa faute; & un Général prudent dans la conduite de ſa Campagne, toujours attentif aux démarches de l'Ennemi, doit régler les ſiennes de ſorte qu'il ne prenne jamais la leçon de lui, & que ſes démarches & ſes campemens le conduiſent toujours à l'exécution de ſon deſſein de combattre avec avantage, ou de ſubſiſter avec commodité, de maniere que dans les fautes que pourra faire l'Ennemi, il en trouve enfin l'occaſion favorable, du moins autant que la prudence & les précautions la peuvent

préſumer telle, ou qu'il faſſe commodément & aiſément ſubſiſter ſon Armée pendant la Campagne, en cas qu'il n'ait pas d'autres vûes.

C'eſt en cette occaſion qu'un génie ſupérieur l'emporte à la longue ſur l'inférieur; ſur lequel, dans le cours d'une Campagne, il prend pluſieurs tems avantageux, qui multipliés valent bien le fruit d'une bataille, dont après tout, l'événement eſt toujours incertain. La pénétration du Général à démêler quels peuvent être les mouvemens que l'Ennemi peut faire, & quels ſont les petits avantages qu'il en peut tirer, & ſon activité dans l'exécution, ſont les fondemens, qui aſſûrent l'événement de cette eſpéce d'opération de Guerre dans le cas où elle eſt préméditée par le Général, qui aura crû néceſſaire au bien du Service d'engager un combat particulier. Ce qu'il ne doit jamais faire, ſans ſçavoir bien préciſément quelle eſt, ou peut être la force du Corps ennemi qu'il veut combattre, afin de le faire attaquer par un corps ſi ſupérieur, que l'évenement

vénement n'en puiſſe point être balancé. Car je ne trouverois pas prudent à un Général d'engager une affaire particuliére ſans cette attention, que je crois indiſpenſable à avoir, & ſans laquelle il ne peut s'aſſurer d'un événement heureux, parce que ſa réputation & la confiance des Troupes en ſa conduite dépend toujours de la maniere dont il les engage dans des affaires particuliéres, qui coûtent ſouvent beaucoup, quand elles ne ſont pas entrepriſes avec prudence & connoiſſance.

Je ne juge pas devoir rien dire ici des actions particulieres qui ſe paſſent entre les Partis; j'en ai parlé plus haut.

REMARQUES.

J'ai dit qu'un Général pouvoit avoit differentes vûes pour engager ces ſortes de combats; mais que ſa grande attention devoit être, à le ne jamais faire malgré lui, à cauſe des ſuites fâcheuſes qui en peuvent arriver.

Cette maxime eſt toujours cer-

taine. Pour la prouver, je rapporte ici quatre exemples de combats particuliers donnés par des Armées entieres, à deſſein d'engager des affaires générales.

En l'année 1674. ce fut l'imprudence de M. le Prince d'Orange, dans la diſpoſition de ſa marche en décampant de Seneff, qui d'un ſimple combat particulier contre une arriere-Garde ſéparée du Corps de l'Armée par deux défilés, en fit une action générale.

Comme j'ai déja parlé ailleurs de cette mauvaiſe diſpoſition de l'Ennemi, & que j'aurai même encore occaſion d'en parler, ce que j'en dis ici, n'eſt que pour ſervir d'exemple ſur la matiére de ce Chapitre, & pour prouver ma maxime.

Je dirai que M. le Prince vouloit engager une affaire particuliére, ſans aucune vûe ni avantage pour lui; puiſqu'il n'avoit pris aucune meſure, pour être le maître de faire ceſſer ce combat, qu'il n'avoit point intention de donner, dès qu'il jugeroit à propos de le faire ceſſer.

Ainſi donc ce Prince, par ſon im-

prudence tomba dans l'inconvenient, que je dis qu'un Général doit éviter avec ſoin, qui eſt celui de combattre malgré lui, & de ſe trouver engagé dans une affaire générale par une particuliere.

L'année 1676. dans le commencement de la Campagne en Allemagne, me fournit un exemple d'un combat particulier, qui ne put devenir général par la ſage attention d'un Général, qui vouloit l'éviter.

M. de Luxembourg marchoit pour occuper le poſte de Saint Jean des-Choux proche de Saverne, afin d'y recevoir un Corps de Troupes qui lui venoit de Flandres. M. de Lorraine vouloit le combattre avant la jonction de ce Corps, & pour cela marchoit avec ſon Armée pour occuper lui-même le poſte de Saint Jean-des-Choux avant M. de Luxembourg, ou pour le combattre, lorſque ſon Armée paſſeroit un petit ruiſſeau, qu'elle avoit à traverſer pour entrer dans ce Camp.

L'avant-Garde de M. de Lorraine joignit l'arriere-Garde de M. de Luxembourg, comme elle paſſoit

le ruiſſeau. L'ennemi, qui, comme je l'ai dit, vouloit engager une affaire generale, chargea notre arriere-Garde avec beaucoup de vivacité ; mais la diligence avec laquelle M. de Luxembourg plaça de l'Infanterie à ce ruiſſeau, retint la Cavalerie ennemie, qui n'étoit point ſoutenue de ſon Infanterie. De ſorte que M. de Lorraine ne put faire paſſer le ruiſſeau à ſa Cavalerie devant de l'Infanterie poſtée.

Ainſi dans cette occaſion M. de Luxembourg, à qui il ne convenoit pas de ſe laiſſer engager dans une affaire générale par un commencement de combat particulier, réuſſit dans ſon deſſein, en faiſant ceſſer le combat dès qu'il fut commencé.

Du récit du combat de Saint Jean-des-Choux, je tirerai cette réflexion, que les Armées qui marchent proche les unes des autres, pouvant dans un moment ſe trouver engagées à combattre, ne doivent ſe négliger ſur aucune des attentions, pour faire ſûrement la marche, qu'elles ſe ſont propoſées de faire,

faire, & pour, en cas de néceſſité, combattre avec avantage l'ennemi, qui auroit manqué à rendre ſa marche ſûre.

M. de Luxembourg ne vouloit point combattre, & ſon objet étoit de prendre le camp de Saint-Jean-des-Choux, avant M. de Lorraine. Il y réuſſit par la diligence & la bonne diſpoſition de ſa marche. Il prévoyoit que ſon arriere-garde de Cavalerie pourroit ſouffrir au paſſage du ruiſſeau, en cas que M. de Lorraine eût fait de ſon côté la diligence, qu'il pouvoit faire avec ſa Cavalerie entiere, avec laquelle il auroit pû accabler l'arriere-garde de l'armée du Roi, ou engager une affaire générale, ſi l'on eût voulu la ſoutenir en dehors du ruiſſeau. M. de Luxembourg, pour éviter tout engagement, avoit placé des deux côtés du paſſage du ruiſſeau, de l'Infanterie, dont le feu retint la colonne de Cavalerie des ennemis, lorſqu'elle s'y préſenta pour le paſſer, à la ſuite de notre arriere-garde de Cavalerie.

M. de Lorraine au contraire, qui

vouloit combattre, devoit avoir penſé, ou qu'il joindroit l'arriere-garde de l'armée du Roi, avant que l'avant-garde fût entrée dans le ruiſſeau ; ou qu'il joindroit cette arriere-garde, dans le tems qu'une partie de l'armée auroit paſſé le ruiſſeau.

S'il avoit pû joindre l'arriere-garde, avant que l'avant-garde eût commencé à paſſer, il étoit ſûr d'engager une affaire génerale ; & par conſéquent il falloit que ſon Infanterie eût marché avec aſſez de diligence, & fût aſſez près de la Cavalerie, pour pouvoir être promptement miſe en diſpoſition de combattre.

Que s'il ne pouvoit joindre l'armée du Roi, que dans le tems qu'il y en auroit une partie, qui auroit paſſé le ruiſſeau, ce Prince devoit encore juger qu'il lui ſeroit impoſſible de parvenir à ſon deſſein d'engager une affaire génerale par une particuliere, s'il n'avoit avec lui un Corps aſſez conſidérable d'Infanterie, pour qu'il pût chaſſer du ruiſſeau celle de l'armée du Roi, qu'il

y trouveroit vrai-ſemblablement placée.

Dans cette même année 1676. M. de Luxembourg, à ſon tour, ne put engager M. de Lorraine, à ſortir de ſes lignes de Philisbourg. Elles étoient inattaquables par leur front. Lorſque M. de Luxembourg s'en approcha, il trouva devant l'armée ennemie, un corps de deux mille chevaux, apparemment avancé pour ſçavoir des nouvelles de l'armée du Roi.

Il crut, qu'en faiſant pouſſer avec vivacité ce corps de Cavalerie juſques ſur le camp des Ennemis, il pourroit les engager à ſortir pour recevoir ce corps, & qu'ainſi il parviendroit à engager une affaire générale. Mais M. de Lorraine, qui ne vouloit que prendre Philiſbourg, ne fit faire aucun mouvement aux troupes, qui étoient reſtées dans le camp, & laiſſa battre ſes deux mille chevaux, qui s'étoient trop témerairement expoſés à l'être, pour avoir voulu attendre de près la tête des colonnes de l'armée.

Ma réflexion ſur ce combat, eſt

qu'un Corps peu conſidérable, quoiqu'il ſe croye à portée de l'armée, de laquelle il a été détaché, ne doit jamais s'opiniâtrer à ſe tenir trop près de l'ennemi, qui eſt en plaine, & qui marche avec toute ſon armée, à moins que ce corps n'ait un bon défilé devant lui ; ſans quoi cette préſomption le fait toujours battre.

En l'année 1677. l'armée du Roi, commandée par M. le Maréchal de Créqui, fut ſur le point d'entrer en engagement avec celle de l'Empereur, commandée par M. le Duc de Lorraine.

L'armée de l'Empereur étoit venuë camper fort près de celle du Roi, dont la grande Garde de Cavalerie étoit ſur la montagne de Kokerſberg. L'Officier Général Allemand, qui plaçoit les Gardes de Cavalerie de l'armée ennemie, voulut auſſi établir les ſiennes ſur cette montagne. Elle y vit celle de l'armée du Roi, & voulut la charger.

Cette Garde, en reployant ſagement, avertit le Camp, dont quelques Piquets monterent à cheval

pour ſoutenir la Garde. Les Impériaux furent auſſi fortifiés. Enfin, inſenſiblement les Corps marcherent de part & d'autre, de ſorte qu'il y eut durant deux heures, pluſieurs charges de Cavalerie; & toutes les deux Armées, qui avoient pris les armes, ſeroient entrées en action ſur cette montagne, qui pourtant ne pouvoit les contenir de front, ſi la nuit n'avoit ſéparé les combattans, dans le tems que les deux pentes de la montagne ſe garniſſoient d'Infanterie, qui venoit des deux camps.

Cet exemple eſt tout different des autres combats particuliers, dont j'ai parlé, qui dans leur commencement avoient en vûe d'engager une affaire génerale. Non ſeulement celui-ci n'avoit eu d'objet, que de déplacer une Garde de Cavalerie, ce qui dans la circonſtance préſente n'étoit d'aucune utilité; mais le terrein même, où ſe paſſa ce combat, ne pouvoit contenir un front capable d'une affaire génerale.

Si cependant cette action avoit commencé le matin, au lieu qu'elle ne commença qu'aſſez tard, il eſt preſque certain, que les deux armées auroient combattu ſur un terrein, qui ne pouvoit les contenir.

Fin du ſecond Volume.

C 4573